

La réception d'Alexandre Soljénitsyne
à la télévision française,
1974-1994

Mémoire de maîtrise soutenu en 1999
par Véronique Hallereau
à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne
sous la direction de Mme le professeur Marie-Pierre Rey,
mention Très Bien

Texte non intégral, présenté sans notes en bas de page.
On trouvera les sources et la bibliographie en fin de document.

Table des matières

Les premiers chocs médiatiques	3
Un résistant au régime soviétique.....	3
Un passé héroïque.....	3
Le Veau contre le Chêne.....	6
L'homme de <i>L'archipel du Goulag</i>	14
L'accueil fait à l'œuvre	14
« L'affaire Soljénitsyne » ou une querelle franco-française.....	23
La signification réelle du moment « <i>L'archipel du Goulag</i> ».....	31
« Apostrophes » du 11 avril 1975 : Soljénitsyne en direct.....	34
« Le petit théâtre d'Apostrophes »	35
Le tournant de l'émission : l'intervention de Jean Daniel.....	41
Les réactions médiatiques.....	50
Présences de Soljénitsyne	62
« Les Dossiers de l'écran » : un lien direct avec les téléspectateurs.....	62
Thème des questions	64
Un différend avec le journal Le Monde.....	68
Une presse mitigée sur la prestation de Soljénitsyne.....	73
Soljénitsyne intime à Cavendish.....	77
La communauté de Cavendish	77
L'actualité littéraire de Soljénitsyne.....	81
Réactions à « Apostrophes ».....	90
Le Grand Homme avant son retour.....	93
Le Grand Homme chez Pivot.....	94
En Vendée, chez les Blancs.....	101
Retour en Russie.....	119
Conclusion	119
Sources et bibliographies	124

Les premiers chocs médiatiques

Quand Alexandre Soljénitsyne arrive en Occident après son expulsion d'URSS le 13 février 1974, il n'est pas un inconnu. Auteur de plusieurs romans et du récit *Une journée d'Ivan Denissovitch*, première peinture d'un camp de concentration par un écrivain soviétique parue officiellement et qui a déjà suscité une polémique en France, lauréat du prix Nobel de littérature en 1970, il est sans doute le plus célèbre des dissidents. Mais il demeurait dans un pays lointain, à l'écart de nos caméras et plateaux de télévision. Son expulsion, en pleine nouvelle querelle, autour cette fois de *L'archipel du Goulag*, œuvre-choc pour beaucoup, le met pour la première fois en pleine lumière. La confrontation entre le dissident et les médias français pourra avoir lieu.

Un résistant au régime soviétique

Depuis la révolution de 1917 jusqu'aux années soixante, il semblait que le pouvoir en Union soviétique ne tolérait aucune opposition et que ceux qui parlaient étaient condamnés à émigrer. Au moment du " dégel ", à la suite du rapport de Khrouchtchev sur les crimes de Staline au XXème congrès du Parti Communiste en 1956, une brèche s'ouvre par laquelle des voix peuvent passer et une critique du stalinisme s'exprimer. Parmi elles, celle d'Alexandre Soljénitsyne, qui va vite devenir pour les Occidentaux un emblème de cette remise en cause d'un certain passé. La raison en est son parcours héroïque et son combat contre les autorités politiques qui essaient de censurer son vrai message.

1. Un passé héroïque

En 1945, la Sûreté militaire qui surveille sa correspondance avec un ami d'enfance, arrête Alexandre Issaïevitch Soljénitsyne pour sa critique de la politique gouvernementale qu'il exprime dans ses lettres alors qu'il combat sur le front prussien. En effet, d'abord mobilisé comme simple soldat en 1941 comme il vient juste de passer ses examens (à l'âge de dix-huit ans, en 1936, il s'est inscrit à l'université de mathématiques et de physique de Rostov-sur-le-Don, puis a suivi parallèlement les cours de l'institut de philosophie, de littérature et d'histoire de Moscou), il devient lieutenant après avoir fait, à sa demande, l'école d'artillerie de Kostroma (sur la Volga). Il est envoyé au front fin 1942, où il commande son unité avec courage, courage reconnu puisqu'il est décoré à deux reprises et promu capitaine en 1943.

Alexandre Soljénitsyne connaît assez tôt l'expérience de la violence, celle de la guerre, mais elle est peu relatée dans son œuvre — sans doute indirectement apporte-t-il cette expérience dans le récit qu'il fait de la défaite du général Samsonov en 1914, dans cette même Prusse (cf. le premier tome de *La roue rouge, Août 14*). Il est possible également que la violence de la guerre ait été quelque peu remise au second plan par celle de la prison et des camps.

Son arrestation est un véritable coup de massue :

" Le plus terrible moment de ma réclusion, c'est le début, c'est le choc, c'est le passage dans une existence qu'on pense ne pouvoir supporter ".

Il passe d'abord une année en prison : l'instruction a lieu à la Loubianka, puis il est envoyé à la prison des Boutyrki (il le raconte dans le premier tome de *L'archipel du Goulag*). Ensuite, après un bref séjour dans le camp de la Nouvelle-Jérusalem, près de Moscou, puis à Moscou même, Alexandre Soljénitsyne est transféré, en juin 1947, à la " charachka " de Marfino (banlieue nord de Moscou), laboratoire pour ingénieurs-détenus. Les conditions de détention y sont assez douces, et les conversations entre compagnons de cellules enrichissantes, avec l'ingénieur Dimitri Panine et le germaniste Lev Kopelev : elles forment la trame du Premier Cercle. En 1949, nouveau renvoi dans un camp de " travaux généraux " en Asie, à Ekibastouz, au nord de Karaganda (Kazakhstan), où sa spécialité est la maçonnerie, comme dans *Une journée d'Ivan Denissovitch*. En janvier 1952, Alexandre Soljénitsyne se mêle aux troubles de ce camp qui durent six jours et qui s'étendent jusqu'aux camps de Djezkazgan et de Kenguir :

" Nous étions tous prêts à affronter la mort et à la subir. Il ne me restait plus qu'un an à tirer, mais nous avons une telle nausée que nous tous, nous disions : " Tuez-nous! " ".

Il célèbre les " quarante jours de Kenguir " dans *L'archipel du Goulag*, bénit

" le couteau primitif confectionné avec des boîtes de conserves [...] L'hymne à Kenguir est l'un des plus beaux hymnes à la révolte écrit en ce siècle. " (G. Nivat)

C'est également au camp qu'il devient écrivain. Certes, avant la guerre déjà, il savait qu'il écrirait :

" Le premier déclic, je l'ai ressenti à dix ans, quand j'ai lu *Guerre et Paix*, de Tolstoï, j'ai senti aussitôt une aspiration à écrire une œuvre importante [...] Je me souviens très bien de la

journee en novembre 1936 quand subitement ce dessein m'a saisi, ça s'est passé il y a cinquante ans de cela. J'ai décidé alors d'écrire une grande épopée sur la révolution russe ".

Mais l'acte de naissance réel de l'écrivain a lieu au camp :

" Si je n'avais pas été en prison, je serais peut-être devenu un écrivain, mais je n'aurais pas réalisé mes propres buts [...] Je suis devenu un homme de trempe, fort, en prison. C'est la prison et le camp qui ont fait de moi un écrivain. "

Cette privation de liberté a été un révélateur pour Alexandre Soljénitsyne, révélateur de la force morale que l'homme peut receler en lui-même, du mépris de la mort qui donne une si grande vitalité, enfin des possibilités de résistance à l'entreprise de déshumanisation du camp. Il se débrouille pour écrire, risquant des années d'emprisonnement en plus s'il était découvert, inventant un ingénieux système :

" J'ai écrit des poèmes: c'était facile à mémoriser. Des petits poèmes de vingt lignes écrits sur des petits bouts de papier, que j'apprenais par cœur et que je brûlais ensuite. A la fin de la période de prison et de camp, j'avais 12 000 lignes en mémoire [...] J'avais un chapelet : chaque grain représentait un poème ; je le portais dans mon gant. Si on trouvait ce chapelet pendant la fouille, je disais prier : on ne faisait pas attention, ce n'était pas une arme !"

Ainsi, c'est le camp qui permet l'épanouissement de l'écrivain et c'est l'écrivain qui aide l'homme à résister à la vie du camp. N'est-ce pas cette nouvelle force qui soutient Alexandre Soljénitsyne pour traverser une autre difficile épreuve ? Au lendemain de la révolte d'Ekibastouz, il est opéré par un chirurgien bagnard d'une tumeur maligne au cou, mais la biopsie qui est envoyée à un laboratoire civil est perdue. Deux ans après sa libération (le jour même de la mort de Staline, le 5 mars 1953), et alors qu'il est envoyé en " relégation perpétuelle " à Kok-Terek, dans le Kazakhstan, il doit subir un traitement de plusieurs mois à l'hôpital de Tachkent, pour une nouvelle tumeur cancéreuse. Une fois de plus, il frôle la mort :

" Cet hiver-là j'arrivai à Tachkent presque mort, oui, je venais là pour mourir. Mais on me renvoya à la vie, pour un bout de temps encore. "

Il est définitivement guéri. En 1956, il est réhabilité par le tribunal suprême de l'URSS, et, après un bref passage dans la région de Vladimir, s'installe à Riazan où il devient professeur de physique.

Libre, guéri du cancer, ayant puisé dans son expérience de la prison et du camp une force spirituelle chrétienne (il se fait baptiser en 1957) et la grande liberté intérieure de celui qui n'a plus peur de la mort, porteur d'une vérité cachée, interdite, à près de quarante ans, Alexandre Soljénitsyne est prêt à écrire tout ce qu'il a vu, vécu. C'est ce qu'il fait en grand secret, tout en enseignant. Il commence par travailler au *Premier cercle* puis écrit, en trois semaines de l'année 1959, *Une journée d'Ivan Denissovitch*.

2. Le Veau contre le Chêne

En 1961, suite au XXII^{ème} congrès du PCUS qui invite les écrivains à se joindre à la déstalinisation en cours, Alexandre Soljénitsyne se décide à proposer son œuvre la plus "présentable", *Une journée d'Ivan Denissovitch*, à la publication. C'est son ami Kopélev (qu'il a rencontré à Marfino) qui remet sa nouvelle à la revue *Novy Mir* (Nouveau Monde), la plus prestigieuse revue littéraire soviétique, dirigée par le poète Tvardovski. Celui-ci se rendant compte du talent de l'inconnu, le convoque à Moscou à la fin de l'année. Il faudra un an pour publier *Une journée...* : les tractations se succèdent jusqu'au plus haut niveau du Parti, puisque c'est Khrouchtchev en personne qui donne, fin 1962, l'autorisation à Tvardovski de publier l'œuvre d'Alexandre Soljénitsyne — elle paraît au mois de décembre, dans le numéro 11 de *Novy Mir*. C'est ainsi que l'ex-bagnard, l'écrivain souterrain devient, du jour au lendemain, un écrivain officiel, célébré non seulement dans son pays — il est ainsi présenté au premier secrétaire du Parti lors d'une réception au Kremlin — mais dans le monde entier, où la nouvelle de cette publication est largement répercutée. En France, c'est Pierre Daix, rédacteur en chef des *Lettres françaises*, qui écrit la préface d'*Une journée...* : il ne tarit pas d'éloges : "Voici un livre majeur" affirme-t-il d'emblée, "un livre à relire. Et je précise cela d'entrée de jeu pour ceux qu'il risque de blesser au plus profond d'eux-mêmes." Pierre Daix, fait très important, en tant qu'ancien déporté au camp nazi de Mauthausen pendant la guerre, comme il le rappelle, assure qu'il n'y a pas pour lui "de différence de nature entre le camp d'Ivan Denissovitch et un camp nazi moyen". Mais qu'écrit-il quelques pages plus loin ?

"C'est l'organisme soviétique qui lutte contre son cancer, et le roman de Soljénitsyne sera sans doute considéré par l'avenir comme une étape marquante de cette lutte [...] Il n'y a aucun

doute sur le sens de ce livre : la terreur n'est pas un accident du socialisme. Elle le dénature. Elle lui est ennemie. Etrangère. "

Il y a malentendu. La croyance est grande que l'écrivain critique les dérives du socialisme au nom du socialisme lui-même et le bonheur des lecteurs est que cet art avec lequel écrit Alexandre Soljénitsyne est un art socialiste qui n'est pas le réalisme socialiste. De plus, que cette critique vienne d'un Soviétique accrédité par le Parti soulage ceux qui voyaient bien les camps, mais ne voulaient pas remettre en cause la voie qu'avait choisie l'URSS ; ils pensaient néanmoins que celle-ci ne pouvait sortir que grandie de cette reconnaissance de ses erreurs, qui appartiendraient dorénavant au passé. La préface de Pierre Daix est un mélange " d'audaces mesurées et de concessions à la logomachie stalinienne ". Le principal intéressé dira quelques années plus tard :

" Bien entendu, Khrouchtchev n'a pas compris Ivan Denissovitch. Il menait son combat politique [...] Il a pensé : " Voilà un récit qui parle de souffrance, mais en même temps il y a un certain enthousiasme pour le travail, imprimons-le. " Khrouchtchev ne pouvait pas comprendre qu'une goutte de vérité, comme une matière se trouve dans l'anti-matière par hasard, l'explose [...] [Nos dirigeants] ne peuvent pas comprendre l'importance de l'art et de la parole artistique. "

Tout de même, cette publication, toute exceptionnelle qu'elle fût, n'a pas été entièrement libre, et l'écrivain a dû réécrire certains passages, voire en supprimer. Nous pouvons en donner quelques exemples en comparant les deux versions parues en France, chez Julliard : la première, en 1963, censurée donc, et traduite par des personnes " agréées " par le PCF (" la parution du livre de Soljénitsyne, et du premier récit sur les camps de concentration en Union soviétique, est une opération politique montée et orchestrée entièrement par le parti communiste "), ce qui en dit long sur les sentiments contradictoires des communistes envers ce récit pourtant officiellement publié et " recommandé " par les Soviétiques et sur le climat de liberté dans lequel paraît l'œuvre en France ; et la seconde, parue en 1976, qui rétablit le texte original revu par Alexandre Soljénitsyne lui-même, et traduit par ceux qui avaient été écartés en 1963: Lucia et Jean Cathala. Deux exemples :

- édition de 1976, p. 107 :

" Les places des gares, c'étaient des étalages de touloupes de moujiks qui avaient crevé de famine sans pouvoir partir. Les billets, c'est connu à qui on en donnait : au Guépéou, à l'Armée, ou sur ordre de mission. "

- édition de 1963, p. 158 :

" On ne vous en donnait [de billets de voyageurs] qu'avec des livrets et des ordres de mission. "

et celui-ci, où une phrase est supprimée (le passage entre crochet n'est pas dans l'édition de 1963) :

- édition de 1976, p. 60 :

" Un tel, qui n'avait pas sa norme, on lui a rogné de moitié son potager personnel, et, à d'autres, on le leur a rogné à ras la maison. [Même qu'une fois, elle lui a écrit, sa femme, qu'il y avait eu une loi, rapport à cette norme, pour envoyer les gens au tribunal, et que ceux qui n'arrivaient pas à bout de leur tâche, on les mettait en prison. Mais la loi, comme qui dirait, elle avait fait long feu.] "

On se méfie donc un peu de l'écrivain, et si quelqu'un comme Tvardovski prend son protégé pour un défenseur du " socialisme à visage humain ", rapidement, les critiques soviétiques se rendent compte qu'Alexandre Soljénitsyne ne s'insère pas dans la norme : la publication par Novy Mir en 1963 des nouvelles *La ferme de Matriona* et d'*Un incident à la gare de Kretchetovka* suscite déjà quelques réactions hostiles — on lui reproche de mettre en scène des caractères trop passifs, pas assez enthousiastes pour la nouveauté et la construction du socialisme, d'avoir une " préférence marquée pour l' 'éternel', le ' permanent' " et même de donner " une idée fausse de la bonté, de la compassion absolue, de la justice absolue ". En 1964, le prix Lénine pour lequel Tvardovski a présenté Alexandre Soljénitsyne lui est refusé ; mais celui-ci ne se laisse pas décourager, ce n'est pas dans sa nature ! La publication d'*Une journée* a réveillé des consciences et ouvert des bouches dans tout le pays : il reçoit un énorme courrier de lecteurs, dont beaucoup d'anciens détenus qui lui racontent leur expérience, leur histoire propre et celles de ceux qu'ils ont connus. L'écrivain profite de sa reconnaissance officielle (il est devenu membre de l'Union des Ecrivains, dans la section de Riazan) pour aller à la rencontre de ces personnes et recueillir leurs témoignages ; celui dont on pensait se servir pour mener à bien la critique mesurée du stalinisme et ainsi redorer le socialisme tel

qu'il existe désormais, se sert bien plutôt lui-même de la petite liberté octroyée pour entamer la fabrication d'une jolie bombe : *L'archipel du Goulag*. Mais il ne fait pas que cela : il commence également à rédiger *Le pavillon des cancéreux*, et entreprend d'expurger *Le premier cercle* pour une éventuelle publication. Il a enfin abandonné son métier d'enseignant pour se consacrer entièrement à l'écriture.

Le pouvoir se méfie de lui : en septembre 1965, le KGB fait une perquisition au domicile d'un de ses amis où il saisit plusieurs de ses manuscrits, dont *Le premier cercle* et les poèmes de camp. Cette affaire va l'échauder : il écrit, jusqu'en 1968, *L'archipel...* en différents endroits et jamais l'œuvre ne se trouvera réunie en totalité en quelque lieu que ce soit. Parallèlement à cette activité clandestine, Alexandre Soljénitsyne réussit encore à faire paraître le récit *Zacharie l'Escarcelle* (qui raconte une promenade à bicyclette dans la Russie des lieux historiques) dans *Novy Mir* et confie à cette même revue le manuscrit du *Pavillon des cancéreux*.

Mais, en 1966, ont lieu le procès et la condamnation des écrivains Andreï Siniavski et Jules Daniel, qui marquent le début de la dissidence ouverte. Alexandre Soljénitsyne est parmi ceux qui les défendent. En 1967, juste avant l'ouverture, le 22 mai, du IV^{ème} Congrès de l'Union des Ecrivains, il adresse aux délégués une lettre publique dans laquelle il dénonce la censure ainsi que les persécutions dont il est l'objet. Voici comment elle débute :

" Ne pouvant accéder à la tribune du Congrès, je prie ce dernier d'étudier ce qui suit :

1. L'asservissement intolérable dont notre littérature est l'objet, depuis des dizaines d'années, de la part de la censure, ne peut plus être toléré à l'avenir par l'Union des Ecrivains. La censure n'est pas prévue par la Constitution et elle est donc illégale [...] toutes les étiquettes habituelles de la censure (" idéologiquement nuisible ", " vicié ", etc.) sont de courte durée, contingentes, et changent à vue d'œil [...] Pendant combien d'années Essénine n'a-t-il pas été traité de " contre-révolutionnaire " (et celui qui possédait ses livres ne finissait-il pas directement en prison ?) Et Maïakovski n'a-t-il pas été traité de " voyou politique anarchisant " ? Pendant des dizaines d'années, les vers immortels d'Akhmatova ont été considérés comme " anti-soviétiques " [...]

Je propose que le Congrès vote et obtienne la suppression de toute forme de censure — ouverte et secrète — sur la production artistique et que les maisons d'édition soient dispensées de l'obligation de soumettre à autorisation toute page imprimée. "

Il est très audacieux de demander cela à des écrivains qui acceptent les compromissions avec les autorités (réécrire des phrases, des pages, voire des chapitres entiers, quitte à changer totalement la teneur de leur œuvre) pour être publiés et, tout " simplement ", pour vivre dans une relative tranquillité. Mais si Alexandre Soljénitsyne l'a également fait pour ses tous premiers livres, il ne le veut plus, d'autant plus qu'il est persécuté : la police politique lui a enlevé de vieux manuscrits dont *Le banquet des vainqueurs*, non destiné à la publication ; une campagne de calomnies est menée contre lui depuis trois années déjà (il aurait " milité aux côtés des Allemands "), son œuvre n'est plus publiée, et évincée des bibliothèques publiques, tout contact avec les lecteurs lui est interdit... Or, il lui a été impossible de se défendre, et l'Union a à cet égard des obligations envers ses membres — mais trop floues. D'où :

" Je propose que l'on formule de façon précise, dans le paragraphes XXII des statuts de l'Union, toutes les garanties de défense que l'Union entend fournir à ceux de ses membres qui sont l'objet de calomnies et de persécutions injustes, afin d'éviter que de telles iniquités ne se reproduisent à l'avenir. "

Ainsi, l'écrivain invoque, devant les pratiques du pouvoir, l'aide et la protection d'une institution aux ordres de ce même pouvoir, en s'appuyant sur les textes officiels. Comme les autres dissidents, il se bat avec les armes du droit.

A partir de cette date débute le combat acharné du Veau Soljénitsyne contre le Chêne, le pouvoir soviétique : " Les chasseurs savent que la bête blessée est dangereuse " écrit-il dans ce qui sera la chronique de cette lutte, le Chêne et le Veau. Disproportion absolue des adversaires ; mais la mission qu'il se doit d'accomplir vis-à-vis de ses compatriotes, le souvenir des révoltes des camps, l'évidence que son œuvre dépasse sa propre existence, et peut-être aussi parce qu'il est en train de décrire les " quarante jours " de Kenguir, lui donnent la force morale et l'audace de David contre Goliath. Le pouvoir est désarçonné face à cet individu hors du commun qui ne se laisse pas intimider. Qu'on en juge plutôt : alors qu'il n'a pas reçu de réponse à sa lettre, il récidive le 12 septembre de la même année — il demande à l'Union de désavouer les calomnies proférées à son encontre ; il est enfin convoqué à la réunion du Secrétariat de l'Union le 22 : on lui reproche essentiellement le bruit occasionné

par sa lettre au Congrès à l'étranger. K.A. Fedine, le président de la séance, l'avertit : " Avant toute chose, vous devez protester contre l'ignoble usage qui est fait de votre nom par nos ennemis en Occident. ". On l'attaque également sur sa pièce *Le banquet des vainqueurs*, qui est " une chose laide, sale, injurieuse, répugnante, qui est diffusée et lue par tout le peuple ", alors qu'Alexandre Soljénitsyne l'a reniée (il la trouvait mauvaise) et que ce sont les autorités qui s'en servent pour discréditer l'auteur et lui refuser la publication d'autres livres comme *Le pavillon des cancéreux*. Malgré les moyens de pression mis en œuvre, l'écrivain refuse de désavouer sa lettre et de faire une déclaration contre l'utilisation qui est faite de son nom à l'étranger par la " propagande bourgeoise ".

Le 16 avril 1968, il diffuse le dossier de sa querelle avec le Secrétariat à tous les membres de l'Union ; en même temps, il se résout à faire paraître *Le pavillon de cancéreux* et *Le premier cercle* en Occident, vu que la publication en est interdite dans son pays et que des fuites menacent de déformer ses romans qui circulent déjà en samizdat. S'en suit un long article hostile dans la *Literatournaïa Gazeta* le 26 juin. Le 4 novembre 1969, il est exclu de la section de Riazan de l'Union des Ecrivains, où il se défend pourtant avec vivacité — mais le 12, son exclusion est officielle : Alexandre Soljénitsyne ne peut dorénavant plus être publié (si un écrivain n'appartient pas à la corporation correspondante, cela signifie qu'il n'est pas un écrivain !), il n'a plus de source de revenus, il est comme un banni de l'intérieur. De plus, il n'a pas de logement : ne pouvant obtenir le divorce d'avec sa première femme, il ne peut aller vivre avec sa nouvelle compagne, la mathématicienne Natalia Svetlova, très active dans les milieux de la dissidence, dans son appartement de Moscou. Il est donc obligé de trouver refuge dans les datchas de ses amis, notamment le violoncelliste Mitislav Rostropovitch. Malgré cela, et une nouvelle perquisition du KGB l'été 1971, Alexandre Soljénitsyne ne cesse de protester, d'écrire (lettre de Carême au patriarche Pimène en 1972, " lettre ouverte " au ministre de l'Intérieur le 21 août de la même année, Lettre aux dirigeants de l'Union soviétique en 1973), de poursuivre son œuvre (création du recueil *Des voix sous les décombres*, parution d'une première version d'*Août 14* à Paris). Tout ceci impunément ? Nous avons appris il y a peu que l'écrivain a été victime d'une tentative d'assassinat par le KGB, en août 1971, une sorte de coup du parapluie, qui n'a provoqué heureusement qu'une violente réaction épidermique. C'est peut-être une santé robuste et une détermination morale à toute épreuve qui le protègent, mais c'est aussi sa renommée internationale.

En effet, Alexandre Soljénitsyne est un écrivain connu et reconnu en Occident. Pour preuve, en 1968, en France lui est remis le prix Médicis du meilleur roman étranger pour *Le premier cercle*, et François Mauriac propose sa candidature pour le prix Nobel de littérature 1970, qu'il obtient mais qu'il ne peut aller chercher à Stockholm, de peur que les autorités de son pays n'en profitent pour l'empêcher de rentrer ; or, si Alexandre Soljénitsyne craint une chose, c'est de devoir quitter son pays définitivement : " Toute ma vie est ici : sur la terre de la patrie, j'écoute simplement ses douleurs, je n'écris que sur elles." Dans une de ses miniatures, des fourmis ne quittent pas le rondin qu'elles habitaient alors que celui-ci prend feu : elles préfèrent mourir avec lui que survivre sur un autre.

La remise du prix qui doit se dérouler à Moscou est interdite.

Après son exclusion de l'Union des Ecrivains, le Comité national des écrivains français proteste contre cette décision qui n'aurait rien à voir avec le socialisme, d'autant plus que l'œuvre de l'auteur russe contribue à rejeter cette aberration qu'est l'existence de camps de concentration dans un pays socialiste. La déclaration est signée notamment par Louis Aragon, Vercors, Elsa Triolet, Jean-Paul Sartre, Jacques Madaule, Michel Butor, Jean-Pierre Faye, Jean-Louis Bory et Christiane Rochefort. Ces intellectuels paraissent cependant plus soucieux de préserver la réputation de l'URSS que d'améliorer la situation de Soljénitsyne. Aucun d'entre eux ne s'est jamais plaint qu'il ne trouve aucun éditeur dans son pays. Mais cette intervention a eu un effet d'entraînement. La solidarité des intellectuels devient mondiale.

Surtout, Alexandre Soljénitsyne accorde des entretiens à des journalistes étrangers, du New York Times et du Washington Post le 30 mars 1972, du Monde (il s'agit d'Alain Jacob) et de l'Associated Press (Franck Crépeau) le 23 août 1973 — dont il se sert comme une arme politique ; le dernier a un grand retentissement : le prix Nobel, s'adressant plus au pouvoir soviétique qu'aux occidentaux, y annonce que son arrestation, voire sa mort éventuelles déclencherait automatiquement la publication en Occident d'un livre qui décrit le système de répression en URSS. " C'est une déclaration de guerre au régime soviétique " — ainsi l'entendent les deux interlocuteurs (le monde occidental et le Kremlin). Celui-ci répond en activant ses recherches pour mettre la main sur ce manuscrit dangereux : début septembre, Elisabeth Voronianskaïa, qui avait dactylographié *L'archipel du Goulag* et en avait enterré (à l'insu de l'écrivain) un exemplaire, est retrouvée pendue à son domicile — après avoir révélé la cachette au KGB. Alexandre Soljénitsyne diffuse la nouvelle et ordonne de publier *L'archipel* en Occident (où le microfilm du manuscrit avait été passé dès 1971), plus

précisément à Paris : ce sont en effet les éditions Ymca-Press, basées rue de la Montagne Sainte-Genève, qui ont l'exclusivité de son œuvre. Le premier tome sort fin décembre 1973, en russe.

Un bel avenir semble promis à ce livre. Que faire ? L'auteur est connu internationalement et l'arrêter et le déporter au vu et au su du monde entier, c'est courir un risque en ces temps de détente.

En effet, un dialogue s'est instauré entre l'URSS et les Etats-Unis, qui aboutit entre autres au traité SALT de 1972 sur la limitation des armements nucléaires — ce qui n'empêche pas la poursuite des négociations dès le 21 novembre de la même année à Genève. La coopération ainsi amorcée dans le domaine militaire s'étend également au domaine économique, afin de développer les échanges commerciaux entre les deux pays (en vertu de la thèse soutenue par Samuel Pizar que le commerce est une " arme de la paix ", et à laquelle adhère Henri Kissinger, le secrétaire d'Etat américain, qui pense ainsi modérer l'expansionnisme soviétique en l'intégrant davantage au marché mondial). En 1972 encore, l'accord du 18 octobre signé à Moscou prévoit d'accorder à l'Union soviétique la clause de la nation la plus favorisée — sous réserve de l'accord du Congrès américain. Or ce Congrès, peut-être plus que H. Kissinger, entend bien que cette détente ait pour corollaire une libéralisation du régime soviétique.

Le Kremlin a donc intérêt à ménager un tant soit peu un dissident connu et admiré dans le monde entier pour son talent et son courage, quitte à accentuer la répression sur les résistants plus obscurs. Alors que faire ? Les discussions sont vives, et le sort d'Alexandre Soljénitsyne est discuté au plus haut niveau de l'Etat, c'est-à-dire au secrétariat du Politburo. Finalement, et tandis que la campagne de presse redouble de fureur à son encontre, il est convoqué à deux reprises à se présenter au Parquet. Alexandre Soljénitsyne, dans un nouveau geste de défi, refuse en arguant de l'illégalité des lois soviétiques et lance son " appel de Moscou " le 12 février 1974 : un appel à la résistance et au refus de tout mensonge. Mais il sait bien qu'il va être arrêté, et il s'y soumet :

" Je serai jugé. Je n'ai pas peur ; je connaissais les risques, mais j'ai beaucoup vécu, je suis allé en prison. J'irai jusqu'au bout "

déclarait-il quelques jours après la parution de *L'archipel* aux représentants du Comité international pour la défense des droits de l'homme, de passage en Union soviétique (créé à Paris en 1969 pour faire connaître à l'opinion publique occidentale la situation tragique des dissidents soviétiques).

Le 13 février, il est arrêté et incarcéré à la prison de Lefortovo. Il est mis ensuite dans un avion en partance pour la RFA : le décret du présidium du Soviet Suprême est ainsi libellé :

" (...) en raison d'activités systématiques incompatibles avec la citoyenneté soviétique et portant préjudice à l'URSS, Alexandre Soljénitsyne a été déchu de la citoyenneté soviétique et expulsé d'Union soviétique le 13/02/74. La famille de Soljénitsyne pourra le rejoindre dès qu'elle le jugera nécessaire. "

Le pari des autorités soviétiques est le suivant : le prestige du dissident tenant essentiellement au fait qu'il parle et résiste à l'intérieur même du régime en dépit du danger qu'il fait courir à sa personne et à sa famille, il suffit de l'expulser pour que les médias se désintéressent de lui.

Voici donc Alexandre Soljénitsyne, celui qui pensait ne devoir jamais connaître le monde non-russe, jeté, au terme d'une lutte acharnée de sept ans contre le régime policier le plus accompli qu'ait connu l'histoire, dans cet Occident qui l'a soutenu dans son immense majorité par sa presse, ses intellectuels, son opinion et qui le met au centre de son intérêt depuis la parution de l'Archipel du Goulag.

L'homme de *L'archipel du Goulag*

L'annonce de la parution au mois de décembre 1973 de *L'archipel du Goulag* fait grand bruit, et pendant un mois et demi, les journaux français abondent en articles sur ce livre et son auteur, sur la signification profonde de cet " essai d'investigation littéraire " et la pensée de l'auteur sur le socialisme — la polémique va bon train, jusqu'à aller chez certains jusqu'aux calomnies... comme en URSS. Mais bien au-delà de cette période, l'influence de *L'archipel* semble se faire sentir sur bien des intelligences.

1. L'accueil fait à l'œuvre

Il convient de rappeler qu'en décembre 1973, seul le premier tome de *L'archipel du Goulag* paraît (c'est-à-dire les deux premières parties sur les sept que le livre compte), et uniquement en russe. Bien sûr, les maisons d'édition (choisies par l'entourage d'Alexandre Soljénitsyne)

des différents pays (le Seuil, pour la France) se dépêchent de traduire l'ouvrage : les éditions du Seuil seront rapidement en mesure d'en donner les premières pages à l'hebdomadaire L'Express qui les publie en exclusivité dans son numéro du 7 janvier 1974 (là encore, le magazine a été sélectionné semble-t-il par l'avocat zurichois de l'écrivain, Me Fritz Heeb). Les éditions du Seuil avaient déjà publié *Les droits de l'écrivain*, petit recueil composé des pièces relatives à l'exclusion d'Alexandre Soljénitsyne de l'Union des Ecrivains, ainsi qu'*Août 14* (premier " nœud " du futur *La Roue rouge*) en 1971-1972. Claude Durand, son interlocuteur au Seuil à l'époque, raconte qu'à l'automne 1973, Paul Flamand (PDG des Editions du Seuil) et lui-même sont appelés à rencontrer maître Heeb à la foire de Francfort. L'avocat leur annonce confidentiellement l'existence de *L'archipel du Goulag* dont ils doivent traduire immédiatement le premier tome " de façon à le publier dès que l'ordre en sera donné par l'auteur ". Comme nous l'avons vu plus haut, la main basse du KGB sur le manuscrit contraint l'écrivain à la publication en russe de l'Archipel aux éditions Ymca-Press. Son responsable, Nikita Struve, travaille en collaboration avec les traducteurs français et le Seuil.

L'Express publie donc en avant-première les premières pages (huit en tout) du premier chapitre, consacré à l'arrestation. Un peu plus tard, ce sont quelques morceaux de la septième partie (c'est-à-dire la dernière) qui sont proposés aux lecteurs, dans le même magazine. D'autres extraits seront publiés par la suite chez des confrères : c'est le cas du Monde, pour les pages sur le général Vlassov, et celui du Figaro pour quelques pages du dernier chapitre — sur les transferts des zeks. Ainsi, les Français peuvent déjà avoir une petite idée de l'œuvre, avant sa publication prévue au mois de juin. Pour les aider aussi, les journaux leur en offrent des commentaires : il est peu courant qu'un livre soit ainsi largement discuté avant même que le public, dans son immense majorité, puisse en prendre connaissance. On peut interpréter cela comme la preuve que cette " campagne autour de ce livre [n'est qu'un moyen] pour détourner l'attention de la crise qui sévit dans les pays capitalistes " (Serge Leyrac dans L'Humanité), ou comme la conscience du caractère majeur de *L'archipel du Goulag*.

Quelques russophones sont donc chargés d'en parler par les journaux : il s'agit de Jean Cathala pour Le Nouvel Observateur, de Michel Gordey pour L'Express, de Vera Fosty pour Le Figaro et d'Amber Bousoglou pour Le Monde. (Nous traiterons les articles de L'Humanité à part).

Les articles commencent d'abord par un descriptif de l'œuvre proprement dite,

" A la fois encyclopédie raisonnée de l'univers concentrationnaire et étude historique, puisqu'il embrassera seulement la période 1918-1956 ",

pour Jean Cathala ;

" [...] document détaillé où chaque cas évoqué illustre de manière sinistre le réquisitoire [impitoyable contre l'univers concentrationnaire soviétique] "

pour Amber Bousogou ;

" C'est tout le système de l'Etat soviétique, de ses origines à nos jours, que l'auteur met en accusation "

pour Michel Gordey, et ils expliquent en quoi consistent les deux premières parties à paraître, c'est-à-dire les différents " torrents de déportation ", les " courants ", le " mouvement perpétuel " des forçats, reprenant ici les propres expressions de l'écrivain, et l'histoire de toute arrestation, avec l'interrogatoire, le " jugement " (il n'y a pas de procès), la prison et enfin le transfert au camp, une des îles de l'"archipel du Goulag ". Tous expliquent le sens du terme Goulag, apparemment inconnu : c'est l'abréviation de *Glavnoie Oupravlenie Lagueriei*, Direction centrale des camps. Ils insistent sur le fait qu'Alexandre Soljénitsyne parle de la répression " soviétique " d'une manière générale, dans le sens où il ne traite pas uniquement l'organisation des camps mais aussi les prisons, les procès, et qu'il ne limite pas cette répression à la seule période stalinienne.

" C'est une erreur très répandue de croire que la terreur a été limitée aux années 37-38. Avec des chiffres et une documentation précis, Soljénitsyne établit qu'arrestations et exécutions ont commencé dès 1917 ",

écrit Vera Fosty dans Le Figaro. Non seulement toute la période stalinienne est traversée par les flots de déportés et de fusillés (les koulaks, paysans " riches ", en 1929-1930, les procès et les purges suite à l'assassinat de Kirov en 1934-1939, les " prisonniers de guerre " entre 1942 et 1946, les différentes nationalités de l'URSS entre 1942 et 1945, les juifs à partir de 1950), mais l'écrivain inscrit la terreur dans le fonctionnement même du régime soviétique :

"[...] 1937 n'est qu'un maillon dans la chaîne et Staline le produit normal d'une histoire où rien n'a changé dans le principe... "

note justement Jean Cathala. Michel Gordey remarque :

" C'est tout le système de l'Etat soviétique, de ses origines à nos jours, que l'auteur met en accusation. Pas seulement Staline. Mais Lénine lui-même, qui déjà disait : ' Il faut éliminer de la terre russe tous les insectes nuisibles.' "

Le message d'Alexandre Soljénitsyne est donc clairement entendu. Est-ce qu'il convainc pour autant ? Michel Gordey et Vera Fosty sont convaincus apparemment — sans doute étaient-ils disposés à l'être. Vera Fosty écrit :

" L'œuvre n'est pas seulement vraisemblable, elle est vraie.[...] Un témoin qui court des risques aussi graves en divulguant tout un aspect de l'histoire que les autorités préfèrent laisser dans l'ombre, un tel témoin ne ment pas. "

Personne d'ailleurs ne met en doute le sérieux de la documentation de l'écrivain, les récits, souvenirs et lettres des 227 collaborateurs qui ont été " choisis, passés au crible de la réalité " et Vera Fosty continue :

" Des livres tels que Les récits de la Kolyma de V. Chalamov, Le Vertige d'E. Guinzburg, Mes témoignages de Martchenko, apportent leur caution à l'histoire telle que Soljénitsyne la relate dans l'Archipel. "

Cependant Amber Bousoglou entend préciser :

" L'écrivain ne prétend pas faire œuvre d'historien, car il n'a pu avoir accès à tous les documents [...] Il entremêle ses jugements et observations aux récits des faits. "

Le livre est en effet sous-titré " Essai d'investigation littéraire " et ne constitue pas une recherche " scientifique ", où l'auteur ferait preuve d'un détachement maximum envers son objet d'étude. Au Nouvel Observateur, Jean Cathala émet des réserves : il remarque d'abord qu'Alexandre Soljénitsyne n'est pas le premier à dénoncer, dirons-nous, le léninisme, que " si personne, avant Soljénitsyne, n'avait mis aussi durement les points sur les i, d'autres s'étaient trouvés amenés à des conclusions parallèles " – il n'a donc aucune réserve sur les faits rapportés. Il met plutôt l'accent sur la " haine " qui habiterait l'écrivain et qu'il laisserait librement s'exprimer dans l'Archipel selon lui, ce qui est d'ailleurs un des arguments de la presse soviétique repris par les communistes — et l'on devine aisément que la haine peut

emporter trop loin dans la dénonciation celui qui la ressent. Le ton est moins " serein " que dans *Une journée d'Ivan Denissovitch*, constate Jean Cathala, choqué.

Amber Bousoglou est la seule personne à relever qu'

" Enfin et surtout, Soljénitsyne demande que les responsables du système concentrationnaire stalinien puissent être jugés de la même façon que le furent les criminels de guerre nazis en Allemagne. "

Voyons maintenant le cas de L'Humanité. Il est un des premiers à en parler (un article le 31 décembre 1973) mais alors que dans les autres journaux et magazines étudiés, Le Figaro, Le Monde, L'Express et Le Nouvel Observateur, les articles abondent sur l'œuvre, et sur les déboires d'Alexandre Soljénitsyne avec le pouvoir soviétique, depuis le tout début du mois de janvier, L'Humanité se contente ensuite de brèves (communiqué de l'agence Tass le 4 janvier, note sur l'opinion d'un commentateur à la télévision soviétique le 7, encadré d'une colonne sur un article de La Pravda le 15) et de deux petits articles : un petit encadré d'une colonne de Serge Leyrac qui critique surtout André Sakharov (il défend Soljénitsyne au nom des droits de l'homme alors qu'il n'a rien dit sur le Chili) le 7 et un article non signé qui rend compte de l'opinion de Francis Cohen, directeur du journal communiste La Nouvelle Critique, invité à s'exprimer à la télévision (" INF 2 ") sur ce sujet. Le premier véritable article, et le premier d'une longue série, paraît dans l'édition du 17 janvier, signé par Serge Leyrac (c'est lui qui écrira la plupart des papiers sur ce qui va vite devenir " l'affaire Soljénitsyne "). A compter de cette date, pas moins de douze articles (dont deux éditoriaux) sont consacrés à ce sujet jusqu'au 15 février, auxquels il faut ajouter une déclaration du PCF publiée le 19 janvier (six colonnes sur la moitié d'une page) et un article de Georges Marchais, alors secrétaire général du PCF, le 9 février.

Que s'est-il passé ?

Le 14 janvier, La Pravda a publié un article virulent contre Alexandre Soljénitsyne, l'accusant " d'avoir emprunté ' le chemin de la trahison ' " suite à la publication de *L'archipel du Goulag* en Occident. L'écrivain est traité d' " antisoviétique ", de " complice objectif des milieux réactionnaires de l'Occident qui veulent torpiller la détente ". Jacques Amalric, le correspondant du Monde à Moscou, note que La Pravda, outre des attaques grossières sur le train de vie soi-disant luxueux de l'auteur de *L'archipel*, l'accuse d'être extrêmement

bienveillant envers le général Vlassov et de regretter que les hitlériens aient constitué l'armée Vlassov trop tard. Le journaliste du Monde souligne que les autorités soviétiques peuvent difficilement attaquer Soljénitsyne sur sa dénonciation du système concentrationnaire — d'ailleurs La Pravda précise, entendant ainsi couper l'herbe sous les pieds de l'écrivain :

" [...] le PCUS a soumis à une critique sans compromis les violations de la légalité socialiste dues au culte de la personnalité, a totalement rétabli les principes léninistes et les normes de la vie dans le parti et la société, a assuré le développement de la démocratie socialiste ".

Donc la critique du prix Nobel serait nulle et non avenue.

Voilà quelles sont les grandes lignes de la réponse soviétique à la publication de *L'archipel* en Occident. Trois jours plus tard, L'Humanité publie le premier article important sur Alexandre Soljénitsyne, signé Serge Leyrac et intitulé " Une campagne antisoviétique contre la détente ". Que dit-il ? Décrivant d'abord rapidement le contenu de *L'archipel du Goulag*, le journaliste précise tout de suite qu'il n'y a

" rien de nouveau [...] par comparaison au rapport présenté par Khrouchtchev au XX ème congrès du PCUS, dénonçant publiquement les violations de la légalité socialiste et y mettant un terme. "

Nous noterons au passage que c'est une manière de reconnaître que ce qu'affirme l'écrivain russe est vrai. Cependant, celui-ci ne fait qu'exposer ses conceptions politiques, mieux, ses " préférences pour le système capitaliste ". Serge Leyrac lui en reconnaît le droit, il est vrai qu'Alexandre Soljénitsyne a été une victime de Staline, il en est resté marqué à vie... bref, ce comportement serait " excusable ", s'il n'allait trop loin :

" Dans sa détestation de l'Union Soviétique, et de Staline en particulier, il en vient à plaider pour Vlassov et ceux qui le suivirent [...] voilà les traîtres réhabilités. "

De plus, l'écrivain fait le jeu des adversaires de la détente qui ne s'intéressent en fait pas du tout au contenu du livre (puisque, répétons-le, il n'apporte rien de neuf et même est rempli de ses " délires ") mais l'utilisent comme une arme pour

" tenter de compromettre les progrès de la détente internationale dus pour une grande part, aux efforts de l'URSS et des pays socialistes ".

C'est donc à une campagne de la part des antisoviétiques à laquelle on assiste !

Comme nous pouvons le constater, l'argumentation de Serge Leyrac reprend pratiquement point par point celle de l'article paru dans La Pravda trois jours plus tôt : celui-ci a donné le coup d'envoi d'une campagne " anti-anticommuniste ".

Il est reproché notamment à Alexandre Soljénitsyne de déformer la pensée de Lénine (la phrase suscitée sur les " insectes nuisibles ", extraite de son contexte) et de condamner la répression soviétique en omettant volontairement de parler des difficultés rencontrées : la violence était nécessaire pour sauver la Révolution.

" Il a fallu surmonter la guerre civile, l'intervention étrangère, l'encerclement, la Seconde Guerre mondiale, l'héritage médiéval du tsarisme. [La voie soviétique] n'était pas une voie royale. Que de sacrifices inévitables dans de telles conditions! "

Les communistes ne reculent pas devant l'utilisation de la calomnie contre *L'archipel* (L'Humanité ne reprend pas les attaques soviétiques contre la personne même d'Alexandre Soljénitsyne — du moins pas contre ses origines sociales ou son train de vie).

Les pages que l'écrivain consacre au général soviétique servent de point d'ancrage à L'Humanité (comme au PCF) pour sa campagne.

Le général Vlassov était, écrit Soljénitsyne, un officier appartenant à la " relève stalinienne " après les purges des années trente qui avaient sinistré les armées. En 1940, Andreï Andreïevitch Vlassov est promu général de brigade. Ses résultats brillants, notamment dans la contre-offensive victorieuse pour dégager Moscou en décembre 1941, lui valent de recevoir la II^{ème} armée de choc avec laquelle, au mois de janvier 1942, il essaie de forcer le blocus de Leningrad. Plusieurs armées devaient participer à cette offensive, mais faute d'une bonne organisation, elles restèrent sur place et seule la II^{ème} de Vlassov avança, s'enfonçant de 75 km à l'intérieur du front allemand.

Mais le quartier général stalinien se trouva à ce moment à court d'hommes et de munitions, et quand les réserves furent reconstituées, le printemps russe avait inondé la zone devenue marécageuse où s'embourbait la II^{ème} armée... Ravitaillement impossible, mais ordre néanmoins fut donné de ne pas se replier. Après deux mois de famine et de mort lente, les Allemands déclenchèrent une offensive concentrique contre l'armée encerclée qui, du coup,

reçut enfin l'autorisation de se replier. Ce fut la fin de la II^{ème} armée de Vlassov. Celui-ci, après ce désastre, erra dans les forêts et finit par se rendre, le 6 juillet. Il fut transféré à l'état-major allemand de Prusse orientale, où se trouvaient déjà un certain nombre de généraux soviétiques prisonniers qui avaient ouvertement fait part de leur opposition à la politique de Staline. Il manquait cependant une personnalité : ce fut le rôle de Vlassov.

Mais Hitler se méfiait : il répugnait à l'idée de former des divisions entièrement russes, autonomes, qui risqueraient de ne pas lui être soumises. C'est ainsi que les divisions vlassoviennes (intégralement russes) ne furent constituées qu'à l'automne de 1944. Alexandre Soljénitsyne nous dit que cependant, des Russes combattaient déjà contre leur propre pays :

" Qu'il y eût effectivement des Russes engagés contre nous et qu'ils fussent plus coriaces au combat que n'importe quels SS, nous en fîmes bientôt l'expérience. "

Ils combattaient pourtant de manière dispersée : il n'existait pas de ROA, c'est-à-dire d'Armée de Libération Nationale, appellation imaginée par un officier allemand d'origine russe.

Les divisions Vlassov ne combattirent qu'une seule fois : à Prague en avril 1945, et, dans un acte d'indépendance, c'est contre les Allemands qu'ils usèrent de leurs armes ; ils les boutèrent hors de la ville :

" Les Tchèques ont-ils tous compris, par la suite, QUELS Russes avaient sauvé leur ville ? Notre histoire est falsifiée, on dit que Prague fut sauvée par les troupes soviétiques, alors qu'elles n'auraient pu arriver à temps. "

Puis, les divisions Vlassov allèrent à la rencontre des Américains, en Bavière, avec l'espoir de se battre à leurs côtés, pour que leur action des dernières années ait un sens. Mais les Américains les accueillirent les armes à la main et les forcèrent à se rendre aux Soviétiques (comme prévu à la conférence de Yalta : c'est sur cette même base que Churchill s'appuya pour livrer un corps d'armée cosaque de 90 000 hommes à Staline).

Vlassov fut pendu à la prison de la Loubianka comme traître, le 1^{er} août 1946.

Alexandre Soljénitsyne prend-il " la défense du général Vlassov et des hommes qui le rallièrent " comme le prétend Serge Leyrac dans L'Humanité ? Il argumente ici de manière

" classique ", en assimilant critique du régime soviétique et fascisme, voire nazisme ici. En Allemagne de l'Ouest, les anciens nazis et néo-hitlériens " considèrent manifestement l'archipel Goulag comme une aubaine " :

" Dans Soljénitsyne, les néo-nazis trouvent non seulement la justification de l'anticommunisme, mais aussi celle des agressions hitlériennes ".

L'Humanité laisse ainsi entendre que d'une part, Alexandre Soljénitsyne aurait des affinités avec les néo-nazis et, d'autre part, que l'anticommunisme mène plus ou moins inévitablement au fascisme dans le sens large du terme — la " défense " de Vlassov par l'écrivain russe ne devrait donc rien au hasard.

" En fait, il y a l'enchaînement logique de son choix politique : tout ce qui est antisoviétique est dans son camp, Vlassov compris. "

S'interroger, essayer de comprendre les raisons de l'acte de Vlassov, de son engagement sous l'uniforme allemand alors qu'il avait combattu courageusement pour son pays jusqu'en 1942, est déjà un crime pour les communistes. A aucun moment Soljénitsyne ne justifie Vlassov. C'est d'ailleurs bien ainsi que l'entend Bernard Féron, dans *Le Monde* :

" Soljénitsyne ne fait pas l'éloge de Vlassov. Il s'interroge : pourquoi tant de traîtres en Russie ? Pourquoi un général qui s'était battu courageusement a tourné casaque ? "

La réponse de l'auteur de *L'archipel* est la suivante :

" Certes, il y a eu trahison envers la patrie! Certes, il y a eu abandon perfide et égoïste. Mais de la part de Staline. Trahir — ce n'est pas nécessairement se vendre pour de l'argent. Impéritie et incurie dans la préparation de la guerre, désarroi et couardise à son commencement, sacrifice absurde d'armée, à seule fin de sauver son uniforme de maréchal — y aurait-il trahison plus amère de la part d'un commandant suprême ? "

Commentaire de Bernard Féron :

" La réponse qu'il donne est rude en effet, trop tranchée peut-être. Mais qui donc, avant lui, en URSS, avait essayé de poser cette question nécessaire ? "

De plus, on oublie de dire que c'est en tant qu'ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale qu'Alexandre Soljénitsyne parle de Vlassov, qui était de ceux qui rêvaient de se débarrasser de l'emprise totalitaire du pouvoir soviétique grâce à l'aide allemande, oubliant (ou ne se rendant pas compte) que le régime hitlérien, totalitaire également, était autant anti-slave qu'anti-soviétique.

Avec les articles publiés dans *L'Humanité* sur *L'archipel du Goulag*, nous voyons que le ton prend une tournure nettement politique. Malgré l'inanité des arguments du PCF, celui-ci réussit à imposer le ton de la campagne à propos de l'écrivain. De fait, la publication de l'œuvre du prix Nobel de littérature 1970 est vite devenue une affaire, "l'affaire Soljénitsyne".

2. "L'affaire Soljénitsyne" ou une querelle franco-française

La publication de l'œuvre d'Alexandre Soljénitsyne, même en russe, prend figure d'affaire nationale en France, qui en 1974, vit un événement sans précédent dans son histoire — l'union de la gauche ; le Programme Commun, défini deux ans auparavant par le Parti Socialiste de François Mitterrand et le Parti Communiste à la tête duquel se trouve Georges Marchais, devrait permettre à la gauche d'accéder enfin au pouvoir.

Or, voilà qu'un écrivain soviétique se mêle (bien involontairement) de semer la zizanie au sein de la gauche unie.

Car si le PCF critique virulemment *L'archipel du Goulag* (Georges Marchais parle d'un "livre si évidemment contraire aux lois et à la sensibilité du peuple soviétique"), le PS est plus réservé. Interrogé à la télévision le 20 janvier sur la deuxième chaîne, Gilles Martinet, membre du comité exécutif du Parti socialiste, fait une analyse différente du livre de celle du secrétaire général du PCF, et commente négativement une phrase de Georges Marchais qui affirme que dans une France socialiste, Alexandre Soljénitsyne serait publié " ... s'il trouvait un éditeur ". Gilles Martinet répond que dans un pays qui se veut socialiste et démocratique, toute œuvre est publiable, sans mettre de si. Le PCF est furieux, et pousse son partenaire de gauche à le soutenir :

" Quand il y a antisoviétisme, cette bataille n'est pas l'affaire des seuls communistes, car c'est le socialisme tout court que l'on essaie d'atteindre et pas seulement l'Union Soviétique. "

Si Jean Daniel, rédacteur en chef du *Nouvel Observateur*, émet des réserves envers *L'archipel* — sur les conclusions d'Alexandre Soljénitsyne (et sur ses opinions politiques), mais non sur les faits rapportés —, il est néanmoins partisan d'une réflexion sur la nature du socialisme à partir de *L'archipel*.

" Il s'agit de savoir si l'unité de la gauche impose qu'on participe à l'effroyable campagne de calomnie contre Soljénitsyne, c'est-à-dire à notre sens, contre le peuple soviétique. [...] On ne peut plus douter de l'urgence d'un grand débat à gauche sur le stalinisme. "

Mais le journaliste ne veut pas se brouiller avec les communistes et donne des gages de bienveillance. Dans son article du 28 janvier, il se défend d'être anticommuniste et réaffirme que parler de Soljénitsyne ne signifie pas prendre position contre le parti.

Cette tactique du PCF est dénoncée par Jean-François Revel dans *L'Express* :

" La psychologie de guerre froide [...] comporte l'assimilation de toute description réaliste de l'URSS à l'antisoviétisme de principe ; puis de l'antisoviétisme à un anticommunisme de préjugé ; enfin, de l'anticommunisme à une hostilité de contagion visant toute la gauche. De la sorte, ou l'on accepte en bloc et en détail les exigences communistes, ou l'on est réactionnaire. "

K.S. Karol (qui a été fait prisonnier dans les mêmes camps que l'écrivain, et au même moment), éditorialiste au *Nouvel Observateur*, et ancien communiste (mais dorénavant tourné vers la Chine) écrit :

" On peut ne pas partager les opinions de l'auteur — c'est mon cas — mais on ne peut pas, en lisant ses livres, éviter d'en tirer des leçons sur la société qui a formé et exaspéré cet homme. [...] Où sont donc nos ouvrages sur le passé et nos analyses critiques de la société soviétique ? Avant de nous détourner de lui parce qu'il rejette le socialisme, examinons un peu nos propres responsabilités dans son évolution, nos compromissions tactiques d'hier, d'aujourd'hui et celles qui se dessinent pour demain. "

Ces journalistes sont plus courageux que les dirigeants du PS, liés politiquement au PCF ; c'est ainsi que François Mitterrand a ces mots :

" Je suis pour ma part persuadé que le plus important n'est pas ce que dit Soljénitsyne, mais qu'il puisse le dire. Et si ce qu'il dit nuit au communisme, le fait qu'il puisse le dire le sert bien davantage. "

Phrases extraordinaires puisque d'une part, Alexandre Soljénitsyne a dû faire passer clandestinement le manuscrit de *L'archipel* à l'étranger pour que celui-ci puisse paraître, ce qui était impossible en URSS, et cela au risque de sa vie, ou du moins de sa liberté. D'autre part, le message de l'écrivain est balayé d'un revers de main — dans Le Figaro, André Frossard ironise :

" La formule est à retenir. On ne manquera pas de l'appliquer, je l'espère, à tous les discours de l'auteur. Exemples : ' L'important n'est pas ce que vient de dire M. Mitterrand, vous vous en doutez bien ; l'important est qu'il ait pu le dire.' Ou bien : 'M. Mitterrand sera le premier à reconnaître que son discours n'a aucun intérêt : ce qui compte c'est qu'il ait pu le prononcer.' "

L'intervention de François Mitterrand montre bien que le fond de l'affaire relève de la cuisine politique. Les communistes ne suspendent leurs attaques contre l'écrivain russe qu'au mois d'avril, à la mort du président Pompidou. Les circonstances de la suspension des attaques indiquent les véritables intérêts qu'elles recouvrent : dès l'ouverture de la campagne présidentielle, les communistes se " réconcilient " avec le parti socialiste, montrant ainsi que leur priorité est bien l'Union de la Gauche. Pour Philippe Robrieux, historien du parti communiste, le PCF voulait d'une part obliger le parti socialiste à accomplir un geste de solidarité avec l'Union soviétique, et d'autre part, payer d'un tribut uniquement symbolique l'autorisation de Moscou de continuer leur stratégie d'union.

Décidément, Alexandre Soljénitsyne gêne, d'autant plus qu'il n'est pas un apôtre du socialisme : dans la France du début des années soixante-dix, il est de coutume de penser que seules les personnalités de gauche, c'est-à-dire socialistes, c'est-à-dire progressistes, ont la légitimité et l'autorité morale pour critiquer le système socialiste tel qu'il existe à l'étranger, et la politique menée par l'Union soviétique. Un bourgeois n'a aucune légitimité pour le faire puisqu'il est naturellement, de par ses intérêts, hostile à la Révolution. Or, en tant qu'écrivain

soviétique révélé officiellement avec *Une journée d'Ivan Denissovitch*, et en tant qu'ancien zek, Alexandre Soljénitsyne a bien évidemment cette légitimité. Mais il ne profite pas de sa capacité à critiquer pour chercher un autre socialisme " à visage humain " :

" Le lecteur cherche en vain dans son œuvre une description du socialisme idéal. S'il appartient, dans sa jeunesse, au Komsomol, rien n'indique qu'il le fit par conviction."

Et dans le même *Nouvel Observateur* qui souhaitera la bienvenue à l'exilé dans son numéro du 18 février 1974, on peut lire, début janvier :

" Qui osera écrire, par exemple, que si Soljénitsyne vivait parmi nous (nous le souhaitons), on devrait logiquement le retrouver, dans les manifestations d'intellectuels, à la droite de Raymond Aron ? "

et sous la plume de Jean Daniel, pourtant un des meilleurs défenseurs de l'écrivain dans les rangs de la gauche, quelques réserves pointent :

" Qu'on ne cherche pas un alibi [pour ne pas lui répondre] dans le fait qu'il défende un panslavisme illuminé, des idées étranges sur le Moyen-Age et sur la Sainte Russie. "

Soljénitsyne ne défend aucun " panslavisme illuminé " mais certes, il est bien difficile de le suivre jusqu'au bout, s'aperçoivent quelques consciences.

On lui reproche également de ne pas parler des régimes répressifs qui sévissent au Chili ou au Portugal... tant et si bien que toute protestation contre la politique du Kremlin envers lui s'accompagne d'une semblable mise en garde contre les pratiques de régimes dits " fascistes " (au sens large du terme) :

" Ils [Soljénitsyne et l'académicien Sakharov] ont naturellement tendance à braquer le projecteur sur l'adversaire auquel ils font face eux-mêmes, et à sous-estimer les défauts des adversaires lointains. Soljénitsyne ne s'attarde guère sur les victimes des dictatures hors du camp socialiste. "

Et lors de son expulsion, l'éditorial du *Monde* croit bon de préciser :

" Faut-il rappeler que l'URSS n'est pas le seul pays où des écrivains sont en bute à l'hostilité du pouvoir ? L'exemple du Chili est présent à tous les esprits, et le hasard veut que l'on

apprenne aujourd'hui l'arrestation dans son pays du plus grand écrivain uruguayen : Carlos Orretti. "

comme pour se faire pardonner de prêter trop attention au seul cas de l'écrivain soviétique. La position du journal est ambiguë : il est plutôt favorable à *L'archipel du Goulag*, mais publie dans le même temps une " tribune libre " d'un poète soviétique, " article envoyé par l'agence soviétique Novosti ", et intitulé " Soljénitsyne, un ennemi de la paix " : " presque chaque page contient un témoignage de haine envers le régime soviétique, envers l'URSS ", peut-on lire, entre autres, argument typique de la campagne du PCF. Une des tactiques préférées des communistes est d'accuser les partisans d'Alexandre Soljénitsyne de

" faire diversion au moment où une crise grave se développe dans le monde capitaliste, et, s'agissant particulièrement de la France, de porter des coups à l'union de la gauche (...) On ne reparle pas du chilien Victor Jara exécuté, des victimes grecques, des 200 000 patriotes dans les camps du Sud-Vietnam, de l'Iran... "

Les communistes (et une partie de la gauche par extension car ils exercent une influence au-delà du cercle de leurs sympathisants) renvoient en quelque sorte les deux camps (socialiste et occidental) dos à dos, et disent : vous n'avez pas le droit de parler des victimes des régimes socialistes, c'est bien pire dans votre camp. Les paroles qui suivent, et qui sont de M. Loncle, secrétaire national des radicaux de gauche, sont révélatrices de cette manière courante de raisonner :

" Ceux qui restent de marbre devant les atteintes aux libertés au Chili, en Espagne, au Portugal, en Afrique du Sud, en Iran, au Brésil ou même en France sont mal venus de s'émouvoir devant les malheurs du seul Alexandre Soljénitsyne. Ils n'ont aucune autorité pour traiter du problème des libertés. "

Le prix Nobel ne gêne pas que la gauche : l'annonce de son arrestation jette l'ensemble des responsables politiques du monde occidental dans l'embarras : comment concilier défense des droits de l'homme sur lesquels sont fondées nos démocraties et la poursuite de la politique de détente avec l'URSS ? C'est, remarquons-le, à peu de choses près, le même dilemme que celui qui se pose aux dirigeants du Kremlin : comment concilier poursuite de la politique de détente avec les Etats-Unis et l'Europe de l'Ouest (notamment la RFA en pleine Ospolitik) et l'élimination d'une voix extrêmement gênante ?

La solution trouvée satisfait tout le monde. Henri Kissinger assure que les Etats-Unis ne réagiraient pas négativement à une expulsion du dissident. Le 2 février, dans un discours à Munich, le chancelier ouest-allemand Willy Brandt tend une perche aux Soviétiques en annonçant qu'en RFA, " Soljénitsyne pourrait vivre et travailler librement " et en assurant qu'il ne veut pas s'ingérer dans les affaires de l'URSS car " il nous importe d'entretenir de bonnes relations avec l'Union soviétique. "

Le 13 février, Alexandre Soljénitsyne est expulsé d'URSS et mis de force dans un avion en partance pour Francfort. La solution de compromis est trouvée.

Le 14 février (le 13 pour Le Monde), l'événement fait la Une de tous les quotidiens et plusieurs pages lui sont consacrées à chaque fois. Les hebdomadaires étudiés titrent également sur le banni.

" La mesure prise à l'égard de Soljénitsyne [est] présentée comme une mesure de clémence, dans l'espoir de sauver la détente [...] "

remarque Michel Gordey dans L'Express. Effectivement, l'expulsion est accueillie la plupart du temps avec " soulagement " et non avec " indignation ", à telle enseigne qu'un journal comme Le Monde titre sur sa Une : " Alexandre Soljénitsyne se rend [souligné par nous] en Allemagne de l'Ouest " comme si l'écrivain venait passer quelques jours de son plein gré en RFA, invité par Heinrich Böll. La plupart des responsables politiques " regrettent " que l'on en soit arrivé à bannir un écrivain de son pays, expriment leur " émotion ", mais sont néanmoins " soulagés ", plus pour eux-mêmes et l'avenir de la politique de la détente (le 19 février est la date de la reprise des négociations sur la limitation des armements stratégiques offensifs), que pour l'auteur de *L'archipel du Goulag*...

Certains notent d'ailleurs qu'Alexandre Soljénitsyne a provoqué lui-même son expulsion en refusant de répondre aux convocations du parquet soviétique : " tout se passait comme si Soljénitsyne, dans une situation qu'il jugeait intolérable, avait choisi la fuite en avant " (Le Monde) ; " [...] il a carrément nargué la loi en refusant de se rendre à la convocation du parquet. Or la loi ne peut être bafouée impunément " lit-on dans Le Figaro, qui reprend pratiquement les arguments de L'Humanité : " [Il s'est mis] au-dessus des lois de son pays [...] Cherchait-il l'épreuve de force, l'arrestation, le martyre ? ".

Belle unanimité sur le respect des lois en régime totalitaire : personne ne remet en cause leur légitimité. L'URSS est malgré tout un pays comme les autres... Le terme de "loi" est équivoque, écrit Hannah Arendt : la loi "positive", celle en vigueur dans un pays, posée en principe, est-elle légitime quand elle est contraire à celle qui est censée être la même dans le cœur de tous les hommes ? La question n'est pas posée ce jour de l'expulsion de l'écrivain même si, dans Le Figaro, le jour de son arrestation, une voix s'élève pour acclamer son courage :

" Qu'on me donne un point d'appui, disait Archimède, et je soulèverai le monde. Soljénitsyne s'est emparé du point d'appui que sera toujours la primauté de l'esprit sur la brutalité bête du despote [...] Par son refus d'obéir à la pseudo-justice de son pays, il aura réussi l'impossible : faire trembler un des systèmes les plus froidement inhumains que l'histoire ait secrétés. Soljénitsyne en prison, ce doit être le triomphe des hommes libres. "

Et Le Nouvel Observateur publie une pétition signée par une trentaine d'intellectuels :

" [...] C'est au mépris de la Convention de Genève que l'URSS vient de signer et qui, dès son préambule, se donne pour buts d' 'assurer le respect de la personne humaine' et de 'rendre plus facile la diffusion des œuvres de l'esprit'. C'est au nom de ce respect, au nom de cette liberté, que les soussignés protestent contre la mesure dont vient d'être victime Soljénitsyne. "

Suivent les noms de René Cassin, prix Nobel de la Paix, Jean Daniel, Jean-Marie Domenach (directeur de la revue Esprit), Max-Pol Fouchet, Claude Roy (communistes), Jean-François Revel, Alfred Sauvy, Pierre Dumayet, Nathalie Sarraute, René Barjavel, Philippe Sollers (et sa revue Tel Quel), Pierre Daix...

Michel Gordey, envoyé spécial de L'Express en RFA, est sans doute celui qui voit le mieux ce que cette mesure "clémentine" à l'égard d'Alexandre Soljénitsyne peut signifier pour le banni :

" Tout, mais ne pas quitter son pays, sa patrie, sa Russie. Il l'avait dit, répété. Privé, à 55 ans, du sol, de la langue, du parfum de sa terre, Soljénitsyne sera, de tous les exilés, le plus cruellement coupé de ses racines.

Triste, tendu, nerveux, cerné par la foule de journalistes pressants, Soljénitsyne songeait, en arrivant en Allemagne, qu'il ne reverrait peut-être jamais ce que les Russes appellent Rodina, la terre natale, la mère patrie.

La publication de *L'archipel du Goulag* et l'expulsion d'Alexandre Soljénitsyne ont ainsi été largement répercutées et commentées dans la presse, alors que le public, dans son immense majorité, n'a pas pu encore avoir accès à l'œuvre. Celle-ci paraît au mois de juin, et fait de nouveau l'objet de critiques, pour leur grande majorité élogieuses. Deux émissions littéraires lui sont consacrées : " Italiques ", de Robert Escarpit, et " Ouvrez les guillemets " de Bernard Pivot.

Seule la seconde bénéficie de comptes rendus dans la presse, dans Le Figaro, L'Humanité, Le Nouvel Observateur (deux articles) et Télérama. Elle a lieu le lundi 24 juin 1974, à 21h30, sur la première chaîne, peu de temps après la parution du premier tome, en français, de *L'archipel*. Bernard Pivot a invité des personnalités opposées, qui selon le journaliste du Figaro se sont affrontées en duels " à la fois sincères et agressifs, personnels et politiques " : Jean Daniel et Max-Pol Fouchet (collaborateur régulier de l'émission, dont on rappelle qu'il a signé la pétition protestant contre l'expulsion de Soljénitsyne) ; Francis Cohen (auteur de *Les Soviétiques*) et André Glucksmann (alors collaborateur à Libération) ; Alain Bosquet (écrivain et auteur d'un pamphlet *Pas d'accord, Soljénitsyne !*) et Nikita Struve, l'éditeur d'Alexandre Soljénitsyne en russe.

Un autre invité est présent, plus discret : le théologien orthodoxe Olivier Clément qui a écrit *L'Esprit de Soljénitsyne* — le seul auteur d'un livre sur l'œuvre de l'écrivain russe a apparemment peu eu la parole. Car l'émission, en raison de la qualité des invités, porte davantage sur la politique. Trois participants sont communistes ; Glucksmann est maoïste, collaborateur au journal Libération ; Jean Daniel est un socialiste, soucieux de l'unité avec les communistes : à cette liste, nous constatons que l'affaire Soljénitsyne concerne avant tout la gauche et contribue à la diviser. Les élections présidentielles sont pourtant passées et la gauche s'y est présentée unie. Mais le risque est toujours là. Jean Daniel croit bon de préciser dans le numéro de son hebdomadaire paru le jour même, les raisons de sa présence dans l'émission. Après avoir rappelé que son journal a mené campagne pour François Mitterrand, donc aux côtés des communistes, il repousse de nouveau l'accusation de diviser la gauche et renvoie la balle à ses alliés :

" J'irai à cette émission pour qu'on sache qu'à nos yeux la gauche, le socialisme, la révolution sont des mots vides de sens si on les utilise pour justifier le bannissement d'un homme comme Alexandre Issaïevitch Soljénitsyne... "

Le journaliste du Figaro nous apprend que l'émission fut " vive et passionnée " et les prises de position " abruptes et partisans ". Il fut peu question du contenu du livre proprement dit, on parla beaucoup plus politique (française) que littérature : " 'l'affaire Soljénitsyne' continue... avec toutes les stratégies qu'elle cache et les consciences qu'elle trouble. " Serge Leyrac reprend les arguments d'Alain Bosquet : la littérature n'a pas sa place dans l'Archipel qui est un livre de " combat politique ". Il se félicite de l'intervention de Max-Pol Fouchet qui accuse l'écrivain d'omettre le contexte historique de la répression et du Goulag et " de prendre la partie pour le tout " c'est-à-dire de prétendre qu'il n'y a que des " bourreaux et des victimes " en URSS. Nous remarquons de nouveau la faiblesse de cette argumentation qui reconnaît la vérité de ce qu'écrit Soljénitsyne. Maurice Clavel, dans Le Nouvel Observateur, s'enthousiasme pour les défenseurs de l'écrivain, Daniel et Glucksmann, qui ont élevé le niveau du débat. " Que toutes les réactions, au regard de cette chose [l'importance de l'Archipel], sont médiocres ! " s'est exclamé Jean Daniel qui poursuit, " rentrant et regardant en lui-même " note Clavel :

" J'ai quelques fois, fort peu souvent, mais trop souvent, passé sous silence des horreurs révolutionnaires pour ne pas conspirer à la joie de la droite. Mais cela, c'est fini. Après *L'archipel du Goulag*, je ne peux plus. "

Voyons maintenant quel est, sur le long terme, l'apport de ce livre.

3. La signification réelle du moment « *L'archipel du Goulag* »

Rétrospectivement, il est courant de dire que *L'archipel du Goulag* a révélé aux Occidentaux l'existence du Goulag en Union soviétique. Pourtant, si les journalistes, au moment de la parution du livre, éprouvent le besoin (et donc sans doute la nécessité) d'expliquer le terme de Goulag, aucun ne parle d'une révélation. A plusieurs reprises, en effet, des témoignages ont paru sur l'existence des camps de concentration et sur les conditions de survie qui y régnaient. A la fin de la Seconde Guerre mondiale, David Rousset, déporté dans un camp nazi, avait

lancé l'idée, dans Le Figaro littéraire, d'une enquête sur les camps de concentration en URSS — il avait d'ailleurs été l'objet d'une attaque de la part des Lettres françaises, dont le rédacteur en chef était alors Pierre Daix.

De plus, le mot Goulag n'était pas si inconnu que cela : il avait été employé par Boris Pasternak par exemple dans son roman, Le docteur Jivago.

Cependant, la lettre suivante, publiée dans le courrier des lecteurs du Nouvel Observateur, montre bien que pour certains en tout cas, cela n'est pas une évidence :

" [...] Un face-à-face entre ces deux partis [PS et PCF] est nécessaire. Pour le problème des libertés, sur l'URSS, sur les camps d'internement, le nombre d'internés, sur la liberté de création, de voyager, sur ce qu'est un journaliste dans ces pays. S'il y a des camps, qu'on le dise. Qu'une commission d'enquête des PS et PC puisse librement circuler en URSS et que nous sachions la vérité. [...]"

Alexandre Soljénitsyne est le premier à dresser un tableau entier du système répressif soviétique et il lui impose

" une dimension qui interdit de minimiser, de subtiliser avec les camps. La dimension dantesque du système concentrationnaire soviétique s'impose définitivement, et cela jusque dans toutes les couches de la population. "

Le monument érigé à la mémoire des victimes est si haut qu'il n'est plus possible de baisser pudiquement les yeux à sa vue. La nouveauté la plus flagrante de *L'archipel* est sans doute là : la possibilité de reconnaître ouvertement l'existence du système concentrationnaire en URSS, sans se faire traiter de réactionnaire — la possibilité pour la gauche occidentale d'être plus critique et donc plus libre vis-à-vis de l'Union soviétique. Avec lui, " Goulag " devient un mot commun dans toutes les langues. On parlera ensuite du " goulag " chinois.

Comment ce rôle a-t-il pu être dévolu à *L'archipel* ?

Tout d'abord, cet " essai d'investigation littéraire " est l'œuvre d'un écrivain et a donc la séduction du style, du souffle quasi romanesque, de l'humour même — Alexandre Soljénitsyne emploie couramment l'ironie, dont Vladimir Jankélévitch dit qu'elle est mortelle

aux illusions et qu'elle sauve ce qui peut être sauvé ; c'est cette ironie qui rend la lecture de *L'archipel* supportable.

Cette œuvre est ensuite le fait d'un homme hors du commun, dont la détermination à parler, à dire la vérité, quel qu'en soit le prix, impressionne l'opinion publique.

" Par conviction et tempérament, il tient le rôle du prophète exposé à tous les coups et sachant une fois pour toutes ce qu'il risque [...] C'est assurément, la raison de l'extraordinaire prestige dont bénéficie dans le monde entier le prix Nobel 1970. Plus encore que le talent ou le génie littéraire, la fermeté suscite l'étonnement et souvent l'admiration. "

C'est ainsi que, simultanément,

" la vérité a pour elle la caution d'une grande conscience et la séduction d'un romancier. "

Alexandre Soljénitsyne est aussi " venu " au bon moment, le Printemps de Prague brutalement interrompu par les troupes soviétiques en 1968 ayant laissé un goût amer chez de nombreux communistes et hommes de gauche en général. De plus, la domination intellectuelle du communisme orthodoxe a été définitivement mise à bas par la flambée du gauchisme la même année, dont la critique de l'URSS avait préparé le terrain pour une bonne réception du livre. Dans le journal Libération, créé par une majorité de maoïstes en 1973, André Glucksmann et Philippe Gavi défendent l'Archipel. Glucksmann témoigne du choc qu'il a reçu, des années après :

" Je dois dire que *L'archipel du Goulag* a été le plus grand événement de ma vie intellectuelle. Je remercie Soljénitsyne [...]"

Philippe Sollers qui, à la publication de *L'archipel*, revient d'un voyage admiratif en Chine avec la revue Tel Quel, avoue pourtant :

" Je suis de ceux que la lecture de Soljénitsyne a lentement, profondément transformés : c'est un devoir de le dire. "

Il faudra deux ans pour publier *L'archipel* en entier : le premier tome sort en juin 1974 et est tiré à 500 000 exemplaires ; le deuxième (qui évoque l'origine du système concentrationnaire, examine diverses catégories de détenus comme les jeunes, les femmes, les mouchards..., et étudie les zeks en tant que nation) sort en mars 1975 ; le troisième et dernier en mars 1976

(beaucoup moins lu que les précédents et où pourtant l'auteur insiste sur la continuité du phénomène concentrationnaire en URSS, inhérent au régime, et évoque la résistance et les soulèvements dans les camps). Finalement, en 1982, 793.000 exemplaires du premier tome de l'Archipel sont vendus, 305.000 pour le deuxième, plus de 100.000 pour le dernier. La polémique qui a eu lieu en 1974 a évidemment fait beaucoup de publicité pour le livre et a dopé les ventes du premier tome. Les années suivantes, les passions retombées n'ont pas permis de maintenir ce score exceptionnel. On peut constater cependant que les chiffres restent élevés.

L'archipel connaît donc un effet de masse, qui couplé à la force qui en émane, dévaste les barrages mis en place par le PCF. L'impact social est important. Et les communistes " sortent de cette confrontation avec Soljénitsyne idéologiquement éteints et politiquement disqualifiés. "

Alexandre Soljénitsyne est maintenant un auteur connu en Occident, qui a suscité des débats passionnés, notamment en France, où le Parti socialiste doit compter avec un partenaire communiste puissant. Les hommes politiques, et encore plus les journalistes, ont un œil rivé sur la vie politique quand ils se prononcent sur le message du dissident. Quand Bernard Pivot annonce qu'il a invité l'écrivain dans son émission " Apostrophes ", est-on ainsi curieux de découvrir in vivo la cause de toutes les polémiques et de lui poser des questions sur le communisme et l'Occident.

"Apostrophes" du 11 avril 1975 : Soljénitsyne en direct

Depuis la parution de *L'archipel du Goulag* dès le mois de décembre 1973 pour la version russe, du premier tome en juin 1974 pour l'édition française, et depuis l'expulsion d'Alexandre Soljénitsyne d'Union soviétique le 13 février 1974, les nouvelles de l'écrivain se font rares. Tout au plus sait-on qu'il a quitté momentanément sa résidence suisse (l'exilé a trouvé refuge à Zurich, comme Lénine en son temps...) pour enfin recevoir son prix Nobel à Stockholm et travailler en France — il a notamment interrogé des émigrés russes de la première génération pour sa *Roue rouge* — et participer au lancement du deuxième tome de *L'archipel* dans les locaux de la maison de la rue Jacob, début janvier 1975. Claude Durand, éditeur au Seuil et directeur de la collection " Combats ", est devenu son agent international : il s'est proposé pour aider l'écrivain à mettre de l'ordre dans ses affaires éditoriales et lui

permettre ainsi de poursuivre le plus sereinement possible son travail. Claude Durand passe pratiquement tous ses week-ends pendant deux ans chez lui, à Zurich, ce qui marque le début d'une amitié.

Nous avons vu que deux émissions télévisées ont été entièrement consacrées à *L'archipel*. Mais l'auteur est absent, toujours loin...

C'est donc un véritable " coup " médiatique que réussit Bernard Pivot en obtenant la présence de l'écrivain sur le plateau de sa nouvelle émission, héritière d' "Ouvrez les guillemets " et bientôt plus célèbre : " Apostrophes ".

1. " Le petit théâtre d'Apostrophes "

Le premier numéro d' " Apostrophes " voit le jour le 10 janvier 1975 sur la deuxième chaîne, dont le nouveau président est Marcel Jullian, et l'émission s'installe dans le créneau qu'elle gardera jusqu'à sa fin en 1990 : le vendredi soir, à 21h25. L'émission dure normalement 75 minutes, mais des circonstances exceptionnelles peuvent justifier un dépassement de l'horaire. C'est le cas pour l'émission consacrée à Alexandre Soljénitsyne le 11 avril de la même année, qui obtient 20 minutes supplémentaires d'antenne. Voici comment Bernard Pivot définit le principe de l'émission dans Le Figaro, le jour même du premier numéro :

" Un thème unique par émission, ce thème pouvant englober :

1. soit un ensemble de livres traitant de la même question, ou un livre unique dont la publication constitue un événement littéraire **ou politique** [souligné par nous - V.H.] *L'archipel du Goulag*, par exemple;
2. soit un spécial consacré à un auteur vivant ou disparu : spécial Malraux, spécial Soljénitsyne, par exemple ;
3. soit un entretien avec une personnalité politique, scientifique, religieuse.

Le titre de l'émission n'a pas été choisi au hasard, il définit parfaitement mon ambition : je souhaite en effet que l'on s'interpelle durant les " Apostrophes " d'Antenne 2 ; courtoisement, certes, mais vivement. "

L'idéal de Bernard Pivot est de combiner dans son émission littérature et spectacle, le doublon gagnant de ce que l'on n'appelle pas encore l'Audimat. Sa gouaille, son impertinence (qui est pour lui un "devoir") tranchent sur le ton habituellement compassé des animateurs d'émissions "littéraires". Cette particularité, jointe à l'absence de concurrence sérieuse sur les autres chaînes (c'est-à-dire uniquement deux, en 1975), explique le succès quasi immédiat d' "Apostrophes".

C'est sans doute ce succès qui pousse Serge Montigny, directeur du service de presse du Seuil, à appeler Bernard Pivot et à lui demander, dans le cas où Alexandre Soljénitsyne accepterait de participer à une émission de télévision en France à l'occasion de la sortie de son nouveau livre *Le chêne et le veau*, si "Apostrophes" était prêt à le recevoir. Le présentateur n'a donc pas eu à remuer ciel et terre pour avoir la présence du "plus célèbre banni soviétique".

Si l'émission consacrée à Alexandre Soljénitsyne (le quatorzième numéro de la série) n'est pas le premier "Apostrophes" mémorable, le duel opposant le général Bigeard à Georges Brassens sur le pacifisme — où l'on vérifie la volonté de polémique de Bernard Pivot — ayant déjà été auparavant un "grand moment de télévision" selon la formule consacrée, elle est cependant inédite puisqu'elle tourne autour d'un seul invité vedette. Les autres sont là pour discuter avec l'invité principal, et éventuellement présenter un livre qu'ils lui ont consacré.

- **Les acteurs de la pièce du 11 avril 1975**

Le choix des acteurs du petit théâtre d' "Apostrophes" qui poseront des questions à Alexandre Soljénitsyne répond assez bien à l'orientation que Bernard Pivot veut donner à son émission.

Tout d'abord, sera-t-elle littéraire ou politique ? Au début de l'émission, le présentateur dit :

" c'est le premier contact de Soljénitsyne avec la télévision et je pense que les téléspectateurs attendent [...] un récit de Soljénitsyne, de mieux le connaître "

Juste avant le générique, il nous révèle que son rêve était le suivant : " Si Soljénitsyne pouvait venir faire une émission avec des écrivains à la télévision, en direct... " Et il présente ses principaux invités, Jean Daniel et Jean d'Ormesson, comme des romanciers ; Pierre Daix est

auteur de *Ce que je sais de Soljénitsyne* et Georges Nivat a co-dirigé le Cahier de l'Herne sur l'écrivain russe. Pas de communiste présent sur le plateau. Tout se présente comme une émission littéraire.

Pourtant, les deux romanciers n'ont pas été choisis au hasard : Jean Daniel est plus connu comme directeur du *Nouvel Observateur* que comme écrivain ; Jean d'Ormesson en est bien un, lui, mais cette année-là, il est aussi directeur du *Figaro*. Tous deux ont une grande admiration pour Alexandre Soljénitsyne, mais l'un est de gauche, et l'autre de droite : ils risquent de ne pas être d'accord sur tout. Bernard Pivot, qui veut que l'on s'apostrophe sur son plateau, les place face à face, de part et d'autre de l'écrivain russe. Ce dispositif scénique appelle la polémique.

La personnalité de Pierre Daix, déjà rencontrée, est particulièrement intéressante politiquement : ancien rédacteur en chef des *Lettres françaises*, hebdomadaire communiste, il a été en procès pour avoir insulté David Rousset qui désirait mener une enquête sur les camps de concentration dans tous les pays, y compris l'URSS. Grâce à Elsa Triolet (comme il le raconte lui-même dans son livre *Ce que je sais de Soljénitsyne*), il découvre, ou admet ?, l'existence de ces camps en Union soviétique à travers *Une journée d'Ivan Denissovitch*. La politique risque donc de n'être pas absente de l'émission.

C'est d'ailleurs Pierre Daix que Bernard Pivot charge, à travers le résumé du *Chêne et le veau*, de raconter le passé et la personnalité de l'écrivain. L'émission débute calmement, pour que le téléspectateur puisse découvrir le dissident.

- **Découverte d'Alexandre Soljénitsyne**

La découverte de l'écrivain est d'abord visuelle. Dès le générique de l'émission, sur la musique du concerto pour piano n°1 de Rachmaninov, des images illustrent différentes étapes de sa vie. Une photo capte très vite l'attention : la deuxième, où l'on identifie le zek Soljénitsyne grâce à son matricule sur la casquette. Son regard frappe le téléspectateur : la caméra centre sur les yeux de l'écrivain, qui se plantent franchement dans les siens.

La première image de l'émission est celle d'Alexandre Soljénitsyne, assis bien droit sur sa chaise, dans un costume beige coupé comme un vêtement de travail, assez simple, en harmonie avec la couleur de sa barbe et de ses cheveux. En contraste, des yeux bleus plutôt petits, mais brillants, vifs et bien ouverts ; une vraie fenêtre : son interlocuteur — et le

téléspectateur — devinent aisément les sentiments qu'éprouve Alexandre Soljénitsyne, et celui-ci donne l'impression d'être un être curieux de la réalité, et un acteur du monde.

Les quatre caméras qui encadrent le plateau filment des acteurs figés : pour éviter la monotonie, elles s'attachent aux expressions du visage, du regard, des gestes. D'où le nombre important de plans moyens et encore plus de gros plans, et le nombre réduit de plans d'ensemble où le téléspectateur pourrait apercevoir tous les invités. Un type de gros plan est celui de la main d'Alexandre Soljénitsyne au moment où il mime l'égrenage d'un chapelet. Jean Cazenave, qui fut réalisateur de l'émission un peu après, (mais " Apostrophes " a une mise en scène attitrée), a parfaitement conscience de l'importance du cadrage :

" Dans le choix que je fais de montrer ou non tel ou tel invité, de cadrer son visage ou ses mains, en un mot de porter mon regard sur ce qui est en train de se passer, j'influence énormément le jugement du téléspectateur. "

Néanmoins, la caméra d' " Apostrophes " se veut objective et évite les plongées et contre-plongées, cadrages " de jugement ".

De plus, le réalisateur ne peut exercer son pouvoir que dans l'instant. En effet, ce qui caractérise " Apostrophes " et ce qui fait son succès, c'est la spontanéité qui est de mise, l'improvisation. Aucune préméditation possible (Bernard Pivot ne lui donne le " plan de table " qu'au dernier moment) : le réalisateur doit anticiper les gestes, les moues des invités.

" Cela nécessite des qualités d'écoute, une volonté d'être en harmonie avec ce qui se passe sur le plateau, et de prévoir comment ça va se terminer."

Le fait qu'Alexandre Soljénitsyne égrène un chapelet imaginaire est inattendu et bref : François Chatel, le réalisateur de l'émission du 11 avril 1975, devait être effectivement attentif et prompt pour capter précisément ce geste, qui signe dès le début de l'émission la personnalité de l'écrivain et son talent de conteur.

La première question est posée par Jean d'Ormesson (à l'invitation de Bernard Pivot) qui insiste sur le fait qu'Alexandre Soljénitsyne est " d'abord un écrivain, un grand écrivain " et qui l'interroge sur ses procédés, qui sont " évidemment assez loin de ceux auxquels nous sommes habitués avec un Gide et un Proust " : l'écrivain est seul, et apprend par cœur ce qu'il écrit. Interrogation d'un écrivain occidental mondain, choyé, habitué des dîners en ville, sur

l'écrivain souterrain qui doit cacher jusqu'à son activité littéraire. Alexandre Soljénitsyne explique donc comment il a exercé sa mémoire :

" A l'âge de 18-19 ans, je voulais écrire sur la Révolution russe : j'ai commencé à écrire quelques épisodes d'Août 14 mais les circonstances de la vie — la guerre, la prison, le camp — m'ont empêché de continuer : je n'avais plus de sources. Je devais faire autre chose, changer de thème. J'ai écrit des poèmes : c'était facile à mémoriser. Des petits poèmes de vingt lignes notés sur des bouts de papier, que j'apprenais par cœur et que je brûlais ensuite. A la fin de la période de prison et de camp, j'avais 12 000 lignes en mémoire. Deux fois par mois, je devais répéter ce grand volume de poèmes pendant dix jours. [...] J'avais un chapelet : chaque grain représentait un poème ; je le portais dans mon gant. Si on trouvait ce chapelet pendant la fouille, je disais prier : on ne faisait pas attention, ce n'était pas une arme ! "

L'écrivain parle avec aisance, et raconte avec simplicité une histoire qui paraît à maints égards incroyable pour l'occidental. Modeste, Alexandre Soljénitsyne semble dire que tout le monde est capable d'un tel effort, que lui-même étant étudiant n'imaginait " pas toutes les capacités de la mémoire " et que " l'homme sous-estime ses nombreuses facultés ". L'assurance avec laquelle il l'affirme donne un poids supplémentaire à ses paroles, et finalement renforce l'admiration que l'on éprouve pour ce tour de force, d'autant plus qu'il est accompli en captivité et qu'il n'est pas sans danger. En effet, l'ancien zek continue son récit par l'anecdote suivante :

" Parfois, on trouvait les bouts de papier sur lesquels j'écrivais : par exemple, Nuits prussiennes qui décrit un combat. J'ai dit : "C'est de Tvardovski."...Ma première rencontre avec lui, en somme ! On m'a demandé : "A quoi cela te sert-il ? — C'est pour exercer ma mémoire... " "

L'écrivain ne se contente pas de raconter l'histoire, il la mime, en interprétant les différents rôles : il prend l'air supérieur et suspicieux du gardien qui interroge le prisonnier sur ce bout de papier écrit, puis imite la réplique mi-soumise, mi-rusée du zek qui se réfugie derrière le célèbre nom du poète Tvardovski et derrière ses paupières abaissées comme un rideau de fer sur le regard malicieux. La voix de Soljénitsyne s'adapte parfaitement aux personnages : sévère pour le gardien, elle minaude quand elle fait parler le zek. Il est vrai que jeune, un des rêves de l'écrivain était de devenir acteur...

Nous parlions du regard de l'écrivain. Une précision : quand il se tait, son regard devient vague, quasi absent, mais dès qu'il prend la parole, il s'anime. Pendant le monologue de Pierre Daix, qui ouvre la discussion en racontant Soljénitsyne, le réalisateur cadre à intervalles réguliers l'intéressé, qui fixe Pierre Daix, à la fois attentif et songeur. Il a le même air en écoutant Jean Daniel.

- **L'ambiguïté de l'émission : l'intervention de Pierre Daix et l'autre découverte de Soljénitsyne**

Plusieurs points importants dans le long monologue de Pierre Daix : il fait référence à l'affaire Vlassov, en rappelant qu'Alexandre Soljénitsyne qui s'est porté volontaire pour entrer dans une école d'artillerie après l'invasion de l'URSS par l'Allemagne nazie, a été décoré pour son courage :

" Je le dis car il a été attaqué avec l'histoire Vlassov et on a 'oublié' qu'il était un combattant du front. "

Il souligne qu'il " devient écrivain dans un lieu où écrire est impossible et interdit " (au camp) et qu'il apprend par cœur ses premières œuvres. Il compare surtout la situation du dissident soviétique à la sortie du camp de concentration en 1953 à la sienne, quand il a quitté le camp nazi de Mauthausen :

" Quand il sort en 53, ce n'est pas comme nous les anciens déportés des camps hitlériens qui en sortions libres, accueillis par les nôtres... lui en sort comme un malfaiteur, interdit de séjour. "

Même type de comparaison quand il évoque le travail clandestin de l'écrivain, obligé de cacher son activité et de disséminer ses manuscrits, " une clandestinité peut-être encore plus grande que celle de nos écrivains de la Résistance ". Ces paroles sont le signe que les zeks, représentés, ou mieux emblématisés par Alexandre Soljénitsyne, sont reconnus comme des frères en souffrance par les victimes politiques (en dehors des Juifs cependant) du régime nazi, considéré, surtout par la gauche, comme le plus ignoble ayant jamais existé. On peut mesurer ici l'évolution spectaculaire de Pierre Daix — qui reflète celle de nombreux hommes de gauche — depuis les insultes qu'il avait jetées à la figure de David Rousset parce que celui-ci, ayant osé proposer de mener une enquête sur les camps de concentration en URSS, comparait ainsi implicitement les régimes hitlérien et stalinien, depuis même l'époque de sa

rédaction de la préface à Une journée, jusqu'aux propos qu'il tient à cette émission d' "Apostrophes ".

Mais l'émission va bientôt prendre une tournure politique.

2. Le tournant de l'émission : l'intervention de Jean Daniel

Le rythme de l'émission, jusqu'à présent assez lent, empreint de respect et d'admiration, et qui ne s'anime un peu que lors du récit d'Alexandre Soljénitsyne, subit une brusque accélération. Bernard Pivot donne la parole à Jean Daniel, dont le téléspectateur avait pu remarquer le front barré de plis et le regard désespéré. La caméra zoome sur le visage douloureux du directeur du Nouvel Observateur, qui, d'une voix quelque peu larmoyante, mais ferme, déclare :

" ... vous avez présenté l'émission comme un événement et je vous en approuve totalement ; j'ajouterais que c'est un événement politique. "

- **Les opinions politiques de Soljénitsyne**

Jean Daniel entraîne l'émission sur le terrain politique. Il commence par regretter l'absence de communistes sur le plateau, car cela eût permis à Soljénitsyne de leur répondre avec des arguments encore plus forts que ceux qu'il avait utilisé lors d'une émission précédente contre son ami écrivain Max-Pol Fouchet. Et puis, si

" Soljénitsyne n'est pas un homme politique, je sais que Soljénitsyne n'aime pas que l'on parle de lui comme d'un personnage politique... [...] mais il y avait ce secret dont il était détenteur, et qu'il devait un jour révéler pour parler au nom de millions de martyrs, sans lequel ils auraient été enfouis à tout jamais dans l'oubli. Il s'agit d'un fait politique, il s'agit de l'injustice, du massacre, de l'incarcération, c'est un fait politique. "

En butte aux menaces du pouvoir, l'écrivain devient un dissident, la littérature devient politique. Par conséquent, Jean Daniel ne peut faire autrement que de considérer attentivement les opinions politiques de l'écrivain, d'autant plus que la lecture de ses livres l'a convaincu que le Russe intervenait " dans notre vie, notre débat, notre réflexion " et que le

message " implicite " (et Jean Daniel insiste sur le mot, tant par le ton de sa voix qu'en levant un doigt) émanant de ses récits était " universel ".

Or, Jean Daniel est soucieux : il a appris que Soljénitsyne, à une conférence de presse quarante-huit heures auparavant, à laquelle il n'avait pu assister, avait critiqué les accords de Paris et accusé les occidentaux de ne pas défendre la liberté au Vietnam comme au Portugal.

Ces deux pays sont les théâtres d'affrontement de la guerre froide, au moment où l'écrivain est interrogé. La révolution des œillets, accomplie en avril 1974 (juste un an avant l'émission) par le Mouvement des Forces Armées (MFA), renverse le régime du dictateur Salazar le 25. Un gouvernement de coalition est formé, principalement constitué de communistes, socialistes et sociaux-démocrates. Mais l'extrême-gauche et les modérés ne tardent pas à s'opposer : l'antagonisme se développe entre les socialistes (menés par Mario Soares) et les communistes (Cuntal). Le MFA, son conseil de défense et son exécutif militaire s'efforcent de leur côté d'imposer leur prééminence (la présidence est assurée par des militaires plutôt favorables aux communistes). Le 25 avril 1975 (soit quatorze jours après " Apostrophes "), les élections pour l'assemblée constituante doivent avoir lieu. Cependant, le MFA obtient des partis l'engagement que le résultat des élections n'aura aucun effet sur le gouvernement du pays, les députés étant confinés dans leur rôle constitutionnel. Le PC, maître de la rue, et seule force politique sérieusement organisée, contrôle les syndicats ouvriers et la plupart des moyens d'information. Favorisés par le colonel Gonçalves, le président du conseil, les communistes semblent proches de la victoire.

Au Vietnam, les négociations entre le secrétaire d'Etat américain Henry Kissinger et le Nord-Vietnamien (communiste) Le Duc Tho ont abouti en janvier 1973 aux accords de Paris. Ceux-ci entérinent le cessez-le-feu en vigueur de facto depuis le départ des GI's fin 1972. Il est accompagné de perspectives de réunification du pays sous contrôle international et après élection ; toutes les forces américaines doivent être évacuées et le gouvernement Thieu (du Sud-Vietnam, soutenu par les Américains), dont les Nord-Vietnamiens avaient longtemps exigé le départ, reste en place pour cette période transitoire. Le Congrès, en 1973, s'engage à venir en aide au Sud-Vietnam, tout en soumettant l'engagement des forces américaines à des règles très précises en excluant le recours à l'armée de conscription. Les accords de Paris, accueillis avec soulagement par une très large part de l'opinion publique américaine et occidentale qui ne croyait pas (plus) à la nécessité de la " croisade anti-communiste " et qui avait été profondément choquée par les photographies de la réalité d'une guerre très dure,

marquent une étape importante de la politique de " détente " des Etats-Unis envers le monde communiste, lancée par le voyage du président Richard Nixon en Chine en 1972. Le désengagement des Etats-Unis est de mauvaise augure pour le régime sud-vietnamien qui, s'il a résisté à la grande offensive du Vietcong aux Pâques 1972, ne survit que grâce à l'appui américain. Les Nord-Vietnamiens n'ont jamais fait mystère de leur volonté de réunifier le pays sous leur férule. Le 11 avril 1975, le jour où se déroule l'émission " Apostrophes ", les Nord-Vietnamiens ont lancé une attaque générale contre le régime Thieu depuis quelques semaines, attaque qui débouchera sur l'effondrement du Sud-Vietnam le 30 avril. Le Congrès américain a coupé les fonds et la promesse d'envoyer des bombardiers en cas de nécessité n'a pas été tenue.

Jean Daniel assimile donc l'action d'Alexandre Soljénitsyne contre le pouvoir soviétique et à celle des combattants vietnamiens communistes contre le colonialisme. L'écrivain soviétique a été accueilli et compris par nombre d'hommes de gauche occidentaux comme un allié, car eux aussi soutenaient ou s'engageaient directement dans la lutte contre " d'autres archipels du goulag ", les trois grands " fronts " étant à l'époque le Portugal, le Vietnam et le Chili (où le général Pinochet a pris le pouvoir en 1973).

" Il y a eu les mêmes combats que vous avez menés chez des gens qui n'avaient pas le même génie littéraire, ni la détermination mais ce n'était pas des combats contre le communisme, mais contre le colonialisme, contre le capitalisme et (...) ces combats sont les mêmes que les vôtres, et c'est dans la construction d'un avenir commun que nous, nous voulons intégrer le vôtre. "

D'où la stupeur de Jean Daniel et des journalistes présents à la conférence de presse de l'écrivain, alors qu'ils lui étaient sans doute " tous acquis " affirme le directeur du Nouvel Observateur, lorsqu'ils l'entendent critiquer le comportement des Américains au Vietnam :

" Que vouliez-vous dire quand vous avez dit que les accords de Paris, il était évident qu'ils seraient défaits, et que les Américains... l'Occident n'avait pas fait un bon usage de sa liberté (...) Est-ce qu'il était malhonnête d'en déduire que vous espériez que l'Occident, incarnant les défenseurs de la liberté, aurait dû se montrer plus rigide dans la négociation, et moins conciliant dans l'acceptation des termes des accords et, qu'au fond, il fallait tenir tête davantage aux forces communistes ? "

En réponse à cette question, Alexandre Soljénitsyne confirme la teneur de ses propos tenus lors de sa conférence de presse :

" La guerre au Vietnam, depuis des années, est l'expression d'un communisme dynamique et fort qui tend à élargir son territoire "

A cet instant, la caméra nous montre le visage consterné de Jean Daniel qui commente : " Comme je le craignais, nous ne sommes pas d'accord alors... ". L'écrivain soviétique ne se dit pas partisan que l'Occident aide par les armes les pays menacés par le communisme car chaque pays a son destin et " nous devons nous sauver nous-mêmes ", assimilant pour sa part le combat des dissidents soviétiques à celui de ceux qui luttent contre le communisme dans les autres pays, notamment en Asie. Il s'appuie sur sa connaissance intime de l'expérience soviétique pour juger celle des autres pays communistes. Plus tard dans l'émission, il affirme ainsi, significativement :

" On propose à l'étranger de partir le plus vite possible du Vietnam, de Phnom-Penh, sinon sa sécurité ne pourra plus être garantie. Alors les étrangers partent, c'est-à-dire, les témoins partent ! Partent les gens qui auraient pu voir ce qui se passerait après l'entrée de l'armée victorieuse. Le récit sur les fusillades qui auront lieu, on l'aura dans trente ans, le récit sur combien de millions qui se trouveront encore dans les camps. Je m'appuie sur notre propre expérience ! Je suis cette logique historique que moi j'ose dire : le processus actuel au Vietnam m'est très bien connu, il se passe des choses que je connais, notre révolution de 1917 et notre guerre civile. Alors j'ose dire que mes déclarations sont responsables."

Selon Soljénitsyne, les régimes communistes sont tous " frères ", pour reprendre la propre expression des dirigeants des différents PC, et tous de nature criminelle comme l'est le régime-phare de l'Union soviétique. S'il est un partisan de la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes, il pointe le drame de ceux pour qui accession à la liberté risque de rimer avec domination communiste :

" Monsieur Daniel a parlé quelques fois du colonialisme du temps passé. Sans aucun doute, je crois que ce colonialisme était la honte du monde occidental, je vois aussi que le temps du châtement pour ce temps de colonisation est arrivé, et jamais je n'aurais défendu quelque acte que ce soit d'un pays colonisateur.(...) C'est pourquoi, quand on parle du Vietnam, je comprends bien sûr que l'Indochine ne devait pas être une colonie française, que le départ des

Français devait faire partie de cette logique générale de devoir se libérer de ce poids honteux. [Il évoque la vitesse folle avec lequel le monde évolue et le fait que les Occidentaux n'ont pas eu assez de temps pour " bien " décoloniser.] On a tenu un peu trop longtemps aux colonies et à ce moment-là avait commencé un phénomène terrible : l'expansion des communistes de notre pays, de cette violence, partout. Alors la simple libération du peuple vietnamien n'a pas eu le temps d'avoir lieu : un processus a suivi immédiatement un autre. Les colonialistes à peine partis, une autre force tout de suite arrivait. "

Inutile de préciser que pour Soljénitsyne, cette autre force ne vaut pas mieux que la précédente : elle est même pire.

Nous comprenons mieux ce qui éloigne le dissident de ses admirateurs de gauche occidentaux : son opposition au pouvoir soviétique procède de son opposition aux régimes communistes dans leur ensemble, quelles que soient les formes qu'ils peuvent prendre ou leurs différends (par exemple entre la Chine et l'URSS). Il juge les systèmes d'un point de vue supérieur au sens où ce qui importe avant tout pour l'homme est la liberté spirituelle, et non les progrès des droits de l'homme. De plus, pour lui, aucun régime n'est pire que le régime communiste et une dictature, malgré tout, est provisoirement acceptable si elle peut empêcher la progression du communisme. Mais si les admirateurs de Soljénitsyne, à qui ont été " révélés " les crimes de l'Union soviétique, acceptent la critique de ce pays, ils n'en deviennent pas pour autant anti-communistes. Au prophétisme de Soljénitsyne sur le futur Vietnam, Jean Daniel répond ainsi :

" C'est vrai qu'il y a en ce moment des femmes, des enfants, des vieillards et moi je le dirai, je l'assume, il y a en effet des gens qui fuient le communisme pour des raisons multiples, l'intoxication, mais la peur, mais le souvenir, et la volonté de ne pas être communiste, pourquoi pas, je le dis et **je le regrette** [c'est nous qui soulignons -V.H.] Mais avant cela, avant que n'arrivent les camps dont Soljénitsyne n'a qu'une vue prémonitoire et par analogie [son visage exprime le doute -V.H.], dont il n'est pas certain qu'ils arrivent, il y a eu quand même, il faut le rappeler, les bombardements américains [on entend quelqu'un approuver - V.H.] et ces bombardements-là ont déversé (...) sur le Vietnam dix fois plus de bombes que pendant toute la guerre mondiale (...) "

Jean Daniel met l'accent sur la question cruciale des moyens qu'un régime peut utiliser pour lutter au nom de la liberté. En fait, les deux hommes sont d'accord, mais l'un est plus sensible

au danger communiste et l'autre critique envers les Américains. Le journaliste reste attaché au projet de la Révolution qui apporte une plus grande justice entre les hommes, la " liberté, l'égalité et la fraternité " à toute l'humanité. Et le communisme est dans la ligne de ce projet. Sa lecture de *L'archipel du Goulag* l'a semble-t-il rendu résolument critique envers l'Union soviétique, mais ne l'a pas convaincu de la nullité du projet communiste. Et il interprète (ou plutôt interprétait) le combat de Soljénitsyne comme une sauvegarde de l'idéal de la Révolution contre les déviations du pouvoir soviétique. Il est donc extrêmement dépité, avoue-t-il, quand au journal télévisé du jour sur la première chaîne, l'écrivain est présenté non " comme le martyr de la Révolution mais comme le prophète de la contre-révolution ".

Alexandre Soljénitsyne répond qu'il ne comprend pas ces termes :

" Je n'aime pas ces termes de révolution, de contre-révolution. L'un et l'autre sont violences. A mes yeux, il n'y a pas de différence : je n'accepte ni l'une ni l'autre, et ce dans n'importe quel pays [...] ce ne sont que des slogans : " Allons tuer les autres ! Cela nous apportera le Bien, ce sera juste ". Il faut améliorer le monde : l'Est, l'Ouest ont chacun leur but, mais on ne doit jamais utiliser les armes pour atteindre ce but. [...] L'époque des révolutions violentes est terminée. Cette époque nous a déjà pris deux siècles mais n'a pas amélioré la situation, dans aucun pays. Au contraire, elle l'a aggravée. "

Jean Daniel est satisfait de cette réponse-là, comme de la position anti-colonialiste de l'écrivain. " Je suis heureux d'entendre cela et de vous avoir donné l'occasion de le dire ".

- **L'altercation entre Jean Daniel et Jean d'Ormesson**

L'altercation entre les deux directeurs de journaux français est restée dans les mémoires bien que brève et confuse. La caméra alterne le champ/ contre-champ pour montrer tour à tour les protagonistes, rétrécissant le théâtre d' "Apostrophes " autour de ces deux acteurs. Pierre Daix ne rentrera dans le dialogue que vers la fin de la scène. Bernard Pivot essaie vainement de les arrêter au début, les laisse s'affronter un moment (car, rappelons-le, il veut que " l'on s'apostrophe lors de son émission "), puis intervient plus vigoureusement quand il s'aperçoit qu'Alexandre Soljénitsyne est un peu oublié. L'écrivain assiste, surpris et amusé, à l'altercation.

Celle-ci surgit assez tard dans l'émission ; Jean Daniel a plusieurs fois déjà mis la question du Vietnam et la lutte contre le colonialisme sur la table, Jean d'Ormesson n'a posé que deux

questions, une littéraire, et une d'ordre plus général sur ce que l'écrivain pense du monde occidental. Il n'a pas réagi pour l'instant aux propos de son confrère, ce qui étonne un peu. Jean Daniel, évoquant les " mêmes combats " que mènent les anti-colonialistes et les anti-capitalistes que ceux d'Alexandre Soljénitsyne, exprime sa " douleur " de réaliser que l'écrivain est distant d'eux alors que " pendant un an, avec vos œuvres, j'ai vécu avec vous. " L'intéressé allait répondre quand on entend la voix ironique de Jean d'Ormesson : " Mais vous n'avez jamais été au goulag, Jean Daniel ? ", mettant en doute la validité de l'expression " mêmes combats ". Jean Daniel réagit promptement, scandalisé : " Je n'ai jamais prétendu avoir été au goulag, je ne peux pas laisser passer ça ! " puis interpelle Jean d'Ormesson sur le Chili et le Portugal : étaient-ce les mêmes combats là-bas, oui ou non ? Ici, le directeur du Figaro répond : " Pas en France ! ", laissant donc supposer qu'il s'accorde avec Jean Daniel pour dire que les luttes des opposants soviétiques sont identiques à celles des opposants chiliens ou portugais (du temps de Salazar). Ce qu'il conteste, c'est l'identité de l'action des intellectuels occidentaux (c'est-à-dire, pour suivre la logique de Jean d'Ormesson, aussi confortablement installés dans leur liberté que dans des " chaises longues ") et d'Alexandre Soljénitsyne (qui a été en prison et au goulag, et est maintenant exilé pour ses idées) comme des autres opposants, que Jean Daniel semble clamer en faisant notamment référence à l'Indochine, et à la lutte contre le colonialisme et le capitalisme.

Pierre Daix prend la parole pour dire qu'Alexandre Soljénitsyne ne peut tout savoir des débats français sur l'Indochine ou l'Algérie (cela semble être le sens de sa phrase, on ne comprend plus très bien tous les mots, la confusion est à son comble, Bernard Pivot essaie de faire la loi). Jean Daniel finit par boudier : " Il n'a manifestement que des amis, et moi je prétends être plus proche sur certains plans... et alors là-dessus Pierre Daix vous me décevez ". Seconde déception de la soirée ! Bernard Pivot insiste pour qu'Alexandre Soljénitsyne ait la parole et finit par prendre le dessus, même si Jean Daniel poursuit un peu : " Le débat vaut qu'on le prolonge... ". L'écrivain russe, riant, entoure l'animateur de son bras et le console de son impuissance en utilisant l'image de la personne qui tente d'enfoncer un ballon dans l'eau qui émerge à chaque fois. L'atmosphère se détend.

Evidemment, aucun débat n'a eu lieu entre les deux Français. Une des divergences que met en évidence cette polémique est le jugement sur la pertinence du regard d'Alexandre Soljénitsyne sur l'Occident. Jean Daniel préfère mettre les opinions de l'écrivain russe sur le Vietnam — différentes des siennes, ce qui le gêne car il voudrait l'admirer

inconditionnellement — sur le compte d'un manque d'informations. C'est aussi le sens de l'unique intervention de Gilles Lapouge (collaborateur de Bernard Pivot) qui cite un autre dissident, Andreï Siniavski :

" A propos non pas du Vietnam, mais du Chili, Siniavski a répondu : 'Ecoutez, je ne dirai rien sur le Chili parce que je ne sais rien ce qui se passe au Chili.' [Il ajoute que les Occidentaux ont pu avoir le même raisonnement à propos de l'URSS, puis après l'approbation exprimée par Pierre Daix :] Dans les deux cas, il y a la même distance, la même difficulté d'information. "

Ici, Gilles Lapouge reprend le lieu commun du " on ne pouvait pas savoir ", encore vivace à l'époque et dont Pierre Rigoulot, dans son livre *Les paupières lourdes, les Français face au Goulag*, a depuis montré la fausseté. Jean d'Ormesson prétend lui au contraire que ce dissident soviétique-là comprend bien l'Occident. Jean Daniel voudrait qu'Alexandre Soljénitsyne avoue des doutes sur sa connaissance, mais celui-ci persiste dans son opinion. S'il reconnaît aisément que son but n'est pas l'étude de l'Occident, et que sa connaissance de ce monde-là n'est en rien comparable à celle qu'il a de " l'Orient ", où il situe la Russie — cela l'empêche pas de donner son opinion sur le sujet dès qu'on la lui demande :

" Votre société fait que tout le monde peut s'exprimer, les correspondants écrivent, les écrivains font leur travail librement. Le résultat est que vous êtes sous la lumière comme dans ce studio. Dans l'Orient, on ne voit rien : c'est pourquoi l'éloignement en France a toujours de l'importance, ainsi que l'absence d'expérience personnelle. "

C'est après que l'écrivain évoque la faute de l'Occident, le colonialisme, ce qui rassure en partie Jean Daniel : " Je ne regrette pas de vous avoir posé ces questions tout de même... " sourit-il.

Alexandre Soljénitsyne insiste sur le fait qu'il est d'abord et avant tout un écrivain russe : " mon destin est lié à mon pays (...) Je consacrerai le reste de ma vie à écrire sur mon pays. " Mais les journalistes le sollicitent sans cesse sur les événements importants de l'actualité politique, et si son but est la littérature et s'il fait de son mieux pour échapper à la presse, il ne peut s'empêcher de répondre par une sorte de devoir intérieur, car, ainsi qu'il le dit : " Dans ce monde, tout est lié. " Les divers théâtres d'affrontement de la guerre froide ne peut laisser indifférent celui qui s'est frotté aux dirigeants d'une des deux " super-puissances ". Ainsi,

l'émission " Apostrophes " ne fait-elle pas vraiment exception, puisqu'elle a largement abordé les thèmes politiques internationaux.

Le prétexte de la venue d'Alexandre Soljénitsyne sur le plateau de l'émission est tout de même la sortie du *Chêne et le veau* ; or, seul Georges Nivat pose une question sur le livre. Il est ainsi dans son rôle : on peut penser que Bernard Pivot l'a invité pour cela. Enfin, à la fin de l'émission, deux questions abordent le sujet de la Russie soviétique actuelle, la situation de ses dissidents à partir de ce qu'en dit l'exilé dans son livre. Sept mille sont internés dans des hôpitaux psychiatriques, on les " pique avec des médicaments qui détruisent le cerveau " au moment même où a lieu l'émission, explique l'écrivain. Là Jean Daniel cite le nom du mathématicien Léonid Plioutch : " Je vous remercie de m'avoir rappelé ce nom : heureusement parfois nous les connaissons, ainsi nous pouvons en parler ", approuve le Russe. Il est intéressant de noter que suite à cela, Jean Daniel précise que Léonid Plioutch, dont il voulait que le nom soit cité ce soir-là, " a fait savoir qu'il était resté socialiste ". Lui. Le fossé entre Alexandre Soljénitsyne et Jean Daniel éclate quand celui-ci lui demande si la production industrielle influence l'état moderne du peuple russe. La réponse de l'écrivain mérité d'être citée in extenso :

" Vous avez dit que je vous ai déçu, mais je dois vous avouer que vous aussi me décevez avec cette question : on a commis beaucoup de fautes dans l'histoire depuis le XVII^{ème} parce qu'une attention particulière a été accordée à la compréhension de la distribution et de l'utilisation des biens matériels ; on pensait qu'à partir du moment où l'on aurait rassasié chacun et fait un partage juste, on aurait le bonheur, le paradis sur Terre. Tout l'esprit de mon *Archipel* consiste à montrer que ceux qui étaient privés non seulement de nourriture, de vêtements mais même de l'espérance de vivre, ces gens d'un seul coup subissaient une élévation spirituelle. Une de mes opinions sur l'Occident est que vous êtes surchargés de biens, vous marchez sur les biens matériels. Les gens perdent leurs forces spirituelles, ils s'appauvrissent spirituellement. "

Alexandre Soljénitsyne se situe à l'opposé d'une vision socialiste voire libérale du monde, vision matérialiste où l'homme sans Dieu entreprend de réaliser son bonheur par le bien-être économique et la justice sociale. De ce point de vue, il est aussi critique avec le système capitaliste en vigueur en Occident qu'avec celui qui sévit en URSS. Dans les deux, l'économie prime et promet le salut de l'homme, salut qui, pour le dissident, ne peut provenir que de Dieu.

3. Les réactions médiatiques

Les jours suivants, l'émission de Bernard Pivot provoque des réactions dans la presse, dans la rubrique " Vu à la télévision " ou en début du journal, traité comme un événement politique. C'est le cas notamment du Figaro qui lui consacre toute la page deux, une semaine plus tard, avec entre autres l'éditorial de Raymond Aron et une réflexion du soviétologue Alain Besançon. Le Monde, L'Humanité et L'Express se contentent d'un " vu à la TV ", comme Télérama. Dans Le Nouvel Observateur, Jean Daniel revient sur sa prestation et celle de l'écrivain dans son éditorial du lundi suivant et Maurice Clavel bénéficie d'une tribune d'une page pour donner son opinion, contradictoire de celle du directeur de l'hebdomadaire. Il faut dire que l'émission a été un succès : Jean Daniel affirme que " plus de la moitié des Français qui possèdent un poste de télévision " l'ont regardée ; nous n'avons pas le chiffre exact. L'émission avec Bigeard et Brassens (" Qu'est-ce que l'esprit militaire ? ") le 14 mars 1975, a fait un des meilleurs scores avec six millions de téléspectateurs (avec la méthode du panel). Il est permis de penser que celle avec Soljénitsyne a fait un score, sinon comparable, du moins pas très loin derrière.

La télévision amplifie encore l'effet de masse du succès de *L'archipel du Goulag*.

Le point commun à toutes ces critiques est qu'elles se concentrent sur l'intervention de Jean Daniel pour l'interpréter diversement, suivant l'opinion qu'elles ont d'Alexandre Soljénitsyne. L'autre point commun est la description de la personne de l'écrivain qui n'a pas laissé indifférent. Maurice Clavel est sous le charme :

" ... vague et doux est maintenant son visage. On l'eût regardé sans fin. Son sourire, dont on ne sait si notre cœur va se fendre ou se fondre... "

Jean Daniel aussi :

" Si l'on voulait savoir ce que signifie ce mot galvaudé de 'charisme', un ascendant qui s'impose dans l'instant, un magnétisme qui accompagne la formulation des idées les plus simples, il n'y avait qu'à regarder Soljénitsyne. "

Raymond Aron parle d'un visage et d'un regard illuminés par " un message de charité, de foi et d'espérance " ; Claude Sarraute, dans *Le Monde*, évoque le rire de l'écrivain :

" un rire merveilleux. Il ride l'eau bleue, l'eau profonde de son regard, et attentif et absent, qui se glisse, lourdement cerné, de l'un à l'autre, et se pose et se reprend. "

Serge Leyrac (on se souvient qu'il fut le principal journaliste de *L'Humanité* à batailler dans " l'affaire Soljénitsyne ") le décrit assez péjorativement : " il est arrivé avec son visage étiré et sa barbe bifide, sorti tout droit d'une icône byzantine " ('bifide' évoquant à l'oreille le désagréable 'perfidé'). Et Jean-Luc Douin, dans *Télérama*, lui trouve des " traits pachydermiques " (sic), tout en évoquant plus bas ce " géant à barbe de prophète ".

Beaucoup de ces téléspectateurs sont frappés par le déséquilibre entre la stature du dissident soviétique et celle de ses interlocuteurs.

" Les terribles expériences vécues par Soljénitsyne donnaient à celui-ci un poids d'autant plus lourd que lui-même en tirait moins d'avantages. Rien n'entamait sa modestie ",

écrit Emmanuel Berl, pour qui la barbe de l'écrivain " évoquait tantôt celle de Dostoïevski, tantôt celle de Tolstoï ". Il le qualifie même plus loin de " personnage-colosse ". Raymond Aron et Maurice Clavel reprochent particulièrement à Jean Daniel : d'avoir " abaiss[é] le dialogue au niveau ordinaire des débats partisans " (Aron), et son soupir "déplorant en cette émission l'absence de ses 'camarades communistes' " (Clavel). Pour Alain Besançon, " l'interview télévisée de Soljénitsyne manifestait entre lui et certains de ses interlocuteurs une profonde dénivellation [naturelle, mais] aggravée d'incompréhension. " Jean Daniel lui-même est conscient d'avoir joué " un rôle ingrat " en s'imposant de questionner l'écrivain sur le Vietnam. Cependant Maurice Clavel concède au directeur du *Nouvel Observateur* d'avoir " peut-être sauvé l'émission (...) il était dangereux qu'elle se bornât à des regards extatiques et à des questions de courriéristes. " Claude Sarraute, dont le propos consiste essentiellement à résumer "Apostrophes", laisse deviner une empathie avec l'attitude de Jean Daniel : ses " inquiétudes et [ses] réserves reflétaient celles d'une grande partie de l'opinion ". Jean-Luc Douin va plus loin et a cru constater " que les efforts de Jean Daniel pour ébranler les énormes certitudes de Soljénitsyne semblaient parfois près de réussir. "

Serge Leyrac, de *L'Humanité*, critique le contenu de l'émission, notamment le fait qu'elle s'occupât avant tout de politique, comme l'année précédente, (" En ce qui concerne la

littérature, et c'est normal, elle fut vite jetée aux orties ") et la forme : " La règle du jeu de l'émission voulait que chacun des présents posât une question, à charge pour Soljénitsyne de répandre la bonne parole. " Cependant, les propos si " outrancièrement réactionnaires " de l'écrivain firent voler en éclat " l'urbanité " des échanges et Leyrac de se féliciter des questions d'un Jean Daniel embarrassé : " L'affaire ne prit sans doute pas la tournure désirée par ses promoteurs lorsque Soljénitsyne fut amené à parler du Portugal et du Vietnam. "

Serge Leyrac reprend en fait les propos qu'a tenus l'écrivain lors de la conférence de presse la veille de l'émission, sa critique des accords de Paris, ainsi que son pronostic sombre sur l'avenir du Portugal. A ses yeux, Alexandre Soljénitsyne défend le régime du Sud-Vietnam,

" entendez par là le régime de Thieu, avec ses 200.000 prisonniers politiques, ses 'cages à tigre' avec toute la misère, la corruption, les destructions, la violence qui sont le fondement de sa survie "

commente le journaliste, qui dénonce chez l'écrivain le peu de cas qu'il fait des prisonniers du dictateur portugais Salazar, qui recouvrent enfin, avec tout le peuple, leur liberté — " mais n'étaient-ils pas des communistes ? ", s'interroge-t-il. On peut lui reprocher la même chose : il proteste de ce que " Apostrophes " ne fût qu'une

" continuité surtout dans la lutte contre le socialisme, et partant contre le premier pays où, au prix de bien des tourments, des difficultés, des fautes, mêmes, il s'est édifié "

et que tous

" les présents parlèrent de l'Union Soviétique comme d'un univers qui n'aurait été que répression. On faisait comme si c'était une vérité évidente, qu'il n'était nul besoin, de l'établir, d'en discuter."

Il reprend l'argument désormais classique des communistes selon lequel les violations de la légalité socialiste ont été dénoncées et condamnées par le XX^{ème} congrès du PCUS qui y mit fin. Mensonge enfin quand il affirme qu'une des " escroqueries " de l'émission est d'avoir donné à " croire que, Soljénitsyne exception, l'Union soviétique n'avait pas d'écrivain qui comptât, qu'elle n'était qu'un désert, sinon un cimetière littéraire. "

Mais contrairement à ce que suggère Leyrac, les défenseurs (et admirateurs) de Soljénitsyne ne le suivent pas inconditionnellement, en ce qui concerne le Chili et le Portugal. Même si Raymond Aron critique vertement l'attitude de Jean Daniel, il assure que les jugements de Soljénitsyne à ce sujet

" appellent la discussion et l'exilé se trompe peut-être. Le régime de Salazar a laissé une population de plus de 50% analphabète ; les généraux chiliens usent et abusent de la répression et de la torture ".

Il est vrai que les craintes de l'écrivain qu'un régime totalitaire ne s'installe au Portugal en raison d'une démocratie faible se sont avérées inutiles et qu'il a sous-estimé la force morale que peut receler un régime démocratique. Cependant, le peuple portugais est redevable de cette heureuse issue à Mario Soares, le leader socialiste, qui a su s'opposer courageusement aux communistes.

Mais il est vain, poursuit Raymond Aron, de demander à Alexandre Soljénitsyne d'avoir des opinions politiques et de le ramener au niveau des débats partisans, lui qui " n'est pas un homme politique, même si ses propos, ses œuvres, sa vie constituent des réalités politiques ". Alain Besançon renchérit :

" Au surplus Soljénitsyne n'est pas et ne veut pas être un professionnel de la politique. Il est un écrivain, un homme et son influence s'exerce plus par ce qu'il est que par ses idées. "

Parce que son engagement est avant tout d'essence spirituelle, qu'il puise ses forces et sa foi dans la souffrance, dans un combat qui risque " le long voyage à travers l'institution concentrationnaire " (Aron), la question de savoir si en Occident des gens mènent le même combat est " indécente ".

" Entre celui qu'obsèdent l'unité de la gauche et le souci de coopérer avec ses 'camarades communistes' et le Zek, la partie n'est pas égale. "

Alain Besançon cite l'écrivain lors de la conférence de presse : " Le rassasié ne comprend pas l'affamé " et commente ainsi :

" C'est un trait de l'humaine nature et Soljénitsyne n'en faisait grief à personne. Il semble que ce refus de comprendre tienne à deux ordres de circonstances. La première est la réaction

spontanée de l'homme devant l'inquiétant et l'atroce. Il se protège en tâchant de recomposer la surface lisse et rassurante d'un réel familier que l'intrusion d'une vérité désagréable venue du dehors a dérangé. (...) [l'autre circonstance est que] nous avons le plus grand mal à imaginer ce dont nous n'avons pas l'expérience. "

On retrouve cette idée de l'incommensurabilité des expériences, le décalage entre les protagonistes dans l'article d'Emmanuel Berl, un décalage qui s'imprime jusque dans leur façon d'être : " Son visage restait impassible, il parlait russe, sans hausser jamais le ton — faisant paraître emphatiques les autres, à commencer par Jean Daniel ".

Maurice Clavel, quoi que moins sévère avec le directeur du Nouvel Observateur, se situe dans la ligne des deux précédents. Certes,

" il est des points où nous devons ouvrir les yeux de Soljénitsyne [mais justement] cette grande mission exclut que nous abaissions nos paupières sur un seul crime du camp socialiste. Si nous couvrons un seul Goulag de ce côté-là, pourquoi nous croirait-il sur les autres, sur les fascismes de l'Occident ? "

Or Maurice Clavel est beaucoup moins sûr que Jean Daniel qu'il faille se réjouir du régime qui surgira au Vietnam si Thieu est défait. Lui ne prend pas à la légère la prédiction d'Alexandre Soljénitsyne sur les camps de concentration qui ne manqueront pas de couvrir le territoire " libéré " par les communistes. Il est sensible à la phrase " déjà célèbre " du sociologue Edgar Morin, qu'il cite : " Nous nous battons pour introduire à Saïgon le régime que nous voulons chasser de Prague ". Il ne sait pas trop quoi penser de tout cela, doute de la validité de ses engagements, de ceux de la gauche d'une manière générale, qui, par souci de son unité, a trop cru devoir couvrir des crimes : " déjà des millions de spectres nous le reprochent ". Pour Maurice Clavel, être à gauche ne constitue pas un certificat de moralité. Seul celui qui paie de sa personne est crédible dans son combat — d'où sa crainte qu'Alexandre Soljénitsyne, maintenant en sécurité en Occident, ne puisse plus les aider et continuer à changer le monde comme il l'a fait :

" C'est qu'il aura du mal — mal précieux, légitime — à s'ériger en conscience universelle abstraite jugeant (...) tous les crimes de l'univers d'un point de la Suisse. "

Il semble pour Clavel que cette émission " Apostrophes " constitue un des derniers actes du dissident susceptibles d'agir sur la conscience de ses interlocuteurs, parce qu'il bénéficie

encore de l'auréole du combattant qui a risqué sa vie et qui lui permet de porter un regard neuf et vrai sur l'Occident.

Maurice Clavel est sensible à cette vision du colonialisme comme péché non encore expié. L'origine " anti-spirituelle " du capitalisme et des mécanismes de l'inflation se dévoile dans la course à la consommation, pour " non seulement assouvir ses désirs mais aussi pour la nouveauté en elle-même ". Il reproche à Jean Daniel d'avoir conclu l'exposé de l'écrivain par ces mots, " d'un air entendu et quelque peu docteur : 'Contradictions du capitalisme' " et commente :

" Une sorte de bon point à l'élève Soljénitsyne découvrant naïvement l'A.B.C. de notre Savoir ! Daniel interrompait du concret par de l'abstrait, du vivant par du mécanique, une vision fraîche par un slogan éculé, une pensée par une idéologie. "

La dimension religieuse de l'écrivain éclate aux yeux des téléspectateurs. Raymond Aron écrit ainsi :

" Et je crois en dépit de tout [des interventions intempestives de Jean Daniel], que des millions de téléspectateurs ont recueilli son message, message de charité, de foi et d'espérance, qui illuminait le visage et le regard d'un seul. "

Emmanuel Berl affirme que

" Soljénitsyne (...) a raison de voir le Péché maître de notre humanité délirante. Il n'a pas parlé de Dieu. Mais j'ai bien senti qu'il ne cessait de penser à lui. Et ce personnage-colosse me paraît le prophète annonciateur de la grande vague religieuse dont je suis persuadé, comme Malraux, qu'elle va déferler avant le XXI^{ème} siècle ".

Alain Besançon cependant ne tient pas à ce que le terme de prophète à la manière de Dostoïevski ou de Tolstoï soit accolé à l'écrivain : il

" répudie absolument l'attitude du voyant et du directeur d'âmes. Il ne veut pas conduire ses compatriotes dans un autre monde. Il veut les aider à habiter ce monde-ci en le débarrassant des fictions qui le défigurent. "

Il insiste justement sur la préoccupation centrale de l'écrivain, à savoir la lutte contre le mensonge en chacun qui est à la base de l'oppression idéologique en URSS.

Serge Leyrac lui-même, à sa manière, est frappé par la dimension religieuse du message de l'écrivain, puisque les expressions " voix dévotieuses des participants ", " icône byzantine ", " répandre la bonne parole " viennent sous sa plume.

Jean Daniel parle des " accents du moine-soldat [avec lesquels] il prêche la non-violence " puis de " la douceur d'un apôtre sortant de son icône " de l'exilé.

Le journaliste se félicite de s'être imposé un rôle ingrat, ceci non pour avoir " embarrass[é] quelque peu Soljénitsyne " (Soljénitsyne embarrassé ? Ces deux termes se repoussent ; à aucun moment de l'émission, l'écrivain ne parut embarrassé par les questions de Jean Daniel), mais pour lui avoir " donné l'occasion de préciser sa réflexion, de briser de récentes préventions et d'enrichir son image. " Une action positive que lui reconnaît Maurice Clavel :

" C'est lui et lui seul qui a fait se prononcer Soljénitsyne sur les tares non-soviétiques de notre monde, les nôtres. A ces questions un peu acerbes, mâtinées de sourires un peu gênés, il semble avoir composé un rôle ingrat et modeste, dont les fruits furent grands. "

Ainsi, le dissident a condamné clairement le colonialisme et le capitalisme.

" On pouvait le croire 'panslave' : il s'est indigné de l'expansionnisme russe. On l'avait associé aux prêtres réactionnaires : le voici faisant le procès de l'Eglise. "

Jean Daniel fait ici allusion à la conférence de presse de l'écrivain, notamment en ce qui concerne l'Eglise, dont il ne fut pas question lors de l'" Apostrophes ". Il réalise ce qui le sépare de Soljénitsyne :

" Le pari sur le changement du communisme, sur son adaptation, est considéré au départ comme absurde. La recherche passionnée d'une voie qui concilierait le socialisme et la liberté, seule recherche qui vaille, selon nous, qu'on lui sacrifie son temps ou ses loisirs, devient une piètre illusion. "

Et la position de Soljénitsyne n'est que le résultat de " l'implacable mécanisme d'un raisonnement broyeur " : ayant vécu le stalinisme dans sa chair, il finit par le découvrir " dans le communisme même. Non dans sa déviation, non dans sa perversion ; mais dans les inéluctables logiques de son application. " Ses plaies deviennent des arguments ; il a des

visions. Un peu condescendant, Jean Daniel, qui n'est pas du tout convaincu ; concernant le Portugal, c'est lui qui aura raison :

" Et si je lui dis que, revenant du Portugal, je pense que rien n'est encore joué et qu'il reste une chance d'épargner aux victimes des cinquante années de dictature salazariste d'être domestiquées par un stalinisme sommaire, il hausse les épaules. "

Mais Jean Daniel lui pardonne : il a " l'excuse d'avoir été asphyxi[é] dans un archipel ". Alexandre Soljénitsyne a gardé des séquelles de ses années de camp, on ne peut pas lui demander l'impossible, d'avoir une réflexion large et de renoncer à ses " combien légitimes obsessions ". Le Français reproche au Russe de ne voir que " la branche stalinienne " du chêne et non celles du capitalisme et du colonialisme : ne s'est-il pourtant pas réjoui, au début de son article, de la condamnation sans appel de ces deux dernières branches par l'écrivain ?

Enfin, il s'en prend à l'éditorial de Raymond Aron, que nous avons cité, qui en " arrive à me faire trois procès d'intention dans un seul petit article [...] Alors que je ne sache pas qu'il ait jamais été interné dans un camp. "

A deux reprises, Jean Daniel reviendra sur cette émission. Tout d'abord dans son livre intitulé *L'Ere des ruptures*, publié en 1979. Il explique en partie son comportement par le fait qu'il est incapable de dévotion : " J'aime admirer. Je ne supporte pas de me courber. " Il se félicite toujours des réponses qu'il a suscitées de l'écrivain, cite la lettre qu'il a reçue à ce propos du philosophe Michel Foucault :

" Sans vous, rien ne se serait passé — pas même ce qu'il y avait eu de grand par moments dans les réponses qu'il vous a faites. Vous l'avez mené à l'essentiel. "

Il se devait de poser ces questions à l'écrivain qui, selon lui, risquait d'être récupéré par " nos pires ennemis ", c'est-à-dire ceux qui ne luttent pas contre le totalitarisme sous toutes ses formes ou même soutenaient indirectement le fascisme et l'impérialisme (suivant l'argument communiste que le combat antitotalitaire ne peut être que suspect de sympathie avec " l'impérialisme ou le fascisme "). Jean Daniel raconte son inquiétude, qui grandit lors de la réunion privée avec l'écrivain organisée par ses éditeurs Paul Flamand et Claude Durand du Seuil, à la Maison de l'Amérique latine. Il y découvrit un écrivain qui s'enfonçait

" dans sa solitude, dans son œuvre, dans ses obsessions, creusant sa tranchée personnelle, sourd aux autres bruits du monde, approfondissant sa recherche. Dans cette ascèse, peu lui importait qu'on pût souffrir dans l'univers sous une autre oppression que celle du communisme. "

Un écrivain est un homme qui s'est constitué un " monde à soi, un absolu borné " (Cioran) : c'est ce qui fait sa force. Il n'a pas vocation, contrairement au journaliste, à s'intéresser à tout et à intervenir sur n'importe quel sujet, à n'importe quelle occasion. L'univers de Soljénitsyne est le peuple russe, et sa " traversée du XX^{ème} siècle ", depuis la Révolution de Février jusqu'à la Russie post-communiste, celle du chaos, en passant évidemment par le régime soviétique, le Goulag et la destruction de l'Eglise orthodoxe. Alors, bien sûr, il a tendance à minimiser les autres dictatures, à ne pas trop les prendre au sérieux (par ex. l'Espagne franquiste ou le Chili de Pinochet). Mais peut-on comparer ces régimes avec l'URSS et les traiter de " totalitaires " ? Ce concept, déjà difficile à définir, perd tout son sens à être ainsi abusivement élargi et appliqué à toutes sortes de régimes.

Jean Daniel conclut, condescendant :

" Il était la mémoire d'un peuple. Il aurait fallu ne rien lui demander d'autre. "

On veut bien qu'Alexandre Soljénitsyne critique le régime soviétique qui l'a fait souffrir, mais qu'il se tienne tranquille maintenant qu'il est libre, semble penser Jean Daniel, s'apercevant que l'exilé ne croit pas en un socialisme qui ne serait pas une " barbarie ". Pourtant, la Russie soviétique a joué un rôle majeur dans l'histoire du XX^{ème} siècle (au point que la chute du mur de Berlin marque symboliquement sa fin), et l'écrivain-dissident est amené à s'intéresser et à parler de la politique internationale. Et finalement, l'émission terminée, le journaliste est en partie rassuré sur les idées de l'écrivain. Il a donc bien fait d'y participer. Sur le plateau, il avait révélé qu'il avait hésité à venir. Dans *L'Ere des ruptures*, il nous apprend les réserves de ses amis : Jean-Marie Domenach, directeur de la revue *Esprit* (éditée par Le Seuil), n'aimerait pas être à sa place ; Jean Catala observe en souriant " qu'il n'y avait pas lieu d'espérer qu'un totalitarisme puisse produire autre chose que des esprits eux-mêmes totalitaires "(sic). Un an auparavant, Edgar Morin l'avait assuré de son soutien lors de " l'affaire Soljénitsyne " et l'avait prévenu : " Ca va cogner de tous côtés sur toi. Il faut que tu t'armes jusqu'au blindage. Il faut que tu continues, mais ce sera de plus en plus dur. " K.S. Karol et Max Gallo (envoyés en mission par Claude Durand) finissent par le persuader

d'accepter l'invitation en lui montrant que lui, défenseur connu de l'écrivain, aura du poids pour faire comprendre à Soljénitsyne " certaines réalités ". On ne peut s'empêcher de voir de la pusillanimité dans cette incapacité de recevoir pleinement le message du dissident. De plus, les intellectuels ne réalisent pas la différence d'envergure entre eux et Soljénitsyne qui frappera beaucoup lors d' "Apostrophes ". Eux se retrouvent empêtrés dans les volontés contradictoires de lutter contre les totalitarismes et de poursuivre le débat avec leurs amis communistes. Lui n'a de comptes à rendre à personne, il dit ce qui lui semble juste et bon pour sa mission. Comment peuvent-ils penser que l'écrivain ne " pourrait qu'être attentif aux remarques " de Jean Daniel sous prétexte que celui-ci lui a souhaité la bienvenue dans son magazine ? Le lit d'un torrent ne peut être dévié par des cailloux.

Ouvrons les *Esquisses d'exil* de l'écrivain, publiées en 1998 (mais terminées en 1978) : Jean Daniel est désigné comme " le socialiste " qui est " tendu comme un arc ", remarque-t-il. Et il nomme les " remarques " du journaliste des " attaques ". Dans les souvenirs de l'écrivain, la particulière sympathie qu'il éprouverait pour Jean Daniel, selon les dires de ce dernier, ne transparait pas. Alexandre Soljénitsyne a une vision plutôt négative de l'émission a posteriori, qui étonne. Il raconte qu'après avoir passé une dure journée à cavalier, c'est " sans énergie " (sic) et avec un " gros mal de tête " qu'il pénètre dans le studio semblable à " des coulisses de cirque ". Beaucoup de monde, le brouhaha domine. Le socialiste est en face de " l'homme de droite, Jean d'Ormesson qui semblait distrait, pas mobilisé pour le débat ; les autres poussaient chacun leur idée. " Jean Daniel était indubitablement impliqué dans ce qu'il disait : cela a plu à l'écrivain. Il se désole de l'altercation entre les deux Français :

" La tête baissée, j'assistai sans intérêt et même avec désespoir à leur controverse, fatigué par leurs empoignades comiques, repoussant parce qu'il fallait bien les attaques du socialiste et résigné à ne jamais déboucher sur un véritable entretien. "

Mais il constate, étonné, que sa prestation a été une réussite : " toutes les opinions concordent sur ce point. " Il découvre que donner de la voix le plus possible n'est pas forcément gage d'efficacité. C'est une loi de la télévision, en effet, que les parle-fort et les énervés passent très mal : le téléspectateur, confortablement installé dans le canapé, se sent agressé.

" Mon calme et mon ironie sans espoir furent justement perçus comme la manière la plus digne de représenter la Russie. "

Jean Daniel dit en substance la même chose quand il écrit :

" Il y eut un moment de médiocrité : celui pendant lequel d'Ormesson et moi-même nous nous étripions, tandis que Soljénitsyne se taisait. "

Il est intéressant de faire un saut dans le temps, et de regarder la dernière émission d'" Apostrophes " du 22 juin 1990 qui fut un florilège de tous les numéros (programmée à 20h50). Pour évoquer celle du 11 avril 1975, Bernard Pivot a invité Jean Daniel et Jean d'Ormesson et les fait assister à leur altercation d'alors, " dont tout le monde se souvient " (comme si cela avait été le moment le plus important de l'émission !), en leur demandant leurs commentaires quinze ans plus tard (et après la chute du mur de Berlin en 1989). Le directeur du Nouvel Observateur resitue l'extrait en expliquant de nouveau ses réticences, le rôle "épouvantable " qui a été le sien, et ajoute :

" Je regrette ce que j'ai dit mais, autant vous le dire, je ne regrette pas ce que je lui ai fait dire [ce qui n'a pas été montré et Daniel le déplore]. Ce qu'il a dit, du fait de la question mal posée et dont certains termes me gênent aujourd'hui, mais ce qu'il a répondu a été essentiel pour son audience dans tous les milieux dans lesquels il avait suscité un trouble. "

Par ses questions, il a " grandi [l'] image " de Soljénitsyne. Jean d'Ormesson, lui, commente la polémique d'abord par un de ces traits d'esprit paradoxaux qu'il affectionne :

" Contrairement à Jean Daniel, j'avais complètement oublié l'incident. Et j'avais raison de l'avoir oublié car avoir raison est mauvais pour le caractère. "

Mais à peine Jean Daniel sourit-il, qu'il poursuit, incisif :

" Je crois qu'on ne peut pas comparer le Chili et l'URSS.

— On ne va pas reprendre le débat maintenant ?!

— On ne peut pas comparer Pinochet et Staline.

— Non.

— On ne peut pas, et c'est la seule chose que je disais. "

Etrange mémoire ! Du maigre contenu de l'altercation, on ne pouvait déduire clairement cette opinion de Jean d'Ormesson, même s'il l'avait probablement à l'esprit (c'était une vérité pour la droite à cette époque). Ce qui est intéressant de constater, c'est l'évolution de Jean Daniel qui ne regroupe plus sous le même terme de " totalitarisme " toutes les dictatures, et admet des degrés dans l'oppression et la violence politique. L'URSS stalinienne (celle dont parle Alexandre Soljénitsyne dans *L'archipel*) et brejnévienne reste plus criminelle que le Chili de Pinochet.

A lire ces réactions, nous remarquons que le message d'Alexandre Soljénitsyne, s'il n'est pas approuvé dans sa totalité et suscite nombre de réticences, semble néanmoins bien perçu et compris. Sa personnalité impressionne et son passé de zek inspire le respect. Plus d'un an après son expulsion, il continue de prendre une place importante dans les journaux et d'éveiller l'intérêt des Français. Ses livres se vendent très bien. Il est lu, écouté, reconnu. L'émission télévisée à laquelle il a participé a été un succès et le rôle qu'y joua Jean Daniel contribua à l'inscrire dans les mémoires. Pour l'instant, le pari des dirigeants soviétiques (une fois exilé, et en sécurité en Occident, les médias ne prêteraient plus attention à lui) est un échec. Qu'en est-il les années suivantes ? L'écrivain part d'Europe en 1976, pour s'installer " définitivement " dans un coin perdu du Vermont, un Etat du Nord-Est des Etats-Unis, au milieu des arbres, sur un vaste terrain parsemé de cinq ruisseaux qui lui donneront son nom. Il se consacre à l'écriture de *La roue rouge*. Va-t-il garder son charisme, le regard des médias va-t-il évoluer à son endroit ? Comment parle-t-on de Soljénitsyne, à quelles occasions ? L'écrivain est présent, bien entendu, par ses livres. Pendant toute la période de l'exil, il continue de publier. Une occasion de voir si son œuvre dans son ensemble est bien comprise.

Présences de Soljénitsyne

Alexandre Soljénitsyne quitte l'Europe en 1976 pour s'installer aux Etats-Unis. Il recherche de meilleures conditions de travail pour s'atteler à sa tâche principale : la rédaction de *La roue rouge*. Il lui faut de l'espace, un climat semblable à celui de la Russie. Il a surtout besoin de calme, de solitude. Or, à Zurich où il s'est d'abord arrêté, il est la proie constante des médias, des émigrés russes qui réclament soutien, interventions publiques, de la curiosité du voisinage aussi, tout simplement... et du KGB, qui n'a pas cessé sa surveillance. Sa famille et lui partent incognito de Suisse, pour le semer quelques temps.

Sa présence à la télévision française risque donc de se raréfier. Cependant, assez régulièrement, des émissions ou reportages lui sont consacrés. De formats variés, elles se centrent sur l'homme, sa vie, ses méthodes de travail, ou, plus rarement, sur son œuvre. L'écrivain continue à produire, et ses livres de la période soviétique sont réédités, souvent augmentés. Des études paraissent pour essayer de cerner cette œuvre prolixe et multiforme. Soljénitsyne reste donc présent pendant cette période de l'exil.

Juste avant le départ définitif de l'écrivain pour sa nouvelle demeure à Cavendish, un numéro des " Dossiers de l'écran " lui est consacré et lui offre l'occasion de répondre aux questions des téléspectateurs français.

Les " Dossiers de l'écran " : un lien direct avec les téléspectateurs

C'est le 9 mars 1976 qu'a lieu cette émission des " Dossiers de l'écran ", moins d'un an donc après " Apostrophes ". A cette date paraît le troisième et dernier tome de *L'archipel du Goulag*, le plus haletant, car consacré aux révoltes dans les camps et aux évasions, le moins vendu pourtant (150.000 exemplaires, contre 700.000 pour le premier).

Le principe de cette émission diffusée le mardi en première partie de soirée, consiste en un débat (mené par Alain Jérôme), qui suit la diffusion d'un film sur le même thème. Les téléspectateurs sont invités à poser des questions, auxquelles les invités répondent.

L'importance du débat prime sur le film qui sert essentiellement d'introduction au sujet. Ce soir-là, c'est une adaptation d'*Une journée d'Ivan Denissovitch*, réalisée en 1970 par Casper Wrede, qui est présentée. Selon Télérama, si le film est une reconstitution fidèle et minutieuse du roman, il laisse froid : " nous ne nous sentons pas concernés. Devant le soin – presque la piété – avec lequel le film a été réalisé, on est navré qu'il y manque juste la petite étincelle qui lui donnerait vie. " Le Nouvel Observateur est encore plus sévère : " une nullissime adaptation du chef d'œuvre de Soljénitsyne ". En tout cas, il indique que le thème de l'émission est le Goulag et l'expérience personnelle de l'auteur. C'est un numéro des " Dossiers " un peu particulier puisque Soljénitsyne est seul invité : il n'y a donc pas de débat sur le plateau, mais plutôt une discussion avec les téléspectateurs.

Le standard téléphonique est tenu par Armand Jammot (producteur de l'émission), Marcel Jullian (PDG de la chaîne, Antenne 2), Guy Darbois, Gilbert Khan. Il peut recevoir 120 appels à la fois, ce qui est peu pour les " Dossiers ", émission populaire. " C'est comme un entonnoir. Il y a peut-être 20.000 appels qui partent et 1.000 qui arrivent " explique Armand Jammot. Les questions sont collectées et triées. Guy Darbois récupère les bulletins retenus et fait la synthèse des questions posées.

Pour Soljénitsyne, c'est un succès : 7.000 questions dès le début du " débat ", alors que 1.000 constituent une bonne moyenne. Le téléspectateur peut voir les masses des fiches empilées. " La curiosité est grande pour Soljénitsyne, commente Guy Darbois. Nous sommes submergés. " Plus tard dans l'émission, il désigne la pile finale haute de l'épaisseur de cinq annuaires environ : " c'est beaucoup plus que la moyenne des autres émissions, et à l'image de l'intérêt des téléspectateurs : la concrétisation des contacts entre Alexandre Soljénitsyne et le public. " L'accent est mis sur le direct et ce lien entre l'écrivain et les Français présents devant le poste. S'il n'y a pas débat ce soir-là, c'est parce que

" nous avons pensé que la dimension précisément de Soljénitsyne, le nombre de questions qui avaient été posées la fois précédente et qui avaient valu le courrier après 'Apostrophes' justifiaient qu'il fût possible de poser toutes ces questions"

avance Marcel Jullian. Mais si la majorité des téléspectateurs l'appellent " héros, prophète, martyr ", d'autres commentaires détonnent : " on lui reproche d'être un agent de la propagande anti-soviétique et anti-communiste, de tout faire pour que la détente n'existe plus ". Ces propos rappellent que le contexte de l'émission n'est pas serein : ce que ne dit pas

Marcel Jullian, c'est que la chaîne a reçu des pressions de l'ambassade soviétique à Paris pour que les " Dossiers " n'aient pas lieu. Le gouvernement français s'est attiré des réprimandes de l'ambassadeur qui " a protesté contre cette soirée octroyée à Soljénitsyne ". Soirée d'autant plus intolérable qu'elle s'intercale entre les deux tours des élections cantonales... Armand Jammot cite cette question, maintes fois posée, sur l'opportunité d'une telle invitation en cette période électorale. Il invoque deux raisons : c'était la seule date où Soljénitsyne était disponible, et le thème de l'émission (évoquer la situation dans les camps soviétiques) n'a selon lui aucun " rapport avec la vie politique en France ", ce qui n'est malgré tout pas tout à fait exact... Les " Dossiers " veulent centrer sur l'homme : la politique risque donc d'être du menu.

1. Thèmes des questions

Il est vrai que les premières questions témoignent avant tout de la curiosité des téléspectateurs pour l'homme, son passé de prisonnier. On lui demande s'il trouve le film fidèle à son livre, s'il a été dans un camp de ce style, quels furent les moments les plus durs qu'il ait vécus durant sa détention... Est-il, a-t-il été communiste ?

" Communiste, en tant que membre du parti ? Non, jamais. Non, mais il fut un temps, dans ma jeunesse, les années 30 [...] où je lisais Lénine, Marx, Engels à l'Institut : je croyais y découvrir de grandes vérités (sourire)[...] Dans ce sens-là, j'ai succombé à la tentation et c'est dans cet état d'esprit que je suis parti à la guerre. "

D'autres questions, ainsi " Pour quels motifs les gens sont envoyés dans les camps soviétiques ? ", " Soljénitsyne a-t-il fait l'objet d'un procès régulier ? A-t-il bénéficié de l'assistance d'un avocat ? " ou encore " Y a-t-il des camps pour femmes et enfants et sont-ils différents de ceux montrés par Soljénitsyne ? ", prouvent que les téléspectateurs sont loin d'avoir tous lu *L'archipel* qui traite ces sujets et auquel d'ailleurs renvoie parfois l'écrivain. Les " Dossiers " lui permettent de toucher un public beaucoup plus large ; Soljénitsyne attire aussi des personnes qui ne sont pas ses lecteurs, qui n'ont pas forcément beaucoup de connaissances sur l'URSS : c'est la marque de la célébrité.

La politique fait irruption naturellement dans l'émission : Soljénitsyne est un dissident soviétique. Une question " qui revient à des centaines d'exemplaires " l'oppose à un autre dissident, Léonid Plioutch, qui lui " s'est déclaré toujours communiste ". Soljénitsyne insiste

sur la nécessité de garder un sens précis aux mots et relève une contradiction dans les paroles du mathématicien qui

" dit simultanément qu'il est un communiste convaincu — il est dévoué aux idéaux lumineux du communisme —, et en même temps, il nie complètement le régime tel qu'il existe en Union Soviétique, dans la mesure où j'ai compris (sourire), depuis son commencement. "

Pour lui, contrairement à Plioutch, il n'y a pas d' " idéaux lumineux " dévoyés et qu'il serait possible de retrouver. " Tout l'archipel, tout le système de répression a été créé par Lénine ", affirme-t-il et il fait remonter la condamnation du régime en 1903, " quand a été créé un parti d'un nouveau type, un parti qui était soumis à une volonté unique sans faille ". Soljénitsyne se demande si Plioutch sait de quoi il parle et regrette qu'il ait été amené à faire de telles déclarations avant d'avoir étudié l'histoire de leur pays (sous-entendu, comme lui), souhaite que le mathématicien a exprimé.

Il est amené à faire une autre correction de termes à propos de la détente. Question :

" Beaucoup de téléspectateurs s'interrogent sur les déclarations d'Alexandre Soljénitsyne au cours de sa tournée américaine à propos de la détente qu'il dénonce comme un danger pour le monde occidental. Deux types de questions : pourquoi cette opposition à la détente ? Ne pensez-vous pas que par la circulation des hommes et des idées qu'elle crée, elle n'apporte pas une meilleure situation à vos anciens compagnons du Goulag ? "

Soljénitsyne insiste sur le fait que le mot " détente " n'a pas la même signification pour les deux camps :

" La détente, pour l'Occident, on comprend ce que c'est : c'est faire des choses agréables pour la partie adverse, céder, ne pas insister. [...] De la part de l'Union soviétique, il n'y a pas eu un jour de détente, pas un seul. En fait, elle continue la même guerre froide qu'elle a toujours menée mais maintenant elle s'appelle rivalité/ compétition idéologique [Les arrestations continuent...] à Moscou, dans la rue, de jour, on coffre les gens et personne ne proteste, n'ose même lever les yeux. C'est ça la détente chez nous. Merci. Comme résultat de cette détente, la puissance de l'Union soviétique s'est renforcée par rapport à vous ; maintenant les vis sont serrées. [...] Tout le monde a peur de vous faire parvenir l'information."

D'où son opposition à la politique de détente telle qu'elle est menée par les Etats-Unis et ses alliés occidentaux. Il semble d'ailleurs que depuis son précédent passage à la télévision, Soljénitsyne soit moins optimiste quant à l'efficacité de son action en Occident, sur sa capacité de le convaincre de se maintenir face au danger soviétique, de défendre la liberté, d'être ferme. Il n'attend pas que celui-ci " libère " la Russie du régime soviétique — et donc qu'il lui fasse la guerre : " J'ai toujours considéré que nous devions nous libérer nous-mêmes ". Mais, désabusé par " l'apathie générale, cette façon de ne pas croire à la menace " de la part de l'Occident, il en est arrivé à la conclusion, après deux années passées de ce côté du mur et la dégradation de la situation mondiale, que la question à poser est non pas celle d'une possible évolution du régime soviétique, mais de l'avenir de l'Occident.

" Je voudrais rappeler que je n'interviens non pas comme homme politique et quand je parle de fermeté, j'ai en vue non pas tellement la fermeté de vos armées ou de vos notes diplomatiques, mais la fermeté de votre esprit. "

Soljénitsyne diagnostique un délabrement spirituel, la disparition de la fermeté de l'âme telle qu'elle existait chez les dissidents, qui n'avaient pas d'avions, ni de tanks, mais uniquement leur poitrine : " Nous avons la fermeté de notre volonté. " Ce délabrement n'est cependant pas nouveau :

" C'est un processus qui dure depuis plusieurs siècles. Il a commencé sans doute... [il réfléchit] quand les hommes ont décidé qu'au-dessus d'eux il n'y avait personne, qu'il n'y avait pas d'exigence supérieure, uniquement une philosophie pragmatique, des calculs d'affaires. [Ils] ont amené l'Occident dans cet état, quand chacun veut jouir de cette liberté, mais ne veut pas la répandre et la défendre. "

Imperturbablement, pourtant, il persiste dans la délivrance de son message. Il a confiance dans les réserves spirituelles des peuples occidentaux et entreprend de les dégager. Ainsi, il apprécie de pouvoir parler directement aux téléspectateurs français : " Inhabituel, responsable ; je m'y étais beaucoup préparé et j'avais le trac ", commente l'écrivain quelques années plus tard dans ses mémoires. A son goût, le lien n'était cependant pas encore assez direct :

" Les organisateurs trouvèrent le moyen de tout brouiller : ils avaient installé à côté de moi un commentateur superficiel et indifférent (je pensais n'avoir qu'à regarder la caméra et que personne n'allait s'interposer) ",

se plaint-il. Soljénitsyne n'aime pas les médiateurs ! Ceux-ci posent des questions " délayées, molles, sans intérêt " alors que les appels des téléspectateurs étaient des " plus pointus ". Et c'est aux Matrona de l'Occident qu'il fait une vraie déclaration, à la France qu'il aime, celle des " cathédrales, [des] villages, [de] la campagne ", qui est simple et " n'essaie pas de s'enjoliver ".

" Voici qu'aujourd'hui, regardant directement l'objectif, j'ai éprouvé ce contact avec des millions de téléspectateurs de ce pays qui m'a tellement plu. J'ai beaucoup aimé ce pays ; j'ai pas mal parcouru la France, elle va droit au cœur. Ce n'est pas du tout un compliment, ce n'est pas mon habitude de faire des compliments. "

La caméra a zoomé sur ses yeux pendant cet instant, renforçant le caractère d'intimité de la déclaration aux téléspectateurs : son visage est ouvert, souriant, plein de chaleur — presque un numéro de charme, mais rien d'affecté. Soljénitsyne parle d'un " dialogue " entre eux, qu'il apprécie manifestement. Et comme lors d'une conversation passionnée avec des amis, son visage passe par mille expressions, sa voix s'indigne ou se fait douce, le corps lui-même participe à la communication : il lève le doigt ou les bras pour mettre en garde, se tape la poitrine pour évoquer la fermeté de la volonté des dissidents, tend la main, paume exposée, en image de ce que doit être une vraie détente, ferme les yeux et croise les mains en parlant de spiritualité. Juste après cette déclaration d'amour déjà citée, faite avec le plus beau sourire, il s'indigne des souffrances méconnues de son peuple :

" Je regrette que des spectateurs vous aient écrit en parlant de ce dialogue comme d'un concert anti-communiste. Si on peut, après le film qu'on a vu, appeler un concert un dialogue sur nos souffrances, cela veut dire que les gens qui ont posé ces questions n'ont pas de cœur. Ils ne peuvent comprendre les souffrances parce qu'ils ne les ont pas éprouvées. Le mot de concert est insultant ! Nos souffrances ne sont pas anti-communistes, ce sont des souffrances humaines. Mais le communisme est anti-humain. [...] Nous sommes des hommes, nous voulions vivre comme des hommes. On nous a imposé un régime anti-humain : on l'a appelé communiste. "

Le contraste brusque entre les deux parties de l'intervention de l'écrivain saisit le téléspectateur qui ne s'attend pas à une telle charge après la bienveillance avec laquelle il a été traité juste auparavant. Et tout à coup, Soljénitsyne s'arrête, laisse tomber lourdement sa tête contre sa main, et semble plonger dans un ennui insondable... L'écrivain est un spectacle à lui seul et une personnalité aussi vivante et naturelle sur un plateau de télévision, chose assez rare, constitue une aubaine pour les programmeurs de l'émission.

Mais l'écrivain est las et eût souhaité des questions " plus profondes " : confiant, il est certain qu'elles ont été posées, mais qu'elles " n'ont pas pu percer à travers la masse des questions superficielles ", c'est-à-dire celles qui traitent de politique. Il se plaint de ce que les journalistes notamment ne s'intéressent qu'à ce " plan misérable " qu'est le plan politique, un plan " pauvre : il y a la droite, la gauche, mais pas de profondeur, ni de hauteur ". L'émission a montré que Soljénitsyne a eu maille à partir avec la presse occidentale, et notamment en France, avec *Le Monde*.

2. Un différend avec le journal *Le Monde*

Dans *Le grain tombé entre les meules*, Alexandre Soljénitsyne note que ses rapports avec la presse ont été compliqués dès le début de son exil. Il lancera même à la " meute " de journalistes venue chez Henrich Böll recueillir ses premières impressions cette célèbre invective : " Vous êtes pires que le KGB ! ". L'écrivain se sent attaqué par plusieurs médias de l'Ouest, classés à gauche comme le *Stern* en RFA, ou encore *Le Monde*, et qui seraient prompts à diffuser sur lui des fausses nouvelles, des rumeurs malveillantes. Une question de nombreux téléspectateurs lui fournit l'occasion d'évoquer ce point : on lui reproche " d'avoir choisi la date du deuxième anniversaire de l'avènement de Pinochet pour se rendre au Chili ". Savait-il lorsqu'il est allé là-bas qu'il y avait également des camps d'internement ?

Soljénitsyne bondit. " Ca, c'est une question remarquable !" Cette annonce est une " invention " et il cite nommément *Le Monde*. Il n'a jamais eu l'intention d'aller au Chili, n'a même reçu aucune invitation. Il profite de cette histoire pour stigmatiser la pseudo liberté d'information dans la presse occidentale, à laquelle il croyait d'ailleurs fermement quand il habitait l'URSS. Il a changé d'avis et invoque à sa charge la tradition du droit de réponse :

" C'est très intéressant [cette invention]. D'une part, c'était publié en bonne place, et maintenant, toutes les têtes le savent. J'ai demandé aux éditions du Seuil de dénoncer ce

mensonge et le même journal Le Monde a publié un démenti, mais de façon assez voilée, en mauvaise place... [...] Dans votre presse libre, on peut parfaitement mentir, avec beaucoup d'adresse, comme dans la presse soviétique. Le même journal Le Monde a réussi à publier en gros caractères que mon discours américain était un discours pro-hitlérien. "

Il s'étonne de ce qu'aucun journaliste ne se repente d'avoir mal influencé l'opinion en donnant une information fausse : " nous avons commis une erreur, je me suis trompé, j'ai été bête, je ne comprenais pas ", leur suggère-t-il d'écrire — on imagine un journaliste avouer : " j'ai été bête " !

Qu'en est-il exactement ? Le Monde a publié cette annonce du voyage au Chili le 12 septembre 1975, en dernière page. C'est une courte dépêche de l'AFP qui prend place sous un article important consacré à la grève de la faim à Paris de femmes françaises de prisonniers politiques chiliens :

" L'écrivain soviétique Alexandre Soljénitsyne se rendra prochainement au Chili, a annoncé mercredi 10 septembre à Santiago le président de l'Organisation des étrangers au Chili. Cette organisation avait adressé une invitation à Soljénitsyne, actuellement aux Etats-Unis, pour qu'il assiste aux cérémonies marquant le deuxième anniversaire de la prise du pouvoir par les forces armées. "

Une information n'est pas isolée dans un journal : elle est placée au milieu d'autres articles qui contribuent à lui donner un sens implicite. N'est-ce pas le cas ici où, par sa position, le lecteur a vraiment l'impression que l'écrivain soutient cette junte chilienne qui fait des prisonniers politiques ? Dès le lendemain, le quotidien publie un démenti dans sa rubrique " A travers le monde ", en page 4, qui constitue la brève la plus importante.

" Alexandre Soljénitsyne n'a aucunement l'intention de se rendre au Chili, déclare-t-on, le vendredi 12 septembre, au Seuil, démentant ainsi les propos de M. Vogelfanger, président de l'Association des étrangers au Chili (Le Monde du 12 septembre). [reprise des propos cités la veille] Il avait ajouté que l'écrivain lui avait répondu que l'invitation lui était parvenue trop tard, mais qu'il promettait de faire prochainement un séjour au Chili. Le Seuil, qui représente à Paris M. Soljénitsyne, qui réside à Zurich, déclare qu' 'aucune invitation n'a été faite à l'écrivain de se rendre au Chili, qu'il n'y a, par conséquent, pas répondu, et que les déclarations concernant ce voyage sont dénuées de tout fondement.' "

On remarque déjà une différence dans les deux communiqués, puisque du premier, il ressortait clairement que le dissident irait au Chili dans le but d'assister aux cérémonies du deuxième anniversaire de la prise de pouvoir par le général Pinochet. La dépêche de l'AFP n'avait pas été citée entièrement. Enfin, le journal, qui place le démenti dans une autre partie de son édition — parmi d'autres brèves, et pas en dernière page —, reproduit dans une large mesure la fausse nouvelle et le démenti proprement dit ne fait que la moitié de la brève. Or, le 8 octobre suivant, dans un encadré d'une colonne publié en page 3 et intitulé " Soljénitsyne et Le Monde " (où est reproduit un communiqué de l'écrivain qui met en garde les lecteurs contre les fausses rumeurs et utilisations qui sont faites de son nom), le journal proteste contre l'assimilation opérée par l'écrivain entre lui et d'autres quotidiens qui ont publié des interviews imaginaires, alors qu'il a pour sa part publié un démenti de 31 lignes d'une dépêche de l'AFP longue elle de 12 lignes. Le rapport entre les deux est faux.

Broutilles que tout cela ? Si l'on en croit Michel Legris, ancien journaliste du Monde, surtout du temps d'Hubert Beuve-Méry, et auteur du pamphlet *Le Monde tel qu'il est* (paru en 1976), certainement pas. La manière de placer l'information n'est pas innocente, et la statistique est nécessaire pour vérifier l'objectivité d'un journal :

" Lorsque le journal se targue de n'avoir rien tu, d'avoir fait accueil à toutes les opinions, à toutes les versions, à tous les faits, il convient de se demander combien de fois ceux qui allaient dans un sens ont été répétés et ressassés alors que ceux qui allaient dans le sens opposé ont été, en tout et pour tout, et une fois pour toutes, mentionnés. D'autre part il sera utile de regarder si les rectificatifs qui fleurissent après la diffusion d'une nouvelle ne font pas illusion et si ce n'est pas à tort qu'ils se donnent pour des garanties d'intégrité intellectuelle puisque le démenti efface rarement l'effet de choc produit par l'info qui en fait l'objet, il importe de considérer si ces effets de choc n'apparaissent pas, eux aussi, régulièrement, au service des mêmes causes, des mêmes idées, des mêmes gens. "

Les questions des téléspectateurs prouvent qu'effectivement l'effet d'annonce du voyage au Chili a eu plus d'impact que son démenti. Et il est vrai aussi que *Le Monde* à plusieurs reprises laisse imprimer dans ses éditions des affirmations insultantes à l'encontre de Soljénitsyne. Dans un billet du 3 juillet 1975, publié en une, il est assimilé par Bernard Chapuis à Laval, Doriot et Déat, tous collaborateurs des nazis lors de la Deuxième Guerre mondiale. Commentaire qui ne repose que sur la déformation d'un discours de Soljénitsyne tenu devant des syndicalistes américains quelques jours auparavant. C'est ce que reconnaît du

bout des lèvres le journal qui publie une mise au point le 22 juillet suite aux interrogations de plusieurs lecteurs, au titre sibyllin, " L'écrivain et le nazisme " : il conclut magnanimement que " rien ne permet de prêter à Soljénitsyne des sentiments pro-hitlériens ", une négation qui laisse entendre une affirmation. D'ailleurs, le 31 octobre de la même année, dans une longue interview intitulée " La liberté est le présent et l'avenir du socialisme ", le vice-président du gouvernement hongrois explique la non-publication de Soljénitsyne dans son pays par le fait qu'il " exprime des idéaux inhumains auxquels nous ne garantissons pas de forum. [Il] incite à une nouvelle guerre mondiale, défend les ignominies du fascisme, s'oppose à la coexistence pacifique ". Cette litanie fausse et injurieuse n'attire aucune réprobation ni rectificatif du journaliste qui recueille les propos. Il s'agit pourtant de Bernard Féron, qui avait rédigé une bonne critique de l'Archipel en février 1974 !

Nous avons vu au chapitre 2 que Le Monde avait cru bon aussi de publier un article envoyé par l'agence soviétique Novosti (aux ordres du Kremlin donc) qui proclamait que Soljénitsyne était un ennemi de la paix.

Le jour de la sortie de *L'archipel du Goulag*, le journal prépare une double page, " L'URSS en question ". A gauche, trois livres, un " violent réquisitoire " (l'Archipel), une " satire " (En quarantaine de Vladimir Maximov), un " témoignage " (souvenirs de Joseph Berger, ancien du Komintern, émigré en Israël après avoir connu la disgrâce et la prison) " lancent l'anathème contre le totalitarisme ". A droite : plusieurs autres livres d'économistes, de diplomates, de géographes, " engagés ou non " qui, " à l'inverse ", " examinent les réalités présentes du pays et en tirent des enseignements positifs ". Le totalitarisme relève du passé, du temps de Staline ; car, rassurez-vous bonnes gens, les dernières nouvelles du pays des Soviets sont particulièrement encourageantes ! Et ce sont des experts qui le disent. On se félicite d'ailleurs de " l'étonnante liberté " avec laquelle Jean Elleinstein, membre du PCF, poursuit son Histoire de l'URSS...

Alain Besançon, dans la revue libérale Contrepoint, s'indigne :

" Pourquoi mettre côte à côte Soljénitsyne et des propagandistes du PCF ? Pour diminuer autant que possible la portée du premier (...) Ce qui est choquant est que cette opération soit présentée comme une preuve de probité journalistique, un service rendu à la vérité historique, pour tout dire comme effort d'objectivité. "

Le Monde réagit vivement aux accusations de Soljénitsyne lors des " Dossiers de l'Ecran ". C'est un " procès d'intention " qui lui est attenté, réplique-t-il par la plume de Michel Tatu. Celui-ci se demande qui peut bien informer si mal l'écrivain pour qu'il s'érige ainsi " en censeur de la presse occidentale en générale, et du Monde en particulier ". En ce qui concerne l'annonce du voyage au Chili, le journaliste se repose sur l'AFP qui a publié la dépêche ; puis, il argumente que le démenti occupait " le triple de la place accordée à la première information " et n'était donc pas " voilé ". Nous avons vu que tel n'était pas le cas. Il plaide cependant le fait que le quotidien est encore revenu sur la question le 8 octobre avec la publication du communiqué de l'écrivain. En ce qui concerne le billet de Bernard Chapuis, Michel Tatu reconnaît que l'assimilation de l'écrivain à Pierre Laval l'a " légitimement choqué ". Mais il rappelle que le fait qui avait apparemment induit en erreur Chapuis n'a pas été contesté par Soljénitsyne : ce dernier regrette toujours que l'Occident se soit allié à Staline contre Hitler au lieu de le vaincre seul. Ce qui est une manière d'excuser Chapuis implicitement (il y avait certains fondements à son affirmation). Enfin, Le Monde " est sans doute le journal qui publie le plus d'opinions diverses et même contradictoires ...[les insultes constitueraient-elles des opinions ?] ... mais l'écrivain continue d'exiger l'adhésion totale à ses thèses et de ne retenir, dans l'information, que ce qui lui convient. "

Le Monde, quoiqu'en dise Michel Tatu, à l'époque chef du service étranger, est loin d'avoir été impartial avec Soljénitsyne. Il faut dire que sous la direction de Jacques Fauvet depuis 1969, le journal ménage les partis communistes. La révolution des œillets fut un cas de figure :

" Le Monde occultait ou sous-évaluait constamment le comportement d'un Parti communiste qui tendait à établir sa domination sur la révolution portugaise : prise en main de la police, des banques, des moyens d'information (...), comportements qui produisirent une réaction populaire anticommuniste qui fut présentée comme une manifestation d'obscurantisme religieux et une résurgence du salazarisme. "

De sensibilité démocrate chrétienne, Fauvet cherche à " intégrer Karl Marx à l'Evangile ". Les personnalités, les événements sont jugés selon ce barème.

" Soljénitsyne, porté aux nues tant qu'il ne met en cause que le stalinisme et ses séquelles est rejeté peu à peu au bas de l'échelle — à mesure qu'il se confirme qu'il incrimine l'essence même du système communiste. "

Dès la parution de *L'archipel du Goulag* donc, tout espoir était perdu.

3. Une presse mitigée sur la prestation de Soljénitsyne

Cette émission de télévision suscite maints commentaires dans la presse : à nouveau, l'exilé soviétique fait l'événement. Le Monde y consacre une très large place. Bernard Féron — nous le retrouvons — écrit deux articles : un compte-rendu de l'émission, et un long commentaire qui débute en Une et se poursuit en page 2 entièrement consacrée à Soljénitsyne (avec aussi l'encadré que nous venons d'étudier). Le fait que le quotidien du soir ait été pris à parti lors des "Dossiers" n'est sans doute pas étranger à cette abondance d'écrits ; que l'on se souvienne du retentissement apparemment limité d'"Apostrophes" presque un an auparavant dans le même journal. La critique est négative, comme, attendu, celle de L'Humanité. Télérama, comme toujours en cas de divergence dans la rédaction, présente deux points de vue opposés : un louangeur d'Alain Cadeau, l'autre (trois fois moins long) très critique d'Alain Rémond. Jean Daniel consacre un nouvel éditorial plutôt favorable à l'écrivain dans Le Nouvel Observateur avec quelques réserves, ainsi que Jean-François Revel dans L'Express et Thierry Maulnier dans Le Figaro (pas d'éditorial, mais l'article débute en Une, avec une photo-portrait de l'écrivain).

Il est un point sur lequel tous s'accordent : le dissident apparaît comme un bloc de certitudes. "Il y a, incontestablement, chez cet homme, quelque chose d'intraitable et, pour ainsi dire, de monolithique", note Thierry Maulnier. Bernard Féron l'appelle "l'écrivain de génie que rien ne saurait ébranler, qui peut dessiner pendant des heures l'histoire passée et à venir de la planète". Dans Télérama, Alain Cadeau, par ailleurs dithyrambique, le reconnaît volontiers : "Oui, il est intolérant. Oui, il est intransigeant. Oui, il dit toujours la même chose." La différence entre les commentateurs tient à l'importance qu'ils accordent à cette intransigeance : intolérable, ou secondaire ?

Bernard Féron sépare le commentaire du compte-rendu de l'émission mais ce dernier distille tout de même l'opinion du journaliste. L'écrivain est décidé à poursuivre son combat jusqu'au bout : "Dans cette bataille, il n'y a guère de place pour les tièdes. Même Plioutch est rabroué par l'auteur du *Goulag*", note-t-il. L'écrivain professe une opposition absolue au communisme, et dans sa vision spirituelle du monde, "la détente n'a pas sa place" affirme-t-il, ce qui est en contradiction notoire avec les paroles de Soljénitsyne. Dans son commentaire,

Bernard Féron lui reproche d'abord de ne pas reconnaître les implications politiques de sa vision spirituelle, ensuite de " trancher de tout ce qui importe au monde contemporain et conclure que le discours 'politique' est misérable ". Sa vision est manichéenne, d'un côté le communisme qui représente le mal, de l'autre le reste du monde qui se laisse aller à la dérive (il s'agit en fait uniquement de l'Occident). " Tout empli de la ' grande vérité ' qu'il vaut répandre, il en vient à oublier mille et une petites vérités. Ce géant (...) est un terrible simplificateur. " Féron a une préférence pour Léonid Plioutch qui lui " veut encore croire à l'idéal communiste de sa jeunesse ". Comme lui apparemment. Que l'on en juge : " [Soljénitsyne] affirme (...) que la politique ne l'intéresse guère. ' Nos souffrances ne sont pas anti-communistes, elles sont humaines '. Il ajoute aussitôt : ' Le régime communiste est anti-humain. ' " Que de son expérience intérieure du régime soviétique, Soljénitsyne se permette de conclure au caractère criminel du communisme, voilà qui ne passe pas. Féron reconnaît tout à fait le grand rôle qu'a joué l'écrivain : " Il est incontestable (...) qu'il a fait revivre le bagne comme aucun autre témoin n'avait su le faire. Il a aussi donné à l'opposition au régime établi en URSS une voix qui a porté dans le monde entier. " Mais son rôle devrait se limiter à cela.

C'est une constante chez les critiques du dissident que de séparer son œuvre de témoignage et ses prises de position politico-spirituelles. C'est le cas bien entendu pour L'Humanité où Georges Bouvard dégage dans l'émission deux aspects bien distincts :

" Le témoignage d'une part, [et Bouvard rappelle que la révélation en 1956 des " violations de la légalité socialiste a été douloureusement ressentie par les communistes "] et, d'autre part, le message apocalyptique adressé à l'univers par Soljénitsyne, qui (...) a soutenu une fois de plus une politique de guerre froide. "

C'est aussi le cas d'Alain Rémond dans Télérama, ému par le témoignage, " touché en plein cœur " quand l'écrivain parle du Goulag et de la répression des dissidents en URSS. Mais il est irrité quand le même " s'érige en prophète, en visionnaire, pour condamner la ' démission ' de l'Occident, au prix de grossières simplifications, d'amalgames inadmissibles ou de mensonges purs et simples. " Le critique télé ne précise pas ici sa pensée. De quels mensonges peut-il bien s'agir ? Même séparation dans l'éditorial de Jean Daniel, mais à l'inverse, son admiration pour l'homme et l'importance de son témoignage prime sur l' " intolérance " dont il ferait preuve - celle-ci n'est pas autant redoutable que son " intransigeance " est féconde (allusions à l'article de Bernard Féron).

" Soljénitsyne, pour notre profit, pose obstinément et inlassablement la question de savoir si le communisme soviétique peut être séparé de l'enfer du goulag (...) Il nous somme de répondre. (...) Devant une scène d'horreur, il nous empêche de détourner le regard. Et, quand enfin il nous a immobilisés dans la contemplation de cette scène, alors il nous dit qu'il s'agit d'un miroir, celui de notre avenir, et que nous pouvons lire ce qui nous attend. "

Si le dissident se répète, n'est-ce pas parce que les Occidentaux n'arrivent pas à tirer les conclusions logiques de ce qu'il dit ? Après cette belle interrogation, Jean Daniel poursuit, précautionneux :

" Si nous refusons le communisme à la soviétique et si nous redoutons son expansionnisme, il nous faut considérer avec encore plus de circonspection l'Etat, et en l'occurrence, la superpuissance, soviétique. C'est là un saut idéologique encore plus difficile à accomplir. (...) Devrons-nous en arriver à redouter qu'un mouvement révolutionnaire ne se libère de l'impérialisme américain en s'appuyant sur le totalitarisme soviétique ? "

On voit que Jean Daniel n'a pas encore trouvé de réponse.

Jean-François Revel répond aussi à Bernard Féron, et finalement à son confrère du *Nouvel Observateur*, alors que leurs éditoriaux paraissent le même jour. Il définit ainsi ce qu'il appelle le " rejet nuancé " de Soljénitsyne de la part de la gauche associée ou non aux communistes : on a pris note, ça y est, de son message.

" Mais pourquoi faut-il qu'il enlève lui-même toute portée à son récit en s'obstinant à le commenter, alors que, bien évidemment, seuls les rédacteurs de *La Dépêche calabraise* sont qualifiés pour cette tâche ? "

ironise-t-il. Revel constate que la gauche n'a pas dissipé " le mirage d'une capacité interne des Etats communistes à se libéraliser spontanément " et qu'elle n'a pas tiré les leçons de *L'archipel du Goulag*. Il regrette de plus vivement de ne pas avoir entendu " de protestations bien véhémentes de nos pointilleux partisans de la liberté d'information, de l'indépendance nationale et de la non-ingérence dans nos affaires " après les réprimandes envoyées au gouvernement français par l'ambassadeur d'URSS pour cette émission de télévision. Il voit dans l'attitude du *Monde* notamment (l'annonce du voyage au Chili, les " sentiments pro-hitlériens ") le signe de ce rejet d'une bonne partie de la gauche.

Tel n'est pas le cas de la droite bien sûr. L'article de Thierry Maulnier consiste surtout en un compte-rendu bienveillant et assez convenu des "Dossiers", qui insiste sur sa figure de combattant et son statut de porte-parole de "millions d'hommes qui ont fourni la matière de *L'archipel du Goulag* avec leur vie et avec leur mort." Mais l'article le plus élogieux est sans conteste celui d'Alain Cadeau dans *Télérama*, sur lequel le charme de l'écrivain s'est pleinement exercé. Les métaphores religieuses, qui deviennent des lieux-communs sous la plume des journalistes, reviennent : "prophète" (à deux reprises), "barbe de Christ". A noter que la dénomination de prophète est également utilisée par les plus critiques Bernard Féron et Alain Rémond, ainsi que Jean Daniel (qui évoque aussi le "mage grand-russien"), mais dans un sens négatif (moindre tout de même pour Daniel, même si plus loin il parle de son "utopie moyenâgeuse et slave"). Ceux qui soutiennent le plus Soljénitsyne le font avant tout pour des raisons spirituelles, parce qu'ils sont touchés par la force morale du personnage, de son action comme de ses paroles, tandis que ceux qui le critiquent, esprits plus politiques (ou plus retors), ne s'arrêtent que peu à cette dimension spirituelle et s'attaquent à des opinions politiques qui leur sont étrangères.

"On n'aime pas ceux qui dérangent !" s'exclame Alain Cadeau. "Qui peut reprocher à cet extraordinaire écrivain, après les épreuves terribles qu'il a souffertes, de nous secouer et de nous troubler ?" Transi d'admiration pour le dissident qui parle un langage rare en Occident, il interroge le lecteur, enthousiaste :

"Comment pouvait-on rester insensible au message grave, accablant, passionné, de Soljénitsyne, ce Cassandre qui dénonce tous les 'goulags', accable l'Occident comme l'Orient, relève les erreurs (le concernant) de la presse libre, refuse la 'détente' et fustige notre apathie et nos démissions !"

Le panorama de la presse étudiée ici montre une évolution certaine depuis la première apparition d'Alexandre Soljénitsyne à la télévision française. Les réactions sont plus contrastées : on ose davantage dire ses désaccords politiques avec lui, dans le meilleur des cas, dans le pire on recourt à l'injure ou à la malveillance, en dépit de sa stature morale — que personne ne conteste. Mais le témoignage perd de sa "nouveau-té" et le dissident, qui n'est pas avare en déclarations publiques, ne craint pas de porter de sévères jugements sur une des institutions les plus sourcilleuses de l'Occident : les médias. Le "Père la Justice", comme le caricatura l'écrivain Alexandre Zinoviev, suscite donc l'agacement, d'autant plus que la télévision le pousse à simplifier sa pensée, qui s'exprime plus subtilement dans son œuvre.

Quelques années vont s'écouler pour le dissident, loin désormais des écrans français. Ce n'est qu'en 1983 qu'il réapparaît, dans un nouveau numéro d'Apostrophes qui est tourné sur les lieux mêmes où il réside, à Cavendish. C'est une autre facette de l'écrivain qui est présentée aux téléspectateurs.

Soljénitsyne intime à Cavendish

L' " Apostrophes " diffusé le 9 décembre 1983 est une " émission spéciale " : un tête-à-tête entre Bernard Pivot et l'écrivain. Elle constitue le " comble de la reconnaissance, quelque chose comme le Prix Nobel d' 'Apostrophes' ". L'impact médiatique est encore plus important, renouvelé par l'archivage, les rediffusions et les ventes à l'étranger (où ces émissions sont très prisées) de même que les retombées commerciales. L'année 1983 fait partie des " trois glorieuses " d' "Apostrophes " , une des meilleures en termes d'audience avec une moyenne de 3,4 millions de foyers, soit un taux de 10,9% à l'Audimat. L'émission consacrée à Alexandre Soljénitsyne atteint un score de 17,3%, donc largement au-dessus de la moyenne. Ce n'est cependant pas le meilleur, qui est de 26,6% (une émission avec le journaliste Jean-Pierre Elkabbach, à propos de son livre 'Taisez-vous, Elkabbach !', reprise d'une célèbre invective de Georges Marchais).

1. La communauté de Cavendish

Ce numéro se présente en deux parties : tout d'abord un reportage sur la vie de Soljénitsyne à Cavendish, puis l'entretien avec Pivot sur son actualité littéraire (que nous étudierons plus loin.) Le tournage a duré en tout et pour tout deux journées, dont une et demie consacrée au reportage. Quatorze personnes sont présentes sous la houlette du réalisateur Jean Cazenave ; l'éditeur Claude Durand est là également. Alexandre Soljénitsyne — et sa famille — se laisse filmer mais refuse de recommencer une scène ou de se répéter. " Ainsi marquait-il sa détermination à ne jamais passer de la spontanéité au simulacre, du vrai à l'artifice, à ne pas être filmé jouant la comédie ", se souvient Pivot quelques années plus tard.

Dans le reportage, le présentateur insiste sur la liberté accordée à l'équipe par l'écrivain ; seule la maison où il habite n'a pas été filmée " pour des motifs évidents de sécurité (...). Pas de fils barbelés comme on l'a raconté, mais un simple grillage ", tient-il à préciser, démentant les rumeurs malveillantes qui prétendaient que l'écrivain s'était reconstitué un goulag. Il est simplement isolé : tout au début du reportage, nous sommes avec Pivot dans la voiture qui

traverse le village de Cavendish et poursuit un long moment sa route à travers les forêts d'un rouge automnal. Que l'on ne s'y trompe pas, malgré la musique country qui accompagne ce voyage, Soljénitsyne s'est exilé de l'Amérique. Les paysages, les maisons de bois que le téléspectateur aperçoit bientôt, et la petite chapelle orthodoxe, tout prouve qu'il s'est reconstitué, non une prison, mais un vrai chez-soi russe.

On commence bien sûr par les présentations : toute la famille pose devant la caméra — l'épouse, la belle-mère, les trois jeunes fils blondinets et rondouillards, et l'écrivain lui-même, vieilli, barbe allongée, plus grise, ventre proéminent sous la vareuse, allure de patriarche ; une photo très " Américains moyens ". Chacun est nommé ; Pivot nous donne l'âge des enfants. Soljénitsyne est suivi dans ses occupations quotidiennes : coupe du bois, prière, cours aux enfants (mathématiques et astronomie), tennis... Commentaire humoristique de Pivot :

" Pouvais-je m'imaginer, en arrivant à Cavendish, que je verrais l'auteur de l'Archipel du Goulag, prix Nobel de littérature, en short, une raquette de tennis entre les mains ?! "

Complicité avec le téléspectateur qui peut s'amuser de voir Soljénitsyne échanger maladroitement quelques balles avec un de ses fils. Message : l'écrivain est un homme simple (Pivot insiste plus tard sur le fait que la famille n'a " pas de secrétaire, pas même une employée de maison "), insoucieux de son image, bon père, chaleureux.

" Il se laisse filmer avec gentillesse, mais ne veut pas refaire une scène. Ecrivain et père de famille, DA, comédien, NIET ! "

Le ton bonhomme de Pivot renforce un sentiment de proximité et de familiarité. Mais les premières paroles de Soljénitsyne rappellent immédiatement un passé moins paisible :

" Quand j'étais enfant, j'ai toujours rêvé de jouer au tennis. Mais les conditions de la vie, la guerre, les camps, m'en ont empêché. De toute façon, enfant, je n'avais pas assez d'argent pour acheter une raquette et les conditions soviétiques rendaient difficile l'accès aux cours de tennis. "

En une réplique, nous retrouvons le dissident et le plan suivant montre la maison à deux étages que Soljénitsyne s'est fait construire spécialement pour son travail, à côté de la maison familiale. C'est le soir, la chaleur de son bureau (omniprésence du bois et de la brique, éclairage doux), l'ordre qui y règne contrastent avec les images précédentes de détente en

extérieur. Nous sommes transportés au " saint des saints ", là où s'écrit *La roue rouge* : la grande " salle-bibliothèque où est réunie une énorme documentation " explique Pivot ; on y voit quantité de fiches noires d'écriture classées en bon ordre sur une vaste table en bois ; des pans entiers de murs couverts de livres. On aperçoit aussi un lecteur de microfilms : de vastes moyens sont mis au service de son œuvre. Soljénitsyne déclare qu'il travaille 17 heures par jour, ce qui paraît énorme ! S'il n'a pas de secrétaire, sa femme l'aide, en plus de ses autres tâches que Pivot énumère, admiratif : " Non seulement Natalia s'occupe de l'éducation des enfants, mais c'est encore elle, aidée de sa mère, qui fait le ménage et la cuisine. " Elle est aussi une collaboratrice efficace, elle " note, tape, classe, conseille ". Le téléspectateur assiste à une discussion à voix basse en russe entre les époux, qui ne s'occupent pas de la caméra, et dans laquelle Soljénitsyne semble donner des instructions à sa femme qui prend des notes. Interrompus par une question de Pivot, invisible à nos yeux, ils lèvent les leurs, souriants, revenant soudainement à nous. " Quel est le rôle de madame Soljénitsyne ? " L'écrivain enlace sa femme et loue son aide, en termes vagues :

" Son rôle est trop grand pour l'expliquer en deux mots. Elle a une part exceptionnelle dans mon travail. Isolé du monde comme je le suis, c'est une collaboration sans prix. Elle collabore à tous les stades sous des formes très variées. "

Elle n'est pas seule. Les enfants s'y mettent aussi. Ermolaï, l'aîné, " tape les textes de son père sur une imprimante qui donne des pages analogues à celles d'un livre et sur lesquelles Soljénitsyne portera plus tard ses corrections " — il tape, vite, à la machine. Stepan, le plus jeune qui a dix ans, est dérangé dans son travail et interrogé sur ce qu'il fait. Il répond en russe, en montrant un petit carnet couvert de la même écriture noire, avec un air très sérieux.

" Je fais la première frappe du dictionnaire de langue russe composé par mon père. Il a noté dans ce bloc-notes des mots inusités, vieux d'un siècle, dans le but d'enrichir la langue russe aujourd'hui. "

Voilà un enfant qui parle bien ! Il connaît le sens de son travail, l'importance qu'il revêt, et l'accomplit avec application.

Ainsi, tout le monde s'attelle à la tâche. Ce reportage nous montre une organisation à la fois " rigoureuse et méticuleuse " acceptée par tous, apparemment dans la joie de la mission à accomplir : achever *La roue rouge*, ou l'histoire de la descente en l'enfer du XX^{ème} siècle du

peuple russe. Il s'achève sur l'image du couple Soljénitsyne en promenade d'amoureux dans la forêt, sur fond de 2ème concerto pour piano de Beethoven joué par leur fils Ignat, 11 ans, " qui vient de faire ses débuts de concertiste dans l'orchestre professionnel de l'Etat de Vermont " explique Bernard Pivot. Nous restons ainsi avec l'image d'une famille unie, qui jouit d'un bonheur paisible, fondé sur un travail auquel chacun prend sa part, une vie simple, harmonieuse, dans un cadre beau, et où l'art et la religion sont présents. Une sorte d'abbaye de Thélème, les rabelaiseries en moins !

Dix ans plus tard, un autre reportage présente l'écrivain chez lui. Il est présenté lors de l'émission littéraire " Ex-Libris " du journaliste Patrick Poivre d'Arvor, diffusée vers minuit. D'une durée de 35 minutes, elle est entièrement consacrée à Alexandre Soljénitsyne. C'est Claude Durand qui a fourni ce " document inédit en Occident " (Poivre d'Arvor) de vingt minutes. Présent sur le plateau, il parlera ensuite de Mars 17, dernier tome traduit de la Roue rouge. Il y a dû avoir un arrangement ; Durand est un éditeur efficace.

D'origine russe, le document est du cinéaste Stanislas Govoroukhine, de l'équipe d'Ostankino : tel est le nom du Fonds social pour les prisonniers et leurs familles créé par les Soljénitsyne en 1973 et alimenté par les droits d'auteur de *L'archipel du Goulag* – il se charge d'envoyer des colis de vivres et de médicaments en Russie. Il semble donc (ce qui n'est pas clairement dit lors de l'émission) que ce document a été tourné à l'occasion des vingt ans d'existence de ce Fonds pour donner aux Russes (libérés du régime soviétique, nous sommes en 1993) des images de la vie de l'écrivain. Nous le retrouvons dans son bureau, toujours alerte : en quelques secondes, ce reportage montre la continuité de sa vie.

Mais son intérêt est ailleurs : il veut prouver la permanence des liens de Soljénitsyne avec la Russie et les Russes, malgré son exil et son " splendide isolement " (Poivre d'Arvor). Le Fonds en est un bon exemple ; mais il n'y a pas que cela. " Je reçois des montagnes de lettres ! " s'exclame Soljénitsyne, de nombreux témoignages de Russes du monde entier, mais évidemment surtout de Russie. Il lit avec émotion la lettre d'une institutrice qui lui raconte la dureté de la vie dans leur pays. Il donne son avis sur la nouvelle Russie : il critique le régime politique en place, " sale hybride ", " fusion des requins du monde de l'argent, de la nomenklatura et de tous ceux qui se sont maquillés en pseudo-démocrates ". Seul un " repentir général " et " un réveil de la conscience morale " permettront à un " pouvoir fort et sûr de lui " de voir le jour et de réformer le pays pour le mener petit à petit à la démocratie. Plus drôlement, il fustige l'américanisation de la langue et prend à témoin l'équipe qui l'entoure de

la laideur des termes anglo-saxons (mais aussi français comme le mot " maire ") prononcés à la russe. Enfin, c'est dans ce reportage que l'on apprend que le dissident fut victime d'un attentat en août 1971 de la part du KGB : le « coup du parapluie bulgare ».

Ces reportages sur Soljénitsyne ne sont pas diffusés isolément : ils prennent place chacun dans des émissions plus larges consacrées à l'actualité de l'édition de son œuvre.

2. L'actualité littéraire de Soljénitsyne

Plusieurs émissions évoqueront purement l'actualité littéraire de l'écrivain pendant notre période : les deux évoquées supra, " Apostrophes " en 1983, à propos de la sortie de deux livres, la nouvelle version d'*Août 14* et un pamphlet *Nos pluralistes*, et donc " Ex-Libris " en 1993 sur Mars 17 ; le traducteur de la nouvelle édition du *Premier cercle* est invité à " Apostrophes " en 1982 ; un numéro spécial d' " Ex-Libris ", consacré à l'effervescence littéraire moscovite en 1989, évoque la publication de *L'archipel du Goulag* en Russie ; lors d'un " Bouillon de culture " en 1991 (nouvelle émission de Bernard Pivot, après l'arrêt d'"Apostrophes "), Claude Durand, encore lui, évoque le retour de l'écrivain dans son pays et présente *Comment réaménager notre Russie ?* Mais revenons en arrière, à Cavendish, à une époque où la guerre froide ne semble pas permettre un retour de Soljénitsyne dans sa patrie.

- **Pivot en tête-à-tête exclusif à Cavendish**

C'est dans la maison de travail de Soljénitsyne, à l'étage où il écrit, sous une galerie extérieure, qu'a lieu l'entretien de Bernard Pivot avec l'écrivain, tour à tour traduit en simultané et sous-titré. Le contraste entre les habits des deux hommes frappe tout de suite : costume cravate pour le présentateur occidental, chemise de bûcheron pour le dissident. Si celui-ci a vieilli (c'est surtout visible par la couleur de la barbe, les pommettes, elles, restent lisses), ses yeux sont toujours aussi vifs.

Pivot place l'émission sous le signe de la littérature : la raison de l'entretien est la publication concomitante aux éditions Ymca-Press (en russe) et Fayard (en français) de " la version définitive et complète d'*Août 14*, 400 pages de plus que la précédente version " (gros plan de la caméra sur le pavé). Il ne fait pas mention du pamphlet.

L'entretien commence donc par une discussion sur le fond comme sur la forme d'*Août 14*, premier " nœud " d'un projet de longue date.

" Je me souviens très bien de la journée en novembre 1936 [à l'âge de 18 ans donc] quand subitement ce dessein m'a saisi, il y a 50 ans de cela. J'ai décidé alors d'écrire une grande épopée sur la révolution russe "

Il invoque l'influence déterminante de Léon Tolstoï dont il a lu *Guerre et Paix* à l'âge de dix ans : il a senti " aussitôt une aspiration à écrire une œuvre importante ". C'est sa grande œuvre, dont il n'a été dévié qu'à cause des circonstances de la vie et la nécessité ensuite de témoigner de son expérience du camp et de lutter contre le régime soviétique. D'ailleurs, malgré la guerre et les camps, il a pu conserver les premiers brouillons de 1936/37. Soljénitsyne va les chercher dans un tiroir de son bureau et sort une enveloppe bourrée de feuillets soigneusement pliés : la caméra zoome sur la main de Pivot qui examine quelques feuilles et permet au téléspectateur de voir assez nettement la même petite écriture noire, serrée, quasiment sans ratures. Puis, ensemble, ils feuilletent un carnet rempli en secret lorsqu'il était enfermé dans la prison pour ingénieurs (la " charachka " de Marfino). L'écrivain commente ces écrits :

" Les chapitres sont identiques à la version définitive (...) l'écriture a changé, la facture a changé, la composition, pas. "

Unité de la volonté de Soljénitsyne qui apparaît ici comme la réalisation d'un destin forgé dès les premières années et que rien ne peut faire dévier. S'il a gardé du projet initial la composition en " nœuds " (métaphore mathématique : les points nodaux sont ceux qui permettent de reconstituer une courbe), segments temporels limités à deux/trois semaines où se concentrent les événements clé, sa perspective s'est modifiée au fil des années. Voulant se concentrer à l'origine sur le coup d'Etat d'Octobre, " racine des événements " à ses yeux, il en vient à étudier la révolution de Février, puis la nécessité lui est apparue de montrer la guerre de 1914, et enfin les mouvements et idées révolutionnaires du début du siècle : l'assassinat du premier ministre Stolypine en 1911, et 1905. C'est ce dernier point que traitent les 400 pages de la nouvelle version avec le chapitre Lénine à Zurich, déjà publié séparément en 1976 (et que Soljénitsyne a rédigé lui-même à Zurich).

Vaste fresque, *La roue rouge*

" embrasse des centaines de personnages, pour la plupart réels, historiques. [Elle] embrasse également des dizaines de lieux géographiques en Russie. C'est comme le mouvement de la Russie emportée dans le tourbillon révolutionnaire ",

explique son auteur. Pivot évoque " l'extraordinaire richesse des techniques d'écriture " qui permet de répondre à la diversité des thèmes traités. Soljénitsyne n'a pas l'intention d'inventer de formes nouvelles, mais il entend employer les techniques les plus efficaces à son sens pour transmettre le matériau et diversifier le récit.

" Ainsi, j'ai des chapitres que j'appelle 'Ecran de cinéma ' : l'écran est très nécessaire parfois pour focaliser, pour montrer une toute petite scénette dans ses moindres détails. (...) Les revues de presse : elles jouent chez moi un rôle tout à fait particulier. Elles permettent de décrire de façon très concentrée des événements tout à fait secondaires. Par ailleurs, il est important de savoir comment les contemporains exprimaient et comprenaient les événements. C'est le seul moyen de décrire l'attitude de la société devant les faits."

Ces techniques sont proches de celles de l'écrivain américain John Dos Passos, mais son nom n'est pas cité.

Le titre de la fresque indique la vision qu'il a de la révolution :

" J'ai trouvé que c'était l'expression la plus adéquate de la loi de toute révolution, y compris de votre révolution française, insiste-t-il. Quand se met à tourner cette grandiose roue, cette roue presque cosmique emporte tout un peuple, des peuples entiers, et ses propres agents sont emportés comme des grains de sable, qui tournent, impuissants, dans ce tourbillon. Le plus souvent, ils y périssent. "

Sa vision est déterministe : à partir de l'assassinat de Stolypine, pour lequel il a une grande admiration – h " Stolypine était un homme d'Etat vraiment exceptionnel, pour tous les siècles ; au XX^{ème} siècle c'est de loin le plus grand que nous ayons eu " – les dés sont jetés et tout concourt à l'embourbement final de la Russie dans le bolchévisme : la guerre, les personnalités médiocres de Nicolas II et de son entourage, et presque par-dessus tout la révolution de Février paralysée par la faiblesse des hommes politiques et un parlementarisme débridé. Lénine n'eut plus qu'à ramasser le pouvoir. Pivot note que Soljénitsyne est critique sur le rôle du tsar (car si dans les chapitres dits " narratifs " il laisse ses personnages agir sans juger, il se permet d'intervenir dans les chapitres dits " historiques ") :

" C'était un homme de grande qualité spirituelle, de grande pureté, un chrétien conséquent mais il n'était pas fait pour tenir le gouvernail de la Russie dans une telle tempête, quand le navire est ballotté par les vagues. "

Plus loin dans l'entretien, Soljénitsyne dément être nostalgique du tsarisme, comme on le prétend aux Etats-Unis (il cite Henri Kissinger). Il fait remarquer à Pivot que celui-ci a bien conclu l'inverse de sa lecture d'*Août 14*. " Ils sont persuadés que je préconise pour la Russie un régime théocratique. Jamais personne ne me cite ", se plaint-il. L'histoire de la révolution russe ne peut qu'avoir une dimension politique, par les choix, les jugements qu'opère l'écrivain, et c'est ainsi que la politique se glisse dans cette émission littéraire. Il se lamente de n'avoir que très peu d'articles critiques sur son œuvre, mais surtout des commentaires sur ses prises de position politiques. Il ne les fait pas par goût, prétend-il, ce qui est à nuancer : dans *Le grain*, Soljénitsyne avoue sa passion pour la politique et le fait qu'il ne peut s'empêcher d'intervenir. Il est vrai qu'il y est poussé par le sentiment de sa mission à laquelle il ne doit pas faillir : " On a tué tellement de monde en Russie qu'il ne reste presque plus personne pour dire les choses comme elles se sont passées. " Pivot opine :

" Mais ce qui est vrai, c'est que votre célébrité comme rescapé et dénonciateur du goulag, comme ennemi juré du communisme, fait parfois oublier que vous êtes d'abord et avant tout un écrivain ! "

Son intervention est un peu saugrenue ; Soljénitsyne est un écrivain " à mission " pour qui la plume est avant tout un moyen. Il s'est attelé à sa tâche sans relâche : " Depuis que j'ai formé le projet de cette œuvre (*La roue rouge*), j'ai travaillé tous les jours, sans interruption. " Et cette tâche, prévoit-il, l'occupera jusqu'à sa mort ; il lutte contre le temps.

Il est à l'opposé de la conception de " l'art pour l'art " qui domine la littérature occidentale depuis Flaubert. Que ce soit *La roue rouge*, selon lui sa grande œuvre, ou celles " accidentelles " sur les camps, l'enfermement dans la période soviétique (*Une journée...*, *Le premier cercle*, *Le pavillon des cancéreux*, *L'archipel du Goulag*), que ce soit par la littérature ou les interventions politiques, Soljénitsyne n'a qu'un seul but : sauver le peuple russe du joug communiste (" La Russie est aux mains des bandits communistes ", dit-il — la politique fait partie intégrante de sa mission) et lui restituer sa mémoire, son identité. C'est ainsi qu'il s'intéresse également de près à la langue et fait œuvre de conservateur, à l'opposé de la

volonté des révolutionnaires de 1917 de faire table rase du passé ; dès le camp, il étudia le dictionnaire, seul livre qu'il pouvait lire sans danger :

" [La langue russe] acquiert beaucoup de nouveaux mots techniques, mais le relief, la dimension vivante, [comme] dans toutes les langues modernes, se rétréci[t]. Autour de la langue russe actuelle, il y a toute une zone périphérique qui n'est pas tout à fait encore morte : si l'on pouvait conserver cette couche périphérique, on pourrait enrichir la langue. Je travaille précisément dans cette couche pour garder à la langue ce qui peut encore être gardé. "

De nouveau, il propose à Bernard Pivot de lui montrer les carnets qu'il tenait dans les camps et dans lesquels il notait un premier choix de mots à réemployer. Exclamations émues du journaliste devant cette écriture très menue, presque illisible, qui envahit tout le papier disponible.

Si, à Cavendish, il bénéficie de conditions idéales pour écrire (l'aisance matérielle pour la première fois de sa vie, l'isolement, l'espace, l'accès aux archives russes des grandes bibliothèques américaines), il lui manque le principal : la patrie. Bien sûr, il s'est reconstitué une Russie et toute la famille vit en Russes : les enfants sont élevés dans l'amour de la Russie et " imprégnés de culture russe ". Mais

" le désir [de rentrer en Russie] ne me quitte pas un instant, même la certitude du retour ne me quitte pas. Je ne sais d'où elle vient ; ni la situation mondiale, ni celle de l'Union soviétique n'offrent de signes réconfortants. Mais mon sentiment profond me laisse entendre que je reviendrai vivant chez moi, dans ma patrie, bien que je sois loin d'être jeune, comme vous le voyez. "

Il voit dans le mouvement Solidarité en Pologne un signe d'espoir que la situation bouge dans le bloc de l'Est. Pour lui, il n'a pas échoué, malgré l'Etat de guerre décrété par le général Jaruzelski en décembre 1981 et l'interdiction du syndicat.

" [Le mouvement] n'a pas échoué. Non, non, pas du tout ! Il a connu un grand succès. Simplement vous ne voyez pas, vous n'êtes pas dans les mêmes dimensions du temps. Précisément, le mouvement de Walesa est un de ceux qui nous montre que les pays de l'Est peuvent se libérer eux-mêmes. Ce mouvement, faites bien attention, n'a rien à voir avec le socialisme : jamais un mouvement de libération à l'Est ne sera un mouvement socialiste ! Le socialisme nous est odieux. "

Preuve de sa réussite : la remise du prix Nobel de la paix à Lech Walesa. C'est " une victoire spirituelle des Polonais, unis dans le christianisme contre le socialisme et le communisme. " Cela, malgré l'absence d'aide de l'Occident. Soljénitsyne lui demande deux choses : se maintenir face à l'URSS et aider les mouvements de libération intérieurs. Ce qu'il ne fait pas ou peu. Quand il se décide à mener une action " raisonnable " (l'envoi des troupes américaines à Grenade), c'est le " tollé général ", alors que personne n'avait réagi à l'occupation de l'île par les Cubains. Sa lecture est que les Occidentaux ne laissent pas les peuples disposer de leur sort mais les livrent toujours aux communistes, dans une perversion de ce droit. Il cite l'exemple du Vietnam et du Nicaragua. Nous retrouvons là le même raisonnement tenu lors de la première émission d'" Apostrophes ", en 1975.

- **Encore une polémique : *Nos Pluralistes***

L'écrivain est donc à nouveau amené à s'exprimer sur la politique internationale : cela fait partie de son combat, celui du recouvrement de la liberté spirituelle contre l'oppression du régime communiste, celui qui sévit sur sa chère Russie. C'est cette même mission qui l'a poussé à écrire le pamphlet *Nos Pluralistes*, " réponse à quelques détracteurs ", des émigrés de la troisième génération. Il prétend les avoir ignorés depuis son arrivée aux Etats-Unis, et de n'avoir lu tous leurs écrits d'une traite en un mois que pour leur répondre. Il les accuse de se croire autorisés à interpréter l'histoire russe dans sa totalité, sans aucune compétence (sous-entendu : contrairement à lui qui l'a étudiée pendant des années). Il critique la mise au pinacle du pluralisme en Occident qui mène au relativisme pur et simple. Sous prétexte de " pluralisme " donc, des émigrés trompent l'Occident en lui donnant " une perspective faussée, de faux conseils, le font sans aucun sens des responsabilités ", notamment en confondant le peuple russe avec son régime politique, en voyant dans le communisme soviétique une " orthodoxie ténébreuse ". Certains le font intentionnellement (anciennes élites soviétiques), d'autres par ignorance. Soljénitsyne est pris à parti :

" Je les gêne parce que je suis de ceux qu'on n'a pas eu le temps d'éliminer. (...) La poétesse Anna Akhmatova m'a dit un jour : 'Allons, Alexandre Issaïevitch, nous deux, Staline n'a pas eu le temps de nous éliminer.' (...) Je dis la vérité sur la Russie, ce qu'il en est, j'ai consacré ma vie à cela. C'est pour cela que je leur suis un personnage odieux. Je ne leur permets pas de se présenter comme des témoins exclusifs : il faut donc me persécuter. "

Il ne leur permet pas de se poser en témoins exclusifs mais il tend lui-même à le faire. Concernant le peuple russe, Soljénitsyne admet difficilement une autre opinion que la sienne. Dans son pamphlet, il écrit bien que la vérité est une et qu'elle " relève de Dieu ", l'homme ne pouvant chercher qu'à s'en approcher, mais dans le feu de l'action, il assène : " Je dis la vérité sur la Russie ". De plus, il leur reproche de donner des leçons à l'Occident, ce qui est comique de la part d'un homme qui n'est pas avare de morale ! Bernard Pivot ne formule aucune critique particulière sur le livre : il le fait d'ailleurs rarement dans son émission. Soit il aime, soit il cherche à mettre l'auteur en valeur, à le laisser parler de son livre d'autant plus s'il l'admire, ce qui est visible ici. Il le dit clairement quelques années plus tard, invité au journal de 13 heures pour commenter le retour de Soljénitsyne en Russie :

" Quand on est en face de Soljénitsyne, c'est impressionnant, parce que vous avez en face de vous non seulement un grand écrivain, mais aussi un acteur de l'histoire, un témoin [il énumère sur ses doigts], une victime, un juste, un juste... en.. en deux mots, donc vous êtes très très impressionné ! [il prend la tête de quelqu'un de très très impressionné] ".

Forcément, l'entretien s'en ressent.

Alain Rémond, qui consacre sa rubrique " Mon œil "(de Télérama) à l'émission, le lui reproche :

" [Pivot] avait (...) mis au placard son impertinence pour se vêtir d'une inhabituelle déférence... "

Il y avait pourtant de quoi l'exercer, cette impertinence, à propos de ce pamphlet, " qui ne fait pas, c'est le moins que l'on puisse dire, dans la dentelle ". Certes, Soljénitsyne en a parlé lors de l'émission, mais en termes trop vagues, et Alain Rémond eût souhaité qu'il en fût davantage question. Il parle d'un règlement de comptes à l'œuvre sous la volonté de " rétablir la vérité " ; traque une contradiction dans les paroles de l'écrivain, qui prétend avoir ignoré ses détracteurs pendant six ans, en relevant une citation sur les émigrés qui " se mettent, ici, en Occident, à donner des explications unilatérales " au moment de son expulsion (il n'y a donc pas de contradiction ici), et en citant une interview accordée au Nouvel Observateur en 1979 où " il reprenait ces attaques en les précisant et en les développant. " Il est vrai que le dissident avait abordé cette question, et avait défini les trois courants de cette émigration. Il les connaissait donc, sans forcément avoir lu leurs livres, comme l'affirme Rémond. Il

critique ses méthodes, sa façon de citer hors contexte, sans donner le nom de l'auteur : Soljénitsyne affirme dans son livre qu'il a soigneusement noté toutes ses références, mais elles n'apparaissent effectivement pas dans son pamphlet. Il dénonce son intolérance :

" Soljénitsyne n'a jamais pu admettre de critiques de l'URSS venant de dissidents contaminés par les idées démocratiques occidentales (ce 'pluralisme' sur lequel il ironise et ricane). "

Le dissident n'ironise pas sur le pluralisme, il n'est pas absolument contre mais a envers lui une position ambivalente : s'il est nécessaire, il ne constitue qu'un moindre mal, un signe de l'imperfection humaine, qu'il ne faut surtout pas considérer comme un bien à rechercher. Ainsi, il écrit :

" La diversité des opinions revêt un sens dans la mesure où, par la confrontation, elle nous permet avant tout de dépister nos propres erreurs et de les repousser. "

Et plus loin, il défend même la pluralité des opinions en affirmant qu'en Occident, le pluralisme est plus un slogan qu'une réalité et que la démocratie ne supporte pas qu'on la mette en cause. S'il est à coup sûr ambigu sur cette question (comme sur bien d'autres – Soljénitsyne n'est pas tant " tout d'un bloc " que cela), conclure à la dangerosité de ses idées constitue un procès d'intention :

" Ce que nous devons à Soljénitsyne est immense, incalculable. Littérairement et politiquement. [Le salut à son passé est de rigueur – V. H.] Ce n'est pas une raison pour refuser de voir ses faiblesses, ses limites. Pour ne pas dire que ses idées sur la démocratie, les libertés, l'après-communisme en URSS, sont contestables. Et inquiétantes. "

Télérama s'intéresse beaucoup à *Nos Pluralistes*. Michèle Gazier avait déjà rédigé un avant-papier sur l'émission : celle-ci étant enregistrée, elle fut visionnée lors d'une conférence de presse donnée par Bernard Pivot et Claude Durand. Elle note que ce livre " est aussi 'mince' (80 pages) que (semble-t-il) encombrant. (...) [A cette conférence], *Nos Pluralistes* était le grand absent et bien peu de choses ont été dites à son propos. " Tout le monde n'a pas pu le lire, et ceux qui l'ont reçu en service de presse, quasiment honteux, " préfèrent taire leur avis : ' C'est un règlement de comptes interne' ; ' je préfère ne pas m'en mêler',... " Visiblement, elle ne l'a pas lu, sait seulement qu'il dénonce le pluralisme politique, " en gros le système politique libéral ", ce qui est une vision réductrice du livre, qui est aussi une discussion sur la nature et l'origine du régime soviétique. Pour elle, *Nos Pluralistes* apparaît comme un faux

pas du dissident, qui gênerait ceux qui l'ont soutenu et apporterait " de l'eau au moulin des communistes ". Michèle Gazier imagine les " réactions dissonantes " qui ne manqueront pas de se faire entendre.

Dans *Le Monde*, si Michel Tatu parle du livre comme d'un " règlement de comptes ", sa critique est dans l'ensemble équilibrée et il reconnaît qu'il a pris un certain plaisir à lire Soljénitsyne. De même remarque-t-il avec malice que l'écrivain

" a beau nous dire que ce genre de littérature ne représente qu'un dixième de ses travaux, qu'il ne s'est lancé qu'à son corps défendant dans la lecture de tout ce qu'écrivaient ses détracteurs et qu'il a hésité avant de 's'empoigner avec eux', on ne nous ôtera pas de l'idée qu'il y a trouvé quelque délectation, et qu'il a réussi à faire partager ce sentiment à ses lecteurs. "

Le même journal publie une petite interview du dissident Andréï Siniavski — un de ceux qui est pris à parti par Soljénitsyne dans son pamphlet —, juste en dessous du compte-rendu de l'émission " Apostrophes " par Nicole Zand. Et le même Siniavski l'interpelle (" Camarade prophète ! ") dans deux pages du *Nouvel Observateur*. L'écrivain finirait-il par croire à sa propre sainteté, à l'instar d'une grande partie de l'émigration russe ?

" (...) la vérité est une, et cette vérité appartient à Soljénitsyne et à ceux qui partagent totalement son point de vue, tout le reste n'étant que mensonge. (...) Il passe sous silence le fait que beaucoup des auteurs sur lesquels il se rue ont été solidaires de lui sur bien des questions de principe ",

écrit Siniavski. Ceux qui osent ne pas être en accord avec lui sont accusés de haïr la Russie : le dissident plaide pour une liberté de parole qui ne peut être que profitable aux Russes. Il se demande si Soljénitsyne n'a pas tendance à défendre cette liberté uniquement quand elle l'arrange, comme quand il était en URSS... Approuvant sa phrase sur la nature divine de la vérité, il ajoute :

" Et ceux qui, petits et grands, aspirent à Elle cheminent diversement, ils ne défilent pas au pas cadencé sous les ordres du Parti ou d'un écrivain. Cela suffit, nous avons assez marché ! "

Soljénitsyne est défendu avec vigueur par son éditeur russe et ami Nikita Struve, qui dans *Le Figaro*, s'insurge contre les

" anciens marxistes convertis à la dissidence, mais soucieux, avant tout, de sauver un socialisme imaginaire, anciens amis déçus ou dépassés, hommes de lettres aigris ou envieux [qui] se sont ligués pour essayer de ternir l'image du plus illustre de leurs contemporains et de leurs compatriotes. "

Dans le même quotidien, Jacques Richard, dans son avant-papier sur " Apostrophes ", écrit que Soljénitsyne " répond aux accusations de quelques sectaires, que certains intellectuels français se sont empressés de reprendre à leur compte ('un ayatollah panslaviste, nostalgique du tsarisme' etc.) "

Cette petite polémique à propos du pamphlet de Soljénitsyne peut étonner. Certes, pour la première fois depuis quelques années, il reprenait la parole et sur un ton offensif, ce qui appelait des réactions. Certes, les journalistes toujours pressés par le temps, ne pouvaient passer à côté de ce petit livre de 80 pages, vite lu. Mais les questions abordées par *Nos Pluralistes* sont en partie internes aux milieux de l'émigration russe, et l'on se demande si ce n'est pas simplement une occasion pour certains journalistes d'épingler l'écrivain et une réaction épidermique à l'enthousiasme que soulève ce numéro d' " Apostrophes ".

3. Réactions à "Apostrophes"

Jamais une émission où apparaît Soljénitsyne n'a autant suscité de commentaires ; le fait qu'elle ait pu être visionnée avant sa diffusion par les journalistes a eu pour conséquence de doubler le nombre de papiers : avant-papier sur l'émission ou, plus polémique donc, sur le pamphlet, et compte-rendu le lendemain de la diffusion. Les critiques sont dans l'ensemble enthousiastes, exceptions faites d'Alain Rémond dans *Télérama*, déjà cité, et d'Arnaud Spire, dans *L'Humanité*. Ce dernier nous apprend qu'une " salve d'applaudissements " a salué cet " Apostrophes " lors de la conférence de presse. Ils sont unanimes à apprécier le reportage sur la vie de l'écrivain : Nicole Zand, dans *Le Monde*, regardant cet "extraordinaire document " qui " fera date ", n'a pas pu " s'empêcher de se demander : comment était-ce la vie à Iasnaïa Poliana? " (la résidence de Tolstoï) et dans *Le Nouvel Observateur*, Françoise Giroud eût aimé en posséder un identique " sur Victor Hugo à Guernesey ". Même Alain Rémond est content :

" Soljénitsyne en short jouant au tennis avec son fils, c'est étonnant. Soljénitsyne racontant à Pivot sa vie de moine écrivain, c'est passionnant. Soljénitsyne sortant d'un tiroir ses carnets

de captivité, c'est émouvant. Pour tout dire, bravo, Bernard Pivot, pour nous avoir offert cet 'Apostrophes' exceptionnel, pour avoir réussi à obtenir cette exclusivité mondiale. "

Justement, pourquoi cette exclusivité accordée à la télévision française alors qu'elle est refusée à toutes les autres télévisions occidentales ? s'interrogent Alain Rémond et Arnaud Spire. Parce que, et ils citent Bernard Pivot lors de la conférence de presse, en France, on le considère davantage comme un écrivain : il garde un bon souvenir du premier " Apostrophes " de 1975, " un souvenir mouillé " ricane Spire. Car lui se demande plutôt si cette " sollicitude pour notre pays " n'aurait pas de rapport " avec sa situation unique en Occident, avec ses quatre ministres communistes, et ses efforts pour trouver une issue à la crise du vieux monde ? " Et le journaliste, comme son confrère en 1976 au moment des " Dossiers de l'Ecran ", de rapporter l'intervention de Soljénitsyne à la situation politique intérieure de la France. Alain Rémond fait une autre analyse de l'accueil particulier dont l'écrivain jouirait en France : il remarque que dans la masse d'écrits qui lui ont été consacrés depuis une dizaine d'années, il ne se trouve pas, " loin de là, que des commentaires strictement littéraires ", ce que l'on ne peut que confirmer ! Selon lui, il existe un " quasi-consensus " autour de Soljénitsyne, non pour des raisons littéraires, " mais pour des raisons essentiellement politiques ". Il remarque :

" Ce n'est pas un hasard si les seuls journaux à l'avoir constamment critiqué sont ceux d'obédience communiste. "

Perspicace Alain Rémond. Que les communistes, maintenus sans faiblir dans la ligne du PCUS par leur premier secrétaire Georges Marchais, critiquent le dissident qui a témoigné et écrit contre le régime qui les soutient, ne doit en effet rien au hasard... Alain Rémond les donne-t-il en exemple à la gauche non communiste ? C'est apparemment à elle qu'il s'en prend : il critique le fait que la " lutte contre le totalitarisme soviétique [soit] passée au premier rang des préoccupations de la gauche socialiste " et ait " quasiment " fait de Soljénitsyne " un tabou. Intouchable. " Même le journal Libération, note-t-il, lui ouvre largement ses pages, sans formuler la moindre critique. Et pourtant, enchaîne-t-il, il y avait de quoi faire, avec *Nos Pluralistes*. Pour Rémond, si " ce que nous devons à Soljénitsyne est immense, incalculable. Littérairement et politiquement ", il faut dire qu'il a des idées plus que contestables, " inquiétantes " et apparemment, il romprait seul le tabou (avec les communistes, donc). En étudiant les articles parus dans Le Nouvel Observateur (ne prenons que ce seul magazine, représentatif de cette gauche anti-totalitaire), on ne peut affirmer que

l'écrivain soit un tabou, ne serait-ce que par la couverture qu'ils ont faite du pamphlet de Soljénitsyne. Et Jean Daniel émet toujours une réserve sur ses idées « panslaves », sa « nostalgie de la Russie des Tsars », même quand il insiste sur la nécessité pour les Occidentaux de l'entendre et de réfléchir à ses paroles. Son accueil de l'écrivain n'a jamais été inconditionnel. Ce qui n'est d'ailleurs le cas d'aucun journal étudié sur notre période, à l'exception du Figaro, qui passe sur les divergences qui peuvent exister entre l'écrivain et lui.

Il est vrai que cette année-là, 1983, est moins propice au lancement de polémiques : la guerre froide bat son plein de nouveau (avec notamment le programme dit de la " guerre des étoiles " lancé par le président américain Ronald Reagan et le déploiement des missiles sur le sol allemand), mais la politique soviétique, clairement offensive, ne trouve plus que le PCF pour la soutenir encore : la guerre en Afghanistan, la répression de Solidarité en Pologne tuent définitivement le reste de crédit que l'on pouvait lui accorder en dehors du cercle communiste. En France, les socialistes sont au pouvoir, et n'ont pas tant besoin de ménager leurs alliés communistes que dans les années 70. Et, ainsi que le remarque Alain Rémond, le quotidien Libération a abandonné sa ligne gauchiste et est devenu un journal plus modéré, qui a été sauvé de la faillite par l'Etat en 1981.

Cette baisse de tension idéologique qui s'ensuit dans le milieu intellectuel (Max Gallo, porte-parole du gouvernement, s'en plaint dans un article du Monde) se répercute (si l'on peut dire) sur l'accueil fait à celui " qui incarne pour nous l'antisoviétisme " ; un révélateur de la mauvaise image de l'URSS et de la chute de la puissance communiste en France, plus que d'une totale acceptation de Soljénitsyne.

Les empoignades politiques étant moins aiguës, les journalistes se concentrent toutefois davantage sur la personnalité de l'écrivain et son métier. Le Figaro ne s'en prive pas. Dans son avant-papier, Jacques Richard insiste sur le fait qu'il n'a parlé que " très secondairement des événements internationaux pendant les dernières minutes " et c'est le principal critique du Figaro littéraire, Renaud Matignon, qui fait le compte-rendu de l'émission. Lyrique, sa plume exalte " le poète " qui " parlait à la fois le langage de tous et le raisonnement des philosophes " : " On était brutalement réveillé par cette voix de poète et comme angoissé par cette angoisse et par cet appel fraternel. " Ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, l'éloge au Figaro est spirituel, et plus précisément chrétien. Le jour de l'émission, toujours dans ce journal, l'historienne du PCF Annie Kriegel compare Soljénitsyne au pape.

" Alexandre Soljénitsyne, comme Jean-Paul II – et c'est pour tous deux la source de leur immense autorité spirituelle – savent qu'ils n'ont pas à nourrir de projets à court terme. Ils savent que le salut de leur peuple n'est pas programmable dans le commun des jours. "

Françoise Giroud, dans *Le Nouvel Observateur*, est moins sensible à ce côté " prophète " ; elle reste notamment sceptique devant les propos de l'écrivain sur la victoire de Lech Walesa en Pologne et sur la possibilité d'un retour en Russie... S'il aura heurté le " confort intellectuel " de plus d'un téléspectateur, " le sien est absolu " note-t-elle. Elle préfère définitivement l'écrivain. L'homme aussi : elle a été charmé par son mode d'être, " expansif, confiant, animé, vif, presque gai " ; ce reclus " parlait d'abondance ", comme l'instituteur qu'il fut et est resté pour ses enfants, remarque Nicole Zand dans *Le Monde*. Celle-ci utilise des termes assez proches pour le qualifier :

" Ce qui frappe d'abord (...) c'est l'impression qu'il donne de force, de santé, de solidité, d'équilibre, de foi. L'impression aussi (...) qu'il détient la vérité et que seuls ont raison ceux qui pensent comme lui. "

Son pamphlet et la querelle qui l'oppose aux autres dissidents reproduit le vieux clivage entre slavophiles et occidentalistes, explique-t-elle, avant de s'interroger sur ce que les téléspectateurs ont pu comprendre des reproches que Soljénitsyne lançait à ses détracteurs. Elle a pour sa part décelé à tous les moments " ce mépris mêlé de déception à l'égard d'un Occident en décadence, qui a perdu les vraies valeurs. " Enfin, elle perçoit bien la difficulté de dissocier art et politique dans une entreprise comme *La roue rouge*.

On peut dire que cette émission d' "Apostrophes " de 1983 a connu un grand succès médiatique. Elle a tout eu : le " scoop " mondial pour le reportage à Cavendish, une petite polémique autour de *Nos Pluralistes*, un nombre important d'articles pour une émission de télévision, dont la majorité est élogieuse, enfin une bonne audience. Aucun doute, presque dix années après son expulsion d'URSS et malgré son isolement aux Etats-Unis, Alexandre Soljénitsyne intéresse encore beaucoup les Français.

Le Grand Homme avant son retour

Avec l'arrivée de Mikhaïl Gorbatchev au pouvoir en Union soviétique, en 1985, des voix s'élèvent pour réclamer la fin du bannissement du plus célèbre exilé depuis la mort de Trotski. Gorbatchev y est plutôt favorable, mais Soljénitsyne déclare qu'il ne reviendra pas avant que

ses livres ne soient édités. C'est chose faite en 1989 avec la publication de *L'archipel du Goulag* dans la revue *Novy Mir*. Les journaux télévisés s'en font l'écho, et les journalistes y voient un bel exemple de *glasnost'*, transparence, qui avec *perestroïka*, reconstruction, est devenu un des mots les plus connus de la langue russe. Les journalistes se réjouissent de cette nouvelle preuve de la grandeur de Gorbatchev et de sa capacité à peut-être réformer le régime soviétique. L'écrivain retarde cependant son retour car il veut d'abord terminer *La roue rouge*. Finalement, celui-ci est prévu pour 1994, et en septembre 1993, Soljénitsyne entreprend une dernière tournée en Europe. Il prononce notamment un discours à l'Académie internationale de philosophie de Liechtenstein. Bernard Pivot en profite pour l'inviter une nouvelle fois à son émission, avant qu'il aille en Vendée inaugurer un monument à la mémoire des victimes du massacre des Lucs sur Boulogne, sous la Révolution, à la demande de Philippe de Villiers, député UDF.

1. Le Grand Homme chez Pivot

Dix ans après, le retour de Soljénitsyne sur le plateau d'une émission de Bernard Pivot sur France 2 est un événement, salué comme tel. Sur une décision de dernier moment, le directeur de la chaîne Hervé Bourges décide de changer l'heure habituelle de passage de "Bouillon de culture" (vingt-deux heures passées) et de la programmer à 20h50, heure de grande écoute. Le journal de vingt heures, le soir même, annonce en premier titre "une soirée exceptionnelle" avec "la présence de Soljénitsyne en direct". Le titre suivant annonce un reportage sur les communistes en Pologne ayant atteint un bon score lors des dernières élections, mais les communistes ont changé, explique le journaliste... Retour sur Soljénitsyne au bout d'une vingtaine de minutes. Le présentateur évoque une "tournée d'adieu et de reconnaissance aux personnes qui l'ont accueilli" à son expulsion. On diffuse des images de l'arrestation du dissident et quelques témoignages sur le goulag. Le journaliste Gilles Rabine rappelle que Soljénitsyne, "l'opposant le plus emblématique" fixait le nombre des victimes de la répression à soixante millions en 1953, mais que ces chiffres sont revus à la baisse par l'historien Nicolas Werth, dont la revue *L'Histoire* a publié un article ce même mois. Dans son article, Werth arrive à la conclusion que dix millions de personnes ont été déportées au goulag pour les périodes léniniste et stalinienne. En fait, le journaliste ne compare pas la même chose puisque dans le chiffre avancé par Soljénitsyne, sont notamment compris les six millions de morts

suite à la collectivisation forcée et à la famine qui s'ensuivit en Ukraine. Interrogé en conférence de presse, Soljénitsyne persiste à dire soixante millions de victimes et se dit non convaincu par des "statistiques produites par le KGB".

Le journal se met ensuite en duplex avec Bernard Pivot, sur le plateau de son émission envahi par les photographes et les télévisions étrangères, dont la vision renforce le sentiment qu'il s'agit bien d'un "événement" : la chaîne tient à promouvoir sa soirée. Pivot reprend le terme en insistant dessus, fait "monter la chantilly" :

"Il va dire des choses importantes pour son retour en Russie... C'est un des grands témoins du siècle mais aussi un des grands acteurs... Il a changé la face du monde... Quelle importance prodigieuse il a eu dans la marche du monde..."

Il en profite pour annoncer la rediffusion d'un téléfilm tiré du *Premier cercle*, mais dans une version "resserrée, meilleure que celle parue il y a deux ans". C'est la deuxième fois donc que la télévision française consacre une soirée entière à l'écrivain, traitement exceptionnel.

Quand "Bouillon de culture" commence, Pivot commente un petit film retraçant son destin ; et la litanie des éloges reprend (il faut préciser qu'il s'exprime souvent par hyperboles) :

"Il y eut le monde avant Soljénitsyne et le monde après Soljénitsyne... Fabuleux destin... Rescapé des trois fléaux du siècle : la guerre, le cancer, et les camps... Œuvres littéraires d'une qualité exceptionnelle... Sa voix trop puissante, trop dangereuse... Elles ont ouvert les yeux sur le système totalitaire de l'URSS et la réalité du monde communiste..."

Contrairement à "Apostrophes", "Bouillon de culture" n'est pas une émission à vocation polémique, mais plus simplement de discussion entre de nombreux invités réunis autour d'un thème plus ou moins arbitraire. Les invités ne sont pas placés face à face, mais côte à côte, et l'ensemble des participants forme un arc de cercle, indice d'une volonté de consensus de la part du présentateur. Cette fois-ci, comme en 1975, trois personnes sont invitées à discuter avec Soljénitsyne : André Glucksmann, ex-maoïste, ex-nouveau philosophe, dont Pivot précise qu'il est "souvent engagé dans des combats politiques en faveur des droits de l'homme" ; Jean-Claude Casanova, directeur de la revue libérale *Commentaire* ; et Bernard Guetta, journaliste, ancien correspondant du *Monde* à Moscou. Jean Daniel nous apprend dans *Le Nouvel Observateur* qu'il avait été lui aussi convié, mais qu'il était pris ailleurs. Sa présence n'aurait sans doute pas beaucoup changé le ton de l'émission puisqu'il aurait eu à

cœur de ne pas "animer" l'émission ainsi qu'il l'avait fait en 1975, "parfois à son désavantage". D'autant plus qu'il déclare dans l'article que Soljénitsyne "a fait voler en éclats toutes les étiquettes dans lesquelles on voulait le camisolier. Grand-Russe ? Panslave ? On ne trouve pas un texte de lui qui puisse l'établir." Et Jean Daniel d'oublier que lui-même lui avait collé quelques étiquettes...

Dans un entretien accordé au Figaro le jour même, Claude Durand définit à l'avance la tournure que prendra probablement le dialogue entre l'écrivain russe et les invités : "les intervenants se feront les interprètes de la curiosité publique" plutôt que de confronter leurs points de vue pour affirmer leurs propres thèses. Le profil de ces intervenants montre en effet que contrairement au premier "Apostrophes" de 1975, la controverse ne devrait pas être au programme de l'émission. Et la première question de Pivot le confirme :

"Quelle est la place, la part de Soljénitsyne et de ses livres dans votre vie d'intellectuel à vous ?"

Une grande place, bien sûr. Jean-Claude Casanova, visiblement ému :

"Nous avons eu un choc à la lecture de ses livres. Nous ne savions pas si le peuple russe avait résisté, et nous avons su que malgré le mensonge et l'oppression, la vérité et la liberté pouvaient triompher... C'est délicat à dire devant l'intéressé... mais il faut le dire... L'homme qui a porté ce message était exceptionnel, son caractère exceptionnel apparaissait comme une grâce. Il lui était donné de montrer l'intégrité de l'âme russe et... cela a été bouleversant, je crois."

Bernard Guetta, plus vif :

"Paradoxalement peut-être, Alexandre Soljénitsyne est avant tout pour moi l'auteur du *Chêne et le veau*, le livre où il raconte sa bataille quotidienne, heure par heure, contre cet Etat et ce système tentaculaires, ... comment un seul homme, comment la volonté d'un homme (il lève l'index pour appuyer ses dires) arrive à mettre en échec un système... Pour moi, Alexandre Soljénitsyne s'inscrit directement dans la très très grande lignée des très grands écrivains qui ont su mettre leur art au service d'une lutte pour la justice. Ce qui est paradoxal, c'est que cette lignée de Tolstoï, de Zola... de Victor Hugo naturellement ! adhérerait complètement à l'idéologie des Lumières. Soljénitsyne pose sur cette idéologie-là un regard critique, extrêmement riche, et cela fait tout le paradoxe et la richesse de l'homme."

Finalement André Glucksmann, tétanisé :

"Je dois dire que *L'archipel du Goulag* a été le plus grand événement de la ma vie intellectuelle. (Emu) Je remercie Soljénitsyne... c'était un courage physique de l'écrire, un courage spirituel, parce que ça a été fait, écrit et pensé dans la solitude la plus totale... Je le remercie parce que grâce à lui, beaucoup d'entre nous ont compris qu'Auschwitz, la Kolyma et Katyn n'étaient pas une fatalité. Ce sont les plus grandes catastrophes du siècle, mais elles auraient pu être empêchées ; elles peuvent revenir, mais il dépend de nous, ... de la responsabilité qu'il nous donne,... par un retour contre le petit Staline qui est tapi dans le cœur de chacun, (de les empêcher). Il a fait sauter les murs dans nos têtes avant que le mur de Berlin saute réellement. Vous savez, j'ai vu Michnik (ancien dirigeant de Solidarité), j'ai vu Havel (président tchèque ancien dissident), ce sont tous des admirateurs de Soljénitsyne."

Que d'hommages, de remerciements, qui impriment dès le début une touche solennelle à l'émission. L'heure des bilans a-t-elle sonné ? Le téléspectateur est alors frappé par l'allure considérablement vieillie de l'écrivain. Plus chène que jamais, vêtu du même costume, il garde un air sévère qui s'éclaire beaucoup plus rarement d'un sourire qu'auparavant. Toujours aussi attentif cependant, la parole nette. C'est peut-être pour cette raison que deux journalistes, Françoise Giroud et Alain Rollat, le trouveront étonnamment "jeune". A une question de l'écrivain albanais Ismaïl Kadaré, présent dans l'assistance, sur la façon dont il protégera son œuvre des bruits de la politique, Soljénitsyne répond par un large sourire, heureux de cette question littéraire, la seule de toute l'émission, qu'il ne compte plus entamer de "grande œuvre" mais écrire "des récits, et le contact que j'aurai avec les gens m'enrichiront et m'aideront à composer ces œuvres."

L'émission se déroule calmement, lentement... d'autant plus que Soljénitsyne ne comprend pas toujours les questions, répond à côté (mauvaise traduction, signe de vieillissement ?) et oblige Pivot à les reformuler. L'admiration absolue pour le Grand Homme ne prête pas à la controverse. On reconnaît à Soljénitsyne un rôle majeur dans la chute du communisme ; André Glucksmann rapporte une opinion de Maurice Clavel selon laquelle Jean-Paul II avait été élu pape grâce à lui : ayant "remué" l'Eglise de France et l'Eglise d'Allemagne, celles-ci avaient dès lors choisi un pape issu d'un pays communiste, en l'occurrence la Pologne. Cela fait sourire l'écrivain.

Deux questions d'hommes politiques ont été enregistrées, celles de l'ancien président Valéry Giscard d'Estaing et de l'ancien ministre communiste, Jack Ralite, questions qui ont l'air d'avoir été posées parce qu'il fallait bien en trouver une. Jean-Pierre Léonardini, dans *L'Humanité*, se moque drôlement de l'ancien président :

"Mais que faisait-il là-dedans, celui-là, toujours en campagne électorale, prenant un air profond pour bavasser sur 'l'âme russe' ?"

La question de Jack Ralite, communiste "refondateur", donne la mesure de l'évolution bien obligée du PCF. Un peu intimidé lors de l'enregistrement de sa question, il commence par dire, curieusement, qu'il a connu Soljénitsyne après 1956, à travers *Le pavillon des cancéreux*. Le premier livre de l'écrivain ne parut en France qu'en 1963, personne ne le connaissait avant ; c'est comme si, dans son esprit, le "décapeur de vérité" Soljénitsyne était associé à la déstalinisation, qui eut bien lieu, elle, en 1956 avec la divulgation du rapport Khrouchtchev – comme si, pour lui, cela avait été le début de la fin. "Vous avez dit : 'Il faut aller jusqu'au bout, il faut lutter contre l'opacité meurtrière' et... ça a réussi..." Et on sent que cela a été dur pour lui. "Vu mon engagement, vous faites partie de ceux qui ont marqué ma vie". On se rappelle toutefois que Jack Ralite appartenait encore au PCF au début des années quatre-vingt, quand Georges Marchais parlait de "bilan globalement positif" de l'URSS. Mais ne voulant pas rester dans le camp des perdants, il essaie de faire dire à Soljénitsyne que le totalitarisme soviétique perdure sous d'autres formes, que pour le coup il combat, "sous la forme des ethnies, de la religion, de l'argent, du néo-colonialisme" et lui demande s'il entend contribuer à un nouveau mouvement qui lutterait contre ces nouvelles formes. L'écrivain réfute l'utilisation extensive du terme de totalitarisme, qui pour lui ne s'applique qu'à des entreprises visant l'emprise totale sur le corps et l'âme de l'homme. "Lénine, Staline, Hitler, voilà les totalitaires". Ce que Ralite évoque ne sont que "des aspects négatifs qu'il faut s'efforcer d'améliorer."

Bernard Pivot ne tient pas seulement à évoquer le passé glorieux de l'écrivain, et la situation de la Russie, le rôle que Soljénitsyne pourrait y jouer, sont abordés. Il assure qu'il ne tient pas à jouer un rôle politique, mais un rôle éthique. Il reprend plusieurs thèmes développés dans le discours de Harvard, notamment la pluralité du monde : il comprend l'islamisme comme une forme de manifestation de ces différents mondes. Chaque peuple doit suivre sa voie ; en même temps, suite à la question de Giscard sur la permanence de "l'âme russe", il ajoute qu'aucun caractère national ne peut rester inchangé dans le temps. Il est toujours aussi critique

sur l'Occident, sur sa nécessité de s'affermir, mais ses propos sont moins véhéments. Il faut dire que le peuple russe a lui aussi besoin d'un renouveau spirituel. Soljénitsyne parle de la nécessité de procès à l'encontre des principaux dirigeants des PC à l'Est :

"On ne peut pas croire que des communistes soient devenus en une nuit des démocrates ... Un adage russe dit : 'Un arbre à la moelle pourrie ne tient pas debout.' Si nous ne commençons pas par nous purifier, si chacun de nous ne parle de lui-même... chacun doit dire comment il a participé au mensonge, à l'erreur..."

Vu le "chaos" qui règne en Russie, valait-il la peine de renverser le régime communiste, demande Glucksmann, se faisant le porte-parole des "jeunes". Bien sûr, répond Soljénitsyne, "sinon nous aurions été transformés en singes", mais il insiste sur le fait que le pays, avant d'une réforme économique ou constitutionnelle, a besoin d'une réforme éthique. "Il faut que la partie saine du peuple puisse se consolider et se développer", mais cela sans révolution. Quel doit être le rôle de l'Eglise orthodoxe dans cette éducation morale ? s'enquiert Jean-Claude Casanova.

"La moralité a besoin de religion ... Mais on ne saurait impliquer la religion de force, on ne doit même pas faire de la propagande. La religion passe d'une personne à l'autre, c'est un don intime ..."

Pivot s'empresse de lui faire préciser que l'Etat doit rester laïc ; Soljénitsyne ajoute : "... et l'Eglise libre". Quant à la démocratie, il répète ce qu'il disait dans son livre *Comment réaménager notre Russie ?* – de façon prémonitoire, s'exclame Guetta – à savoir qu'il ne fallait pas vouloir l'installer du jour au lendemain. Il utilise l'image de la montagne du totalitarisme et de la vallée de la démocratie : le chemin de l'une à l'autre est long et difficile. Les transitions sont nécessaires, sinon c'est le "chaos". La démocratie doit se construire de bas en haut, partir des couches saines de la population pour monter ensuite vers les instances de pouvoir.

Dans l'ensemble, c'est à un Soljénitsyne nuancé que l'on a affaire. "Il est apparu comme un homme qui cherche", écrit Jean-Pierre Léonardini le lendemain, apparemment séduit (L'Humanité a bien changé depuis la fin du communisme). Georges Suffert renchérit dans Le Figaro : "Il sait qu'il a franchi la plus grande partie de sa vie. On lui demande de lire l'avenir. Or il ne le connaît pas, et il l'avoue." Il n'y a guère qu'Alain Rollat, dans Le Monde, pour

proclamer "le retour du prophète" et filer des métaphores religieuses dans tout son article, parlant de "sa foi intransigeante", de son prêche des "valeurs de la Sainte Russie" et de "ses certitudes qui sont sans exception". Au contraire, Suffert précise que, s'il parle sans retenue, "en même temps il glisse entre les écueils comme une anguille", une fois de plus en accord avec Léonardini qui écrit : "sa pensée est religieuse, décidément, mais il a su éviter le piège qui l'aurait montré en vieux-croyant." Revient cette crainte de voir Soljénitsyne "déraper", décevoir ceux qui attendent tellement de lui et qui voudraient qu'il soit un "saint Jean Bouche d'or" (Léonardini). L'écrivain Bernard Frank l'exprime dans son feuilleton du *Nouvel Observateur* :

"Nous étions là à attendre ce qu'il allait dire comme si nous n'avions jamais rien entendu de notre vie. Et comme nous étions anxieux ! Pourvu qu'il évite tous les pièges ! Et personne, bien entendu, dans l'assistance et sur le plateau, n'avait l'intention de lui en tendre."

Et pourtant, ajoute-t-il, il n'est pas celui qui pourrait affronter la réalité du monde contemporain si complexe, un affrontement qui demanderait une technique sophistiquée dont aucun écrivain n'a encore disposé. Et surtout pas "ce pauvre Soljénitsyne avec son bouclier, sa plume Sergent-Major, son vieil encrier, son livre de prière, son pain bis et son tablier noir." Out, Soljénitsyne. L'écrivain appartient au passé ; les jeunes ne le connaissent pas ou ne l'écouteront pas, même en Russie. Et en Occident, il avait une certaine importance quand l'URSS existait, mais maintenant, est-ce que la Russie compte ? Puissance régionale, que vaut la parole d'un de ses représentants ? Malgré tout, reconnaît Frank, il était là à l'écouter, avec anxiété. "Comme si Soljénitsyne, c'était notre découverte et notre dernier espoir. Alors nous lui passons tout, même Dieu." Même ceux qui se sentent éloignés voire agacés par l'écrivain russe ne peuvent faire autrement que de l'écouter – attirés malgré eux par sa grandeur incontestable.

Ils étaient tous un peu comme le jeune Sania Lajénitsyne qui, au début d'*Août 14*, va visiter le Grand Homme, le vieux Tolstoï à barbe blanche, attendant de lui des grandes vérités sur le sens de la vie, sur l'histoire du monde. Mais Tolstoï n'a rien à dire sur le monde qui se prépare, sur le chaos dans lequel va rouler la Russie. Soljénitsyne pareillement est un homme du XX^{ème} siècle, qui ne peut "que" donner un exemple de "courage, d'entêtement, d'honnêteté ... Il nous convie à la dignité. C'est une banalité fulgurante." (Suffert) Il n'aurait donc plus rien à nous apprendre sur nous et le XXI^{ème} siècle qui commencera sans lui.

Malgré toutes les déférences dont on peut l'entourer, avec une pointe de condescendance, Soljénitsyne réussit à déplaire jusqu'à la fin.

2. En Vendée, chez les Blancs

L'émission est un peu trompeuse, car il n'y a pas d'unanimité autour de Soljénitsyne. Le seul point qui porte à polémique finit tout de même par être abordé à la fin par Pivot. Lui passera-t-on sa petite excursion en Vendée, prévue pour la semaine suivante ? Des voix se sont élevées pour s'indigner ce que l'écrivain ait l'air de cautionner un homme politique conservateur, en l'occurrence Philippe de Villiers, "hérétique reconnu" ironise André Frossard, et son entreprise cinéscénique du Puy du Fou qui, chaque année, rejoue la guerre des Vendéens contre les soldats révolutionnaires. Dans *Le Nouvel Observateur*, Jean Daniel s'en plaint, car l'action de Philippe de Villiers est "destinée à réhabiliter le combat des Vendéens, sous le prétexte de dénoncer la Terreur." Il lui fait ainsi de la "publicité" commente Françoise Giroud, désolée.

Bernard Pivot se fait l'interprète de ces indignations "assez nombreuses" en France. Pourquoi avoir accepté cette invitation à assister à un spectacle du Puy du Fou, puis d'inaugurer un monument célébrant la mémoire des victimes des massacres de Vendée en 1794 ? (Bien la première fois qu'à la télévision française, on remette en cause la légitimité de saluer la mémoire de victimes, les nouvelles héroïnes de notre histoire... mais il y a apparemment de bonnes et de mauvaises victimes.) Soljénitsyne établit un parallèle entre la révolte vendéenne et celle des paysans d'Ukraine ou de Sibérie dans les années vingt :

"J'ai estimé que cela était un honneur pour moi, parce que nous autres Russes qui sommes passés par une guerre civile, nous avons constaté plusieurs Vendées chez nous ... Ceux qui ont vécu la Révolution, et nous l'avons vécue, ne peuvent pas rester insensibles à ce bicentenaire."

Pivot s'inquiète que cette logique du parallèle amène l'écrivain à condamner la Révolution française, "qui a donné au monde entier la déclaration des droits de l'homme." Réponse impitoyable du Russe :

"Je condamne les révolutions en tant que telles. Les révolutions n'accélèrent pas l'histoire, elles ne font que compliquer son déroulement."

Les invités interviennent. Casanova explique la logique de son attitude : "Lénine a célébré Robespierre, c'est donc normal que Soljénitsyne célèbre la Vendée." Glucksmann soutient l'écrivain en rappelant que celui qui est considéré comme le premier communiste, Gracchus Babeuf, et qui fut un révolutionnaire, fut également le premier à décrire le "système de dépopulation (Soljénitsyne approuve le terme : 'de dépopulation, absolument') employé par les Robespierriéristes contre les Vendéens et en gros, le système de dépopulation, c'est presque le génocide." Etonnant d'entendre Glucksmann évoquer le "génocide vendéen" (avec un bémol certes, "presque"), expression fort contestée par les historiens et surtout utilisée par des membres de la droite conservatrice.

Pivot revient à la charge : les Français seront un peu choqués par ses propos. Certes, la Révolution a connu des excès, la Vendée, la guillotine, mais elle a aussi apporté la liberté et les droits de l'homme ! Bernard Guetta renchérit : "On vit depuis deux cents ans sur la Révolution française. La Révolution russe, celle de 17, c'est vingt millions de morts, point à la ligne." Une légère protestation de Casanova se fait entendre, laissant entendre qu'il faut séparer en deux la Révolution française – à la suite de François Furet, il prend celle de 1789, celle des droits de l'homme, et rejette celle de 1793, la Terreur. Mais Soljénitsyne l'interrompt, virulent : c'est uniquement grâce à Thermidor que la France a échappé à un destin à la russe... Il conclut, fermant les yeux, magistral, sur ce risque de choquer les Français :

"Dans mes décisions, dans ce que je fais, je ne peux pas tenir compte de ceux qui seront vexés, de ceux qui seront contents... Si je vois le problème comme je le vois, si je le sens dans mon cœur, j'agis en conséquence."

Le débat est clos.

Pas pour longtemps.

Les journaux télévisés présentent quelques reportages sur le week-end de Soljénitsyne en Vendée. Une équipe de la Une en tourne un sur le premier soir pendant lequel l'écrivain assiste au spectacle son et lumière du Puy du Fou, créé et organisé par Philippe de Villiers en 1978 avec des bénévoles de la région. Puis deux reportages, sur les première et deuxième chaînes, rendent compte, plus ou moins bien, de la cérémonie d'inauguration du monument,

avec le discours de Soljénitsyne, qui a lieu le deuxième soir (le samedi 25 septembre). Enfin, Anne Sinclair, dans l'émission politique de la Une, "7/7", aborde le sujet le dimanche avec son invité, l'ancien ministre socialiste de la Culture Jack Lang.

Les deux reportages TV de la Une présentent favorablement cet événement. Le premier est diffusé en fin de journal, après le sport – ce n'est donc pas l'événement du jour pour la rédaction du journal. Claire Chazal, la présentatrice, annonce que "comme beaucoup de Russes, l'auteur de *L'archipel du Goulag* et du *Pavillon des cancéreux* est fasciné par cet épisode de notre histoire, le massacre des Vendéens sous la Révolution." L'écrivain assistera le lendemain à la commémoration du bicentenaire de ce massacre. Le reportage nous le montre au centre d'une formidable cohue ; le spectacle rassemble "quinze mille Puy-Follets bénévoles". L'écrivain "a maintes fois comparé dans ses écrits le soulèvement des Vendéens à celui des paysans de Russie, d'Ukraine et de Sibérie au début des années vingt. Et hier soir, il a voulu touché la mémoire des guerres de Vendée."

Il est rayonnant, Soljénitsyne, à la vue de ce spectacle coloré. Le journaliste, Robert Werner, ajoute qu'il a voulu, par sa présence, "dénoncer tout système qui broie ceux qui se mettent en travers de l'Histoire."

Il met en évidence ainsi le parallèle qu'établit l'écrivain entre le système soviétique et le fonctionnement de la Terreur sous la Révolution, la même logique à l'œuvre d'élimination des opposants. D'ailleurs, le téléspectateur a juste après droit à un extrait du discours de Philippe de Villiers qui confirme cette volonté de parallèle dans ce qui semble être une référence aux deux cœurs qui ornent le drapeau de la Vendée royaliste : "Un cœur pour la Vendée, un cœur pour la Russie" ; la recette du spectacle de ce soir-là est remise à Natalia Soljénitsyne pour les victimes du goulag. Et le reporter de conclure sur la solidarité des victimes : "Pour tous les oubliés du goulag, pour les honorer, on a tiré un merveilleux feu d'artifice."

Le second reportage est diffusé dans le journal de 13 heures, le lundi suivant, là encore plutôt vers la fin, après un sujet sur l'ouverture de la chasse. Le présentateur Jean-Pierre Pernot annonce un "week-end particulièrement intense " pour Soljénitsyne, que le reportage, réalisé par les mêmes journalistes que le précédent, nous montre en train d'inaugurer une stèle où sont inscrits les noms des personnes massacrées dans l'église du village des Lucs. Robert Werner utilisera plus tard l'adjectif "exterminées". L'accent du reportage est mis sur la nécessité pour la République de reconnaître "les excès de la Révolution" : "Cette chapelle (où

se trouve la stèle), haut lieu de l'histoire vendéenne, rassemblait ceux qui osent dire et le font pour grandir la République."

Nous voyons les rues du village pavées de drapeaux vendéens ornés des cœurs rouges surmontés d'une croix, emblème des armées catholiques et royales. Alain Decaux, présent lors de la cérémonie, républicain convaincu, et ancien ministre dans un gouvernement socialiste, a "très sereinement évoqué le martyr vendéen : 'Le tragique épisode de la répression vendéenne n'est pas à l'honneur de la Révolution. Fallait-il pour cela que les partisans des idées de 89 se drapent éternellement dans une négation stérile ?' "

La dernière image nous montre Soljénitsyne et de Villiers côte à côte, écoutant l'historien. Le reportage ne dit pas un mot sur la critique de la devise de la République que fait l'écrivain, ni sur sa condamnation définitive de toute révolution – pour lui, il ne s'agit pas d' "excès" ni de dérapage – et ne diffuse de son discours que le passage sur les révoltes des paysans russes et ukrainiens. Il met l'accent sur la mémoire des victimes, et sur la teneur émotionnelle et spirituelle de la cérémonie. Rien non plus sur la controverse politique autour du rôle de Philippe de Villiers. On fait dans le consensus.

Le ton est radicalement différent sur France 2, dans le reportage que le journal consacre à la cérémonie et à l'inauguration de la stèle, diffusé au bout de dix minutes, après un reportage sur la fête Bleu Blanc Rouge du Front national. Le journaliste semble ainsi poursuivre une rubrique "extrême droite". Dès le lancement du reportage, le présentateur Hervé Claude parle des "Chouans", faisant une confusion fréquente entre les deux mouvements insurrectionnels de la Bretagne et de la Vendée qui sont distincts. Contrairement aux journalistes de la Une, il précise la note politique de la soirée :

"L'écrivain est venu là pour condamner toutes les révolutions, la française comme la russe, et a critiqué la formule (sic) française : Liberté, Égalité, Fraternité. Il estime qu'elle est contradictoire et irréalisable."

Et le reportage débute par une petite interview de l'homme politique Villiers qui déclare : "Je n'accepte pas que la Vendée soit traitée comme un point de détail de l'histoire de France." L'expression "point de détail" n'est pas neutre : c'est une référence directe au mot de Jean-Marie Le Pen, président du Front national, qui avait évoqué les chambres à gaz comme un

"détail" de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Villiers compare donc ceux qui minimisent les massacres vendéens à celui qui minimise le génocide des Juifs perpétrés par les nazis ; en même temps, il établit implicitement une comparaison entre la nature des deux événements, le massacre des Vendéens étant considéré comme un génocide. A cette intervention toute polémique du député répond le commentaire du journaliste Marc Maisonneuve qui choisit l'angle Villiers et non l'angle Soljénitsyne pour parler de la cérémonie :

"Pour le bicentenaire du soulèvement de la Vendée royaliste, Philippe de Villiers et le Conseil général ont érigé en six mois un monument de dix millions de francs."

Voilà qui coûte cher. Soljénitsyne, "véritable vedette de la cérémonie", inaugure "ce qu'on appelle le chemin de la mémoire." Celui-ci "mène à l'église du Petit Luc, là où auraient été massacrées, le 28 février 1794, 564 personnes par les troupes républicaines."

Le journaliste emploie un conditionnel de défiance, et ajoute aussitôt : "Ici, pas de place pour les doutes de certains historiens, sur les lieux des massacres et leur durée. Rien que des certitudes."

Phrase sibylline qui jette le doute sur le bien-fondé de la cérémonie, sans en dire beaucoup plus. Le téléspectateur qui n'a pas lu les journaux (et, en l'occurrence, un certain article du Monde paru deux jours plus tôt) ne peut rien comprendre. Suit un extrait du discours de Philippe de Villiers, où celui-ci, avec une certaine emphase qu'il affectionne, joue sur l'émotion en usant de métaphores d'une voix vibrante et cassée, dans un des moments les plus pathétiques du discours :

"Que notre chère vallée devienne un abîme de lumière ! ... Petit Luc ... nous te prenons par la main..."

Le journaliste insiste sur le caractère royaliste de la manifestation, d'abord par une plaisanterie : "Ici, la République n'est pas en odeur de sainteté... celle de 1793 bien sûr ! " ; puis par l'interview d'un prêtre choisi :

"Ce soir, on parle de la Vendée, de ce sacrifice des Vendéens pour leur Dieu, pour leur roi, pour leur religion catholique... (coupure)

– Le mot de génocide ne vous paraît trop, fort ?

– (Stupeur) Absolument pas ! Absolument pas. Pour moi, c'est un génocide absolument historique. Il n'y a aucune contestation possible."

Après le doute jeté sur la réalité du massacre dans l'église, l'affirmation du prêtre qu'il y eut un incontestable génocide (avec toutes les images que ce mot appelle aussitôt) achève de faire de cette cérémonie un délire d'extrémistes. Pas un mot sur la présence d'Alain Decaux, pas une citation non plus du discours de Soljénitsyne, dont on nous a pourtant assuré qu'il était la "véritable vedette" de la journée. La seule phrase de l'écrivain qu'on entend est sans réelle pertinence dans le sujet, prononcée lors d'une conférence de presse l'après-midi : "Je dirai juste que les pays de l'Est se réveillent après quarante ans de communisme." Le téléspectateur ne saisit pas bien le rapport. Le journaliste se sert en fait de cette citation comme d'une transition : juste avant, il nous avait dit que Soljénitsyne condamnait la Révolution française, fracture de l'histoire, tout comme le communisme ; vient la phase de Soljénitsyne ; et le journaliste de conclure :

" Etrange parallèle, étrange message au mémorial des Lucs, comme si la nouvelle de la mort du communisme n'était pas parvenue jusqu'en Vendée."

Etrange conclusion, qui nous rend perplexe. Signifie-t-elle que la fin du communisme marque le temps d'oublier les victimes des révolutions ? Que tout cela est du passé, et que se souvenir du passé est hautement suspect aux yeux du journaliste ? Surtout ce passé-là ?

Le traitement de l'information diverge complètement d'une chaîne à l'autre. L'une met en avant l'émotion suscitée par la commémoration d'un massacre, appelle la République à le reconnaître, mais édulcore ce que le message de Soljénitsyne peut avoir de choquant pour beaucoup de Français – il ne critiquerait que les "excès" de la Révolution et aucun mot n'est touché de sa critique de la devise républicaine. Les enjeux politiques et historiques sont esquivés. De l'autre côté, un parti pris politique hostile désinforme le téléspectateur encore plus : selon lui, la cérémonie n'est qu'une entreprise passéiste de royalistes et de catholiques, peu conforme à la vérité historique, mise en scène par un député conservateur à la limite de l'extrême droite qui entend récupérer politiquement le combat de l'ancien dissident contre le communisme. Chose qui n'est pas très compliquée vu les parallèles extravagants que ce dernier établit lui-même.

Ces reportages mettent en évidence, certes de manière elliptique et simplifiée, les points de discordance qui surgissent dans la presse : la récupération politique que ferait Villiers de l'écrivain ; le regard que porte la République française sur les guerres de Vendée, quatre ans après les fêtes fastueuses du bicentenaire de la Révolution de 1789 ; enfin, la légitimité d'une comparaison entre les révolutions française et russe, et d'une réflexion sur la nature totalitaire de la première.

La stratégie politique de Philippe de Villiers

Une constatation d'abord, faite par Bertrand Le Gendre dans *Le Monde* :

"Puissance invitante et président (UDF-RPR) du conseil général de Vendée, Philippe de Villiers est fortement redevable à Soljénitsyne de rehausser de sa présence une célébration qui, sans lui, n'aurait pas eu le même éclat."

Le bicentenaire de la Terreur dans son ensemble serait même passé à peu près inaperçu (et cela ne semble pas poser problèmes outre mesure). C'est donc déjà une première victoire pour le politicien qui est né à quelques kilomètres des Lucs. Villiers se défend cependant d'une intention politique en affirmant dans *Le Figaro* : "la visite d'Alexandre Soljénitsyne n'a rien de politique, elle est d'ordre spirituel." Les journalistes n'y croient pas et tous ont en vue l'utilisation politique qu'il peut faire de l'événement, lui-même de nature politique – les comptes rendus sont d'ailleurs publiés, dans *Le Figaro* comme dans *Le Monde*, en page "politique". Ils ne sont pas les seuls. Nicole Zand rapporte ainsi, dans *Le Monde* :

"Les élus de gauche du sud du département (de la Vendée), même ceux dont les ancêtres avaient combattu en 1793, avaient fait savoir qu'ils seraient absents de ces manifestations. Il est certain que, dans le bocage, cette visite historique aura des répercussions et que cet hommage à la persécution ne peut pas ne pas donner lieu à une 'récupération' politique."

Dans *Le Figaro*, Emmanuel Coloyanni précise que des voix dénoncent "la confusion des genres", entre la défense des intérêts du département et la promotion du président du conseil général d'une part et la présence de l'ancien dissident de l'autre. La contestation est cependant minime et "relève du combat strictement politique", assure-t-il.

La journaliste du *Monde* précise elle que Villiers ne peut récupérer en tout cas l'écrivain qui s'est montré tel qu'en lui-même, "un roc, au superbe pouvoir de persuasion et préoccupé

seulement de son pays". Il n'a pas daigné répondre aux accusations de servir de caution aux ambitions politiques du député, nous apprend Laure Mandeville du Figaro. C'est ce que lui reproche le maire socialiste de la Roche sur Yon, Jacques Auxiette, qui a décliné l'invitation pour l'inauguration du mémorial :

"On peut regretter que de telles personnalités (Alexandre Soljénitsyne et Alain Decaux) ignorent le caractère idéologique et politique de la démarche du président du conseil général qui, en dressant un parallèle avec la révolution russe et le goulag, tente de démontrer que la France aurait dû faire l'économie de la Révolution."

Manifestement, Jacques Auxiette ne sait pas qu'il s'agit là exactement de l'opinion de Soljénitsyne ! Pourtant, Philippe de Villiers se défend de faire de l'anti-républicanisme : être critique envers la Révolution ne signifie pas qu'on souhaite le retour de la monarchie. Son espoir, dit-il, est que par sa seule présence, Soljénitsyne

" 'délivre une deuxième fois les mémoires' en invitant les Français à remettre en cause les zones d'ombres d'une histoire révolutionnaire qui a maintenant plus de deux siècles, à ne pas faire de la Vendée 'le secret honteux de l'histoire de France.' "

Le regard de la République sur la Vendée

Le bicentenaire de la Révolution fut fêté avec fastes en 1989, devant un parterre impressionnant de chefs d'Etat. La France se montrait en éclairceuse du monde, avec sa déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen. Le bicentenaire a réduit la Révolution à cette déclaration, tout au plus à l'année 1789, et les années suivantes n'eurent pas droit à de semblables – ou même plus modestes – célébrations. La Terreur, on n'en parle pas, que ce soit pour assumer sa nécessité ou la rejeter. Encore moins parle-t-on des guerres de Vendée, et de la nature de certains massacres. Aucun ministre en exercice n'a participé à l'inauguration du mémorial des Lucs, le gouvernement fût-il de droite (Edouard Balladur, RPR, était alors Premier ministre). Alain Decaux, ancien ministre, fait exception. Sa présence est d'autant plus importante symboliquement. On comprend pourquoi Villiers eut l'idée d'inviter Soljénitsyne : il savait rencontrer un écho favorable chez l'écrivain et seule sa présence permettrait, devant cet oubli de la mémoire nationale, de faire parler enfin un peu de la Vendée militaire.

Les événements des Lucs sont-ils un symbole de la logique de la terreur commune à toutes les révolutions ? C'est ce qu'affirment Villiers, et Decaux qui, lors de son discours, prononça cette phrase nulle part reprise : "Oui, les droits de l'homme ont été bafoués en Vendée !", ainsi que Soljénitsyne. Ou bien sont-ils simplement un épisode, certes regrettable, mais banal, d'une guerre civile qui opposa deux armées ? Bertrand Le Gendre, dans l'article du Monde qui avait été cité par les journalistes de la deuxième chaîne de la télévision, présente les deux versions de ce massacre des Lucs :

"La version du massacre des Lucs, cultivée sur place, par M. de Villiers en particulier ..., veut que le 28 février 1794, '564 innocents' aient été assassinés dans l'église du Petit Luc' par les troupes républicaines lancées sus aux 'bandits' vendéens (et Le Gendre cite en note le livre de Philippe de Villiers, *Lettre aux coupeurs de tête et aux menteurs du Bicentenaire*). Certains historiens sont plus circonspects (seconde note où le journaliste cite le livre de Jean-Clément Martin et Xavier Lardière, *Le massacre des Lucs, Vendée 1794*). Ils doutent que le nombre de victimes aient été aussi élevé. Ils parlent de 400 à 500 habitants des Lucs, c'est-à-dire 25% de la population, disparus pendant la guerre de Vendée 'toutes raisons confondues'. Ils confirment que des combats sans merci ont eu lieu, au cours de l'hiver 1794, aux Lucs et aux alentours mais récusent l'idée d'un massacre perpétré un jour dit en un lieu unique, l'église du Petit Luc, en contrebas de laquelle a été érigé le mémorial."

Bertrand Le Gendre, à l'évidence, prend parti pour la deuxième version, et le lecteur est tenté de faire de même puisque le journaliste nous présente d'un côté la version d'un homme politique, toujours suspect de manipulation, et de l'autre celle d'historiens – donc scientifique et vraie.

Dans Le Figaro, le journaliste qui raconte le massacre d'une manière semblable à celle du président du conseil général, indique lui aussi le travail d'un universitaire ayant publié "une synthèse de plusieurs dizaines d'années de recherches sur le sujet, à partir de données démographiques minutieuses." [note où le journaliste cite Pierre Marambaud, *Les Lucs, la Vendée, la Terreur et la mémoire*, éd. de l'Etrave] L'histoire rapportée par Le Figaro est celle transmise par la tradition des Blancs, et ressemble assez à un chromo. A l'intérieur de la chapelle depuis longtemps fleurie, considérée comme le mémorial des massacres vendéens en général, les noms de 459 personnes de tous âges, originaires de tous lieux, et non uniquement des Lucs, en effet, qui ont trouvé la mort dans l'église. Claude Jacquemart du Figaro écrit :

"Le curé de cette dernière, l'abbé Voyneau, se porte au-devant des Bleus (le général Cordellier, qui dirige une des 'colonnes infernales' du général Turreau), afin d'implorer leur clémence pour ses paroissiens réfugiés dans l'église. Il est torturé et massacré. Puis c'est le massacre dans le sanctuaire : au total 564 victimes, dont 110 enfants de 7 ans et moins, selon le recensement qu'en fera le curé du Grand Luc, l'abbé Barbedette."

Il n'y a pas de certitude absolue sur la façon dont s'est déroulé le massacre, les circonstances (les soldats de Cordellier rencontrèrent ce jour-là les troupes du vendéen Charrette alors qu'ils étaient dispersés dans les villages à la recherche des habitants). Mais il y eut bien un massacre et la Terreur vendéenne a bien eu lieu. Ce qui évidemment jette une ombre noire sur la Révolution, à une époque où l'on ne veut conserver d'elle que sa phase "libérale", de 1789 à 1792, de la Déclaration des droits de l'homme à la proclamation de la République. Le journaliste du Figaro conclut :

"... de la lente énumération [des noms des victimes] émerge le visage monstrueux de la barbarie, conséquence inévitable de tous les totalitarismes."

La Révolution française porterait ainsi en germe les déchaînements des régimes totalitaires du XX^{ème} siècle. C'est contre quoi s'insurge le journaliste du Monde, allant encore plus loin :

"D'un même élan, M. de Villiers et ceux qui épousent ses thèses parlent, à propos des événements de Vendée, de 'génocide' et de 'purification ethnique', par référence à la Shoah et aux atrocités qui se commettent depuis quelques temps en Bosnie."

Les événements du passé sont ré-interprétés à travers le prisme du totalitarisme, voire de l'actualité la plus récente – ce qui est aussi une manière pour Philippe de Villiers, en reprenant les termes en vogue de "purification ethnique", d'attirer l'attention sur les massacres de Vendée. Comme si, après la longue liste de tous les massacres et les génocides de l'histoire, et particulièrement du XX^{ème} siècle, il fallait surenchérir et employer des mots toujours plus effrayants pour parvenir à "sensibiliser" l'opinion à un événement.

Mais Le Gendre confond abusivement reconnaissance du caractère nouveau des massacres perpétrés en Vendée et conclusions aventureuses et idéologiques qu'en tirent certains. Cela paraît comme un prétexte pour évacuer la question de la nature de cette répression. Celle-ci est organisée d'en haut (et l'épisode des Lucs, quelle que soit la façon exacte dont il se passa, n'en constitue qu'un exemple), en application du décret de Barère pris le 1^{er} août à la

Convention : celui-ci ordonne de "détruire la Vendée". Les "colonnes infernales" du général Turreau sillonnent la Vendée, chacune dotée d'un itinéraire particulier, avec mission explicite de brûler toute habitation et d'exterminer les "suspects", femmes et enfants compris. Cette terreur, qui eut lieu après l'écrasement de l'Armée catholique et royale fin 1793, se déroula de la mi-janvier jusqu'en mai, plus ou moins systématiquement.

Parallèle entre les révolutions française et russe

La comparaison la plus utilisée n'est cependant pas celle avec le génocide juif, qui n'est pas sérieuse, mais celle avec la révolution russe et la guerre civile qui s'ensuivit. C'est la comparaison qu'opère Soljénitsyne dans son discours de Vendée et lui donne l'occasion de condamner toutes les révolutions.

"L'expérience de la Révolution française aurait dû suffire pour que nos organisateurs rationalistes du 'bonheur du peuple' en tirent des leçons. Mais non ! En Russie, tout s'est déroulé de façon pire encore, et à une échelle incomparable. De nombreux procédés cruels de la Révolution française ont été docilement réappliqués sur le corps de la Russie par les communistes léniniens et par les socialistes internationalistes, seuls leur degré d'organisation et leur caractère systématique ont largement dépassé ceux des Jacobins."

Ainsi que l'écrit Bertrand Le Gendre :

"La cérémonie des Lucs à laquelle (Soljénitsyne) participe samedi n'a pas seulement pour objet de rendre l'hommage qui leur est dû à ceux que Jules Michelet, parfois mieux inspiré, appelle les 'brigands' vendéens. Le message second est, au sens littéral, contre-révolutionnaire. Il invite tout à chacun à méditer sur les grandes fractures de l'Histoire que sont 1789, Octobre et leurs boutures."

S'interroger sur le parallèle entre les deux révolutions, à l'heure où ceux qui défendent la "révolution" bolchévique se réduisent à une poignée, c'est discréditer la Révolution française et les bases mêmes de la République. Ainsi, dans l'émission "7/7", Jack Lang entreprend-il d'expliquer les raisons qui poussent Soljénitsyne à faire cette comparaison :

"Soljénitsyne est un peu, c'est ce que me disait Alexandre Adler (journaliste-historien), le produit lui-même de la culture soviétique. Les manuels soviétiques n'ont cessé, pour couvrir les crimes du goulag, de les enrober du drapeau de la Révolution française, et c'est une des

raisons pour lesquelles il a identifié notre Révolution à la révolution soviétique, alors qu'elles n'ont rien à voir l'une avec l'autre ! "

Lénine, ainsi que le remarquait Jean-Claude Casanova à "Bouillon de culture", en appelait à Robespierre, et en "proclamant 'Il nous faut des Vendées', il la prenait comme exemple d'une répression réussie." La référence fonctionnait aussi en France : dans *Le passé d'une illusion*, François Furet montre bien comment de nombreux intellectuels accueillirent avec joie la révolution russe, y voyant la continuation, voire le couronnement de celle de 1789 – après la bourgeoisie, c'était au tour du prolétariat de faire sa révolution. Les premiers à le dire furent les historiens de la Révolution française, dont ceux qui détenaient la chaire à la Sorbonne furent longtemps marxistes, que ce fût Albert Soboul, Georges Lefebvre ou Albert Mathiez.

Bien sûr, en 1993 l'échec de la révolution russe étant patent, on a dorénavant à cœur de dire qu'elle n'a aucun rapport avec la révolution française. Leurs différences, et surtout la différence de leurs héritages, ne doivent pas faire oublier les similitudes qui existent dans leur déroulement et le rôle qu'y tint l'idéologie. Bertrand Le Gendre cite le parallèle que faisait en sens inverse d'autres historiens :

"Dans son *Essai sur la Révolution* (1963), Hannah Arendt impute à 1789 un péché originel de révolution dont le XX^{ème} siècle ne s'est pas encore lavé. ... François Furet, quant à lui, dans *Penser la Révolution française*, un autre ouvrage-clé (1978), soutient que 'le Goulag conduit à repenser la Terreur, en vertu d'une identité dans le projet.' "

Cette fois-ci, cependant, c'est une victime du Goulag, dissident et écrivain célèbre, qui le clame devant plus de dix mille personnes, relayé par la presse et la télévision – même si celle-ci ne donne pas d'extrait de cette critique radicale –, qui fait le parallèle et condamne la Révolution française. Soljénitsyne a décidément le don pour mettre le pied dans le plat des discordes idéologiques françaises. Cela suscite donc des réactions vives (comme les avait suscitées en son temps ce livre de François Furet), mais éphémères. Cela ne fait donc que confirmer, pour beaucoup, son caractère irrécupérable et définitivement réactionnaire. Une autre confirmation, si le besoin s'en faisait sentir est cette brève image montrée par les journées télévisées le 16 octobre d'Alexandre Soljénitsyne rendant visite au pape Jean-Paul II : les deux vieux Slaves, qui sont loin de faire l'unanimité en Occident, et qui ont contribué à faire tomber les régimes communismes. Mais certains qui l'ont plutôt soutenu ont une fois de plus matière à se désoler – c'est le cas de Jean Daniel. Il rappelle "tout ce que nous

devons à Soljénitsyne ", une expression qui annonce un désaccord à venir. Jean Daniel défend en effet "le slogan de la Révolution française". Certes, la liberté et l'égalité sont contradictoires, mais justement,

" c'est l'une des grandeurs des révolutionnaires de 1789 que d'avoir voulu équilibrer l'un par l'autre, conscients qu'ils étaient ... du danger qu'il y avait à laisser l'une l'emporter sur l'autre. ... Du fait de son acharnement à trouver dans la Révolution française, et même dans la période qui a précédé la Terreur, les racines de tous les maux de la Révolution bolchévique, Soljénitsyne, comme bien d'autres, s'égare. Cela n'enlève rien au rôle qu'il peut jouer. Cela limite le rôle qu'il peut jouer."

Fini, Soljénitsyne ? A l'occasion de son retour en Russie, l'année suivante, il réapparaît dans les journaux télévisés. Comment la télévision apprécie le rôle qu'il peut jouer, au moins dans son pays ?

3. Retour en Russie

C'est un 27 mai que l'ancien dissident touche de nouveau la terre de sa chère patrie, après plus de vingt ans d'absence. Dès le 25, quatre sujets rendent compte de son départ de Cavendish. Mais seules la première et la troisième chaîne possèdent des images des images de ce départ, où l'on peut le voir entouré d'une foule de journalistes, à qui, "fidèle à son habitude", commente la journaliste, il ne répond pas. On l'entend cependant dire en anglais "My son will answer...", ce qu'il fait effectivement. Soljénitsyne monte directement dans une voiture, à l'arrière. Les deux chaînes diffusent les mêmes images (qui leur sont parvenues par EVN, stock d'images du monde entier) sur lesquelles un journaliste de la rédaction enregistre un commentaire. Ce ne sont pas des reportages. La deuxième chaîne, pour évoquer Cavendish, se sert de ses propres fonds et diffuse des extraits d'"Apostrophes" du 9 décembre 1983 dans ses deux JT de la journée : la maison dans les arbres, Soljénitsyne travaillant à son bureau ou encore la phrase où il parle de la certitude de son retour... Le point commun cependant à tous ces sujets est de rappeler son passé en des termes élogieux. "Pugnace", "luttreur, il n'a jamais lâché sa plume et toujours dénoncé le totalitarisme du régime en Union soviétique" ; "à lui seul, par la force de sa plume et de sa foi, il a bouleversé" sa patrie ; il "est devenu l'écrivain russe le plus célèbre dans son pays, le plus lu aussi". Il a signé "les livres les plus

virulents contre le système". A deux reprises, la Deux évoque son inadaptation à la vie américaine ; sa dénonciation du "triomphe du matérialisme et de la médiocrité" avaient scandalisé les Américains. Soljénitsyne est l'emblème de la dissidence.

Le jour de son retour, le 27 mai, plusieurs journalistes l'évoquent avant tout comme "l'homme de *L'archipel du Goulag*". Les images proviennent de la télévision russe, et sont commentées par les correspondants permanents des rédactions à Moscou. La bande sonore est dominée par le bruit des rafales de vent, ce qui donne une certaine solennité à la scène : Soljénitsyne descendant de l'avion, faisant un signe de croix devant le pain et le sel que de jeunes filles en habits traditionnels lui présentent en signe de bienvenue, puis s'agenouillant pour toucher par deux fois le sol de la terre natale. Ses premières paroles sont pour les victimes du goulag. Il est difficile de savoir ce qu'il dit exactement, les journalistes donnent des traductions différentes. Selon Patrick Bourrat, correspondant de la Une, Soljénitsyne dit : "Je me prosterne sur la terre de la Kolyma qui a enterré des millions de nos compatriotes prisonniers." Dominique Derda, correspondant de la Deux, donne une autre traduction : "Je m'incline, dit-il, devant la terre de Kolyma, où furent enterrés des centaines de milliers, peut-être même des millions de nos compatriotes exécutés." Enfin, sur la troisième chaîne, un journaliste de la rédaction parisienne traduit ainsi : "Je salue la terre de la Kolyma qui a arrêté des centaines de milliers de nos compatriotes prisonniers", où le terme arrêté doit être une coquille ! L'hésitation sur le nombre de morts ne ressemble pas vraiment à Soljénitsyne, qui compte le nombre de victimes du régime à soixante millions : la version "millions" est plus probable que celle de "centaines de milliers". Autre erreur : les journaux de la deuxième chaîne attribuent au prix Nobel de littérature le prix Nobel de la paix – l'erreur commise au journal de 13 heures n'est pas rectifiée à celui du soir.

"Alexandre Soljénitsyne connaît le poids des mots et la force des symboles et ce n'est bien sûr pas un hasard s'il a choisi pour son retour de faire escale à Magadan avant Vladivostok", explique Dominique Derda, sur la Deux. Les journalistes définissent cette terre de Magadan, comme la "porte du goulag", "le centre de tri des prisonniers du goulag", voire "la capitale du goulag". Dans deux journaux, celui de 13 heures sur la Deux, et celui de 20 heures sur la Une, suivent des images d'archives (soviétiques ?) en noir et blanc, d'assez mauvaise qualité, montrant des trains, des fils barbelés, une colonne de prisonniers (surtout sur la Deux) – des images rares à la télévision. Le téléspectateur se représente beaucoup moins bien le goulag que les camps nazis. Un cachot de prisonnier et des images sinistres du Magadan

d'aujourd'hui – barbelés défoncés, sorte de décharge à côté de vieux bâtiments – sur la Une "évoquent" plus ou moins un camp. Sur la Deux, Derda, sur fond d'une complainte russe, raconte :

"La Kolyma aujourd'hui encore pour tous les Russes est synonyme de goulag. Ici, à Magadan, par trains entiers arrivaient des flots de prisonniers. Jusqu'en 1956, la ville était un centre de transit vers les étendues glacées du Grand Nord, vers les camps les plus durs. Les victimes, dira encore Soljénitsyne, sont facilement oubliées par ceux qui n'ont pas été touchés par cette destruction et par ceux qui ont mené cette destruction."

Sur la Une, Patrick Bourrat commente des images aériennes de la région :

"C'est une planète maudite de la Sibérie orientale d'où l'on ne revenait pas. Les traces des anciennes mines d'or de la Kolyma exploitées par la main d'œuvre gratuite des zeks, esclaves modernes, jalonnent toujours les collines pelées."

Ces traces ne sont pas nettes, on ne peut que le croire sur paroles.

L'escale à Magadan est de courte durée (un quart d'heure) et l'avion redécollé vers sa destination : Vladivostok. Soljénitsyne se tient maintenant une estrade "improvisée sur le port", acclamé par "quatre mille personnes". L'écrivain salue la foule avec un grand sourire. Le téléspectateur aperçoit peu de jeunes personnes dans cette foule dont la moyenne d'âge, à vue de nez, est d'une cinquantaine d'années, des "anonymes pour la plupart". Soljénitsyne a refusé toute cérémonie officielle, et a préféré "séjourner à l'hôtel plutôt que dans la résidence de luxe proposée par les autorités locales". Sa priorité est d'aller à la rencontre du peuple russe, de l'écouter et de lui parler : ainsi s'explique le fait qu'il rentre en Russie par Vladivostok et non par Moscou. Soljénitsyne laisse libre cours à son indignation quand il voit sur le marché le prix du saucisson, 30F le kilo.

Le 28 mai, il prend le transsibérien qui va le mener à Moscou après deux mois de voyage à travers le pays. Peu avant son arrivée, Dominique Derda part en reportage et rejoint l'écrivain sur le lieu de sa dernière étape : Iaroslav, sur les bords de la Volga. Accompagné de sa femme et de deux de ses fils, Soljénitsyne est au milieu de femmes en costumes traditionnels qui chantent et dansent en son honneur. "Soljénitsyne est un hôte de marque que l'on reçoit avec faste." Tel un visiteur étranger ? Lui est venu pour écouter les doléances du peuple, mais on le presse de questions : "On lui demande un avis, un conseil, comme s'il pouvait faire des

miracles. Ce n'est pas tous les jours que vient à Iaroslav un prix Nobel de littérature." On voit Soljénitsyne, au cours d'une réunion, noircir des cahiers de propos recueillis et qui fourniront une matière importante au livre *La Russie sous l'avalanche* qu'il publiera trois ans plus tard ; les personnes qui assistent sont assez âgées. "Pourquoi nos retraites sont-elles tellement misérables ? " demande un homme aux cheveux blancs. Un autre : "Pourquoi ne pas construire des monuments aux victimes de la répression ? " L'écrivain se lève, répond :

"Tout au long de ce voyage, j'ai vu de tous côtés tant de gens dans le besoin, tant de gens dans le malheur, tous ceux qui souffrent du manque d'argent et de moyens. Alors non, je crois que le plus urgent aujourd'hui n'est pas d'ériger des monuments."

Dominique Derda essaie d'obtenir ses impressions sur ce que lui apportent toutes ces rencontres, mais constate avec dépit que Soljénitsyne en a réservé l'exclusivité à une équipe de la BBC qui "ne le quitte pas d'une semelle depuis qu'il a posé les pieds sur le sol russe." En fait, un journaliste français, Victor Loupan, a également pu accompagner l'écrivain pendant une partie du voyage, et décrit dans un reportage du *Figaro Magazine* le "retour triomphal" dans sa patrie de cet "homme regardé comme providentiel".

Quel sera le rôle de l'écrivain dans la Russie ? A Vladivostok, dans son premier discours, il avait vilipendé la fausse démocratie, les "réformes anarchiques et douloureuses pour la population". Il s'en prenait également à l'abandon des Russes d'Ukraine et du Kazakhstan, républiques soviétiques devenues indépendantes mais où vivaient de fortes minorités russes. Discours qui, selon Patrick Bourrat, le place d'emblée "dans les camps des conservateurs purs et durs." Bernard Lebrun, se demandant si Soljénitsyne prendra la place qu'occupait le député André Sakharov face à Mikhaïl Gorbatchev, cite la presse de Moscou : "Il pourrait prendre plus sûrement celle de Vladimir Jirinovski, un nationaliste effaçant l'autre, un libéral remplaçant un ultra." Faut-il comprendre que Soljénitsyne est un nationaliste libéral ? Abus de langage que de comparer Soljénitsyne à Jirinovski qui n'ont pas grand-chose à voir l'un avec l'autre ; la différence entre la droite et l'extrême-droite, entre le patriotisme, qui est amour de son peuple et de sa culture, et le nationalisme agressif, volonté de puissance, de l'autre. De plus, l'écrivain n'a aucune ambition électorale, ainsi qu'il l'expliquait à "Bouillon de culture" et fidèle à son idée que le plan politique est trop limité. Les intellectuels lui voient jouer un rôle moral de premier plan, affirme Patrick Bourrat qui a rencontré Youri Afanassiev, recteur de l'Université des sciences humaines à Moscou : "Il peut devenir la conscience de la nouvelle Russie". C'est bien ce que tendent à montrer tous ces reportages où Soljénitsyne recueille les

doléances du peuple à travers le pays, pour ensuite aller les porter et les défendre devant la Douma, à Moscou. Dans le dernier sujet qui le concerne, une brève, il fait un discours à la tribune de la chambre basse du parlement russe, tel qu'en lui-même, le corps indigné, répétant inlassablement ses idées de toutes ses forces sur "l'absence de démocratie" en Russie, qui est de fait "une oligarchie". Les salles supérieures, là où se tiennent les journalistes et les visiteurs, sont combles, mais les gradins de l'assemblée sont clairsemés et les députés, à la mine ennuyée, semblent penser : cause toujours...

Alors Soljénitsyne, quelle importance ? Combien de divisions ? ironisait Bernard Frank, dans son feuilleton du *Nouvel Observateur*. Les journalistes se tournent vers les adolescents, les étudiants qui n'ont pas connu les combats de la dissidence et étaient encore enfants quand Gorbatchev est arrivé au pouvoir en 1985. Un "micro-trottoir" (qui n'a donc pas valeur de sondage) à la sortie d'un lycée moscovite, le jour même du retour de l'ancien dissident sur sa terre natale, montre que "Soljénitsyne ne provoque pas d'enthousiasmes débordants, c'est le moins que l'on puisse dire." Le plus "enthousiaste" se réjouit de son retour qui prouve "que la Russie est devenue un pays normal". Pour l'un, il a évoqué les pages les plus noires de la Russie, mais il appartient au passé : "Il ne changera rien en Russie." Son copain approuve :

"Le pays a beaucoup changé depuis qu'il est parti, il le sait probablement déjà ; sans parler de l'économie, les relations humaines ont complètement changé. La mafia, la corruption sont partout : il y en avait peut-être à son époque, mais dans les hautes sphères. Aujourd'hui, la mafia, la corruption, c'est dans la rue."

Il ne l'a pas lu, comme une autre de ses camarades qui ne se sent pas "très proche" de Soljénitsyne. Dans un autre reportage de Dominique Derda, tourné dans le village où vivra Soljénitsyne, Troïtse-Lykovo, le journaliste note que "tous parlent de lui mais rares sont ceux qui ont lu ses livres", et la caméra de s'attarder sur des enfants ! Esprits pratiques, deux vieilles femmes espèrent surtout que sa venue permettra enfin l'installation du gaz, de l'eau chaude et du téléphone au village.

Les journalistes français insistent sur le décalage qui existe entre Soljénitsyne et la réalité russe – malgré son grand voyage et ses multiples rencontres... Les jeunes gens, pour qui l'écrivain est irréductiblement lié à la dénonciation du régime soviétique et à un passé que l'on préfère oublier, se préoccupent surtout de leur avenir qui s'annonce difficile. Quant au visage de la Russie elle-même, il a bien changé. Patrick Bourrat montre les vitrines des magasins

envahies de produits occidentaux – le téléspectateur peut reconnaître les noms de marques de friandises : "Soljénitsyne va avoir du mal à reconnaître Moscou, envahie par la pub et les bouchons d'automobiles, semblable aux villes américaines qu'il a détestées pendant ses vingt années d'exil."

Malgré les liens avec la Russie qu'il n'a jamais cessé d'entretenir pendant son exil, et malgré son périple à travers le pays qui dénote son profond désir d'être proche de la réalité quotidienne de son peuple, l'image qui reste de ces reportages sur Soljénitsyne est celle d'un homme du passé, d'une (mauvaise) conscience d'un pays qui veut oublier son lourd passé, et qui s'apprêterait à vivre un nouvel exil, cette fois-ci à l'intérieur même de sa rodina. Une conclusion sans nul doute à nuancer, qui reflète plus le sentiment des classes dirigeantes et de la plus jeune génération des deux capitales, Moscou et Saint-Pétersbourg, que celui du peuple dans son ensemble.

Conclusion

Alexandre Soljénitsyne séduit. Pour quelqu'un qui n'aime pas les médiateurs en général et prend ses distances avec les journalistes, il est d'une télégénie remarquable, qui éclate dès l'émission " Apostrophes " de 1975. Il séduit par son sourire, son naturel, la fraîcheur d'une langue qui s'exprime simplement par images, son énergie. Il se sert spontanément de ses talents d'acteur pour mieux faire comprendre ce qu'il veut dire ; totalement impliqué dans ses paroles, il parle aussi avec son corps et les expressions de son visage. Cela est particulièrement visible dans les " Dossiers de l'Ecran " en 1976. Et s'il s'est un peu assagi quelques années plus tard, une impression de force et de solidité émane toujours de lui. C'est un bon " client " pour les présentateurs de télévision. Celle-ci ne peut donc qu'être preneuse quand l'éditeur Claude Durand, devenu un proche de l'écrivain, propose document inédit ou exclusivité mondiale à Cavendish.

A cet égard, le tandem Claude Durand - Bernard Pivot fonctionne parfaitement et joue un rôle important dans la médiatisation de Soljénitsyne en France. Il devient célèbre bien au-delà du cercle de ses lecteurs : la plupart des Français mettent un visage sur son nom. Le pari des autorités soviétiques est de ce point de vue un échec et, en tenant compte de la propre réclusion de l'écrivain entre 1978 et 1993 – avec une exception pour la France en 1983 –, l'écrivain n'a cessé d'intéresser les médias. Sans doute parce qu'il est plus qu'un dissident soviétique.

Comment qualifier ce charisme du personnage ? Les journalistes recourent unanimement à un vocabulaire religieux. Il faut bien sûr tenir compte de la tendance de ce petit milieu à s'auto-référer : il suffit que quelques autorités qu'il se reconnaît utilisent un terme pour que la grande majorité de leurs confrères le reprennent. Et la barbe de Soljénitsyne, qui apparemment fascine les commentateurs, appelle des rapprochements faciles (le prophète, ou même le Christ). Néanmoins, la persistance de ce vocabulaire tout au long de la période indique qu'il y a là plus qu'un effet de reprise. " Prophète " est le terme qui réapparaît le plus souvent, pour qualifier celui qui consacre sa vie à la lutte contre le communisme. Lors de son expulsion en 1974, le dessinateur Plantu le croque en Christ portant sa croix, composée de la faucille et du marteau. L'admiration pour l'homme et son courage est générale, ainsi que pour sa détermination à aller jusqu'au bout de son combat, jusqu'au sacrifice ultime.

L'Occident n'est plus habitué à ce style de caractère, qu'il a connu à certains égards dans sa tradition : celui de l'homme juste qui se lève, seul, contre le pouvoir tyrannique. Qu'il le fasse avec sa plume ne peut qu'être plus séduisant dans un pays qui aime les intellectuels. On le compare à Zola, mais surtout à Hugo et Tolstoï. Ce qui plaît au public déplaît par contre des années plus tard à la critique (quand il n'y a plus à lutter contre le communisme), pour qui l'art n'est pas le lieu d'un combat et doit se suffire à lui-même. Ce que ne seraient pas les livres de Soljénitsyne. Et au cours de la période, la vente de ses livres retrouve des niveaux plus modestes que dans la première moitié des années soixante-dix, où ils étaient des " best sellers ". Il a surtout été très célèbre à ce moment, car il était au cœur des conflits : l'apparente régularité avec laquelle il apparaît à la télévision ne doit pas tromper. La médiatisation a surtout été importante dans les années soixante-dix.

Le prophète ne se contente pas de condamner le régime soviétique : dès 1975, on veut séparer le témoin, " admirable ", celui qui a sacrifié tout à sa lutte contre le régime, et celui qui " prophétise ", en utilisant cette fois-ci le mot dans un sens négatif, quand il donne son avis sur la politique internationale et l'état moral et spirituel des démocraties. On comprend qu'il ait souffert dans les camps, mais cette souffrance ne lui donne pas le droit de juger le monde occidental auquel, prétend-on, il ne connaît rien. Soljénitsyne gêne les politiques comme les intellectuels et les journalistes ; chacun trouve en effet dans son discours de quoi être agacé. Cet agacement se fait de plus en plus sentir au fur et à mesure que le choc de la publication de *L'archipel du Goulag* s'éloigne, et que Soljénitsyne devient un homme installé, en toute sécurité, en Suisse puis aux Etats-Unis ; son passé malgré tout reste prenant et en 1989, un homme comme Pierre Bergé illustre bien le discours en vogue : hommage obligé au résistant, au témoin, à l'écrivain, mais critique sévère de ses propos et ses idées " rétrogrades " et " slavophiles ". La télévision le montre vieillissant, ce qui renforce cette impression d'un passage du statut de prophète à celui d'imprécateur, qui finit par lasser.

L'irruption dans le domaine de la politique – dévolu à des professionnels – d'un témoin " diseur de vérité ", d'un prophète au sens où il révèle des vérités auxquelles le commun est aveugle, chamboule tout. La force de la vérité, l'évidence de la révélation absolue, surgissent dans le monde des tractations diverses qui est celui de la politique. L'accueil de Soljénitsyne n'a jamais été inconditionnel. En 1976 (deux ans après la parution du premier tome de l'Archipel, celui qui crée l'" affaire ") on voit en lui un " bloc de certitudes ", quelqu'un qui parle sans nuances, un simplificateur à outrance : ce qui est sans doute aggravé à la télévision,

qui n'est pas le lieu des discours nuancés. Et la vision que les médias ont de Soljénitsyne doit plus à ses interventions publiques, aux polémiques qu'elles soulèvent, qu'à son œuvre, riche et subtile.

On le dit simplificateur : d'abord parce qu'il ne se contente pas de condamner le régime soviétique, mais réproouve le communisme dans son ensemble ainsi que toute révolution. C'est une réaction de protection de la part de ses contempteurs : Soljénitsyne devient tel quand il s'attaque à leurs propres certitudes, et leurs réponses sont teintées d'idéologie. C'est bien sûr le cas, exemplaire, des communistes, mais aussi d'une bonne partie de la gauche qui n'accepte pas tout de suite l'idée que tout régime communiste s'apparente au régime soviétique. Jean Daniel, qui est pourtant un de ceux qui se conduit le plus dignement, ne comprend pas les avertissements de l'écrivain sur l'avenir probable du Vietnam devenu communiste et parle de ses " obsessions ". L'exemple du Monde est encore plus révélateur : dans les années soixante-dix, il attaque l'écrivain car il voudrait sauver le marxisme-léninisme de la débandade soviétique.

Quelle a été l'influence de Soljénitsyne sur la vision de l'Union soviétique ? Non seulement il n'a pas à lui seul contribué à la dissipation des illusions sur le communisme en France : il a fallu que s'accumulent les révélations de Jean Pasqualini et de Simon Leys sur la Chine maoïste, l'atrocité du génocide khmer au Cambodge, les " boat-people " vietnamiens, l'invasion de l'Afghanistan, l'Etat d'urgence décrété en Pologne avec l'arrestation d'ouvriers pour qu'il soit définitivement laminé ; mais en plus, les espérances sur la possibilité de réforme du régime soviétique ont duré jusqu'à la fin de l'URSS en 1991 : que l'on songe à la " gorbymania " à partir de 1985, et à l'enthousiasme suscité par l'entreprise de perestroïka et de glasnost de Mikhaïl Gorbatchev. Et le climat qui a accueilli la sortie du *Livre noir du communisme* en 1997 n'était toujours pas exempt de passions idéologiques.

Soljénitsyne sait l'art de mettre les pieds dans le plat des passions françaises (et une dernière fois en Vendée) et les flèches qu'on lui lance sont parfois destinées de fait aux adversaires. Il est ainsi l'enjeu d'une querelle entre les socialistes et les communistes dans les années soixante-dix. A contrario, le " calme " qui règne au début des années quatre-vingt, après l'arrivée de François Mitterrand au pouvoir et au moment où le PCF est en chute libre, fait que la dimension " ennemi du communisme " lui donne une reconnaissance large et l'emporte sur les désaccords avec sa pensée. Mais ceux-ci existent toujours (voir la petite polémique sur *Nos Pluralistes*), et sont prêts à ressurgir en temps voulu. On essaie alors de disqualifier ses

propos en traitant Soljénitsyne de " slavophile ", " mage grand-russien ". C'est-à-dire en mettant l'accent sur son caractère étranger, étranger au nôtre, qui ne nous comprend pas et dont on peut par conséquent négliger les appels à plus de fermeté, plus de spiritualité, de la part de l'Occident matérialiste.

Sa vision sévère est liée à son combat contre le communisme, il est vain de vouloir les séparer. Et voilà que ce qui plaisait tant chez lui, cet idéalisme absolu, ce caractère d'écrivain-moine-soldat irritent au plus haut point quand il se tourne vers notre monde. Sa critique des fondements des sociétés modernes est radicale ; le communisme est un enfant de l'Occident. Profondément anti-libéral, il ne croit pas au sujet souverain se posant face à un monde réifié et rejetant toute velléité de transcendance à soi. Sa foi le guide, non la liste des droits de l'homme. Il ne croit pas en l'universalité de la démocratie occidentale. Il croit en la pluralité du monde, et chaque pays doit trouver sa voie. Soljénitsyne ne peut donc que déplaire, d'autant plus qu'il se moque de choquer les susceptibilités et dit ce qu'il croit bon de dire. C'est sa " russité ", qui prend de plus en plus le dessus, qui insupporte ; l'Occident ne sait pas être tolérant pour une voix réellement étrangère.

Nuançons. Le message spirituel de Soljénitsyne trouve un écho. Chez les chrétiens au premier chef, comme Maurice Clavel et André Frossard, les plus enthousiastes. Chrétien orthodoxe, il ne cantonne pas sa foi dans une petite sphère privée afin qu'elle ne dérange personne, mais la vit au travers de sa pensée et de ses actes. C'est un appel pour les chrétiens à " ne pas avoir peur ", pour reprendre les mots de Jean-Paul II. Les libéraux n'évoquent pas trop ce qui les sépare de l'écrivain car ce qu'il leur apporte (son anticommunisme) est bien plus important que le reste. Il a suscité une réflexion sur la nature du totalitarisme, dont la plus remarquable est celle de Claude Lefort (*Un homme en trop*), et par ricochet de nos démocraties. Pour les autres, le " prophète " irrite en même temps qu'il attire : le doute, base de toute pensée valable, est érigé en norme en Europe, mais pointe une nostalgie, une envie pour quelqu'un qui est capable de croire, d'agir en fonction de sa pensée. Celle-ci n'est pas une idéologie, car Soljénitsyne est un réaliste, et ses « prophéties » sont autant de dévoilements de la vérité cachée. Sa pensée vivante appelle les choses par leur nom, ne se sclérose pas en " slogans éculés " (Maurice Clavel), si nombreux à cette époque ; elle est une brise qui ouvre à grand fracas les fenêtres d'une pièce où l'air devenait irrespirable.

Sa grandeur frappe, mais elle paraît en même temps inaccessible, car sous-tendue par une morale qui n'est plus la nôtre. Et rapidement, le besoin se fait sentir de refermer les fenêtres, des voix crient que la pièce a été suffisamment aérée comme cela.

A la fin de notre période, quand l'URSS, pays dont l'histoire a longtemps coïncidé avec les espoirs de millions d'êtres, s'écroule et qu'il ne reste plus que la Russie, puissance régionale, l'identité de Soljénitsyne se " dés-européanise " et se " russifie " aux yeux des Occidentaux. Lui-même, qui ne s'intéressait à l'Occident autant qu'il pouvait s'affermir et ainsi contenir le communisme, se tourne définitivement vers la Russie. Sa nouvelle tâche semble ne concerner qu'elle. Il semble qu'il n'a plus rien à nous dire, et la déférence qu'on lui porte est proportionnelle à l'indifférence à sa parole. Mais restent l'exemple de son destin, de son amour de la liberté et sa leçon de destruction des idéologies.

Sources et bibliographie

Sources

Archives de l'INA, Institut national de l'Audiovisuel

La banque de données de l'INA répertorie un certain nombre d'émissions avec ou consacrées à Soljénitsyne, mais toutes ne sont pas disponibles : le dépôt légal n'est en effet obligatoire que depuis le 1^{er} janvier 1995, et les fonds sont lacunaires. Pour cette raison, nous n'avons pas pu étudier "Ouvrez les guillemets" et "Italiques", deux émissions littéraires consacrées à l'Archipel du Goulag et diffusées en 1974.

De plus, les documents antérieurs à 1986 ne sont pas tous visibles en raison des formats d'enregistrement qui étaient différents de ceux en vigueur actuellement. Ainsi n'ont pas pu être visionnés : "L'invité du Jeudi" avec Bernard de Fallois (1981), "Un spectateur engagé : Raymond Aron" (1982) et "Apostrophes" avec Louis Martinez, traducteur du Premier Cercle de Soljénitsyne (1982). Les copies se font au compte-gouttes.

Ont été étudiées :

Dans la Base Imago 2 : cinq émissions avec la présence d'Alexandre Soljénitsyne rythment la période étudiée :

- "Apostrophes", A2, 11 avril 1975
- "Dossiers de l'Ecran", A2, 9 mars 1976
- "Apostrophes", A2, 9 décembre 1983. Emission tournée dans le Vermont, chez l'écrivain, et disponible en K7.
- "Ex-Libris", Une, 7 avril 1993. Comprend un reportage tourné dans le Vermont.
- "Bouillon de culture", A2, 17 septembre 1993

Cinq autres émissions où les invités parlent de Soljénitsyne :

- "L'invitée du jeudi", A2, 26 février 1981 : Hélène Carrère d'Encausse
- "7/7", Une, 9 juillet 1989 : Pierre Bergé

- "Apostrophes", A2, 22 juin 1990 : Jean Daniel et Jean d'Ormesson
- "Bouillon de culture", A2, 22 septembre 1991 : Claude Durand
- "7/7", Une, 3 octobre 1993 : Jack Lang

Journaux Télévisés : cinquante présentent un reportage ou une brève sur Soljénitsyne, principalement :

- en 1989 : autorisation de la publication de *l'Archipel du Goulag* à Moscou
- en 1991 : restitution de la nationalité soviétique à Soljénitsyne
- en 1993 : visite en Vendée
- en 1994 : retour en Russie

Dans la base ORTF : un seul JT sur quatre répertoriés a pu être visionné :

- TF1, 20 heures, janvier 1975 : présence de l'écrivain à Paris pour (entre autres) le lancement du deuxième tome de *l'Archipel*

Presse consultée à la Bibliothèque nationale

La presse a été consultée en rapport avec les temps forts de la médiatisation de Soljénitsyne : au moment des émissions de télévision en juin 1974, avril 1975, mars 1976, décembre 1983, septembre 1993, que la presse commente ; des polémiques à son sujet, de janvier à la mi-février 1974 ("affaire Soljénitsyne") ; de l'hommage en Vendée en septembre 1993. Autant dire que nous avons privilégié les désaccords ; nous n'avons pas étudié les comptes-rendus que font les critiques littéraires de ses livres ; par contre, nous avons abordé la réception de *l'Archipel du Goulag* en 1974, à un moment où les sources audiovisuelles sont muettes.

Le choix des titres de presse est forcément limité. Nous avons étudié trois quotidiens : Le Figaro, journal de la droite libérale et conservatrice ; L'Humanité, organe du Parti communiste ; Le Monde, journal dont la couleur politique est plus difficile à cerner – disons "gauche chrétienne", marxisante dans les années soixante-dix sous la direction de Jacques Fauvet. Deux hebdomadaires d'informations générales : L'Express, magazine libéral et Le Nouvel Observateur, magazine de la gauche intellectuelle. Enfin, un hebdomadaire de télévision, Télérama, de sensibilité "chrétien de gauche". Nous n'avons pas étudié Libération, alors même que l'évolution spectaculaire de ce quotidien né peu avant le début de notre période, en 1973 – du gauchisme à la gauche "moderne" – serait intéressante à étudier à

travers le prisme Soljénitsyne. Mais il existe peu d'articles le concernant, et il n'y a notamment aucun commentaire des émissions de télévision.

Quotidiens :

- Le Figaro MICR D-13
- L'Humanité MICR D-30
- Le Monde MICR D-66

Magazines d'informations générales :

- L'Express LC2-6875
- Le Nouvel Observateur FOL-Z-1575

Magazine de télévision :

- Télérama 4-JO-8368

Article

BESANCON Alain, "Soljénitsyne à Harvard" in *Commentaire*, n°4, 1978, pp. 468-475

Ouvrages

DANIEL Jean, *L'Ere des ruptures*, Paris, Grasset, 1979

PIVOT Bernard, *Le métier de lire. Réponses à Pierre Nora*, Paris, Gallimard/Le Débat, 1990

SOLJÉNITSYNE Alexandre, *Une journée d'Ivan Denissovitch*, Paris, Julliard, 1963 et 1976

Zacharie l'Escarcelle, Paris, Julliard, 1971

Les droits de l'écrivain, Paris, Points Seuil, 1972

L'Archipel du Goulag, Paris, éditions du Seuil, 1974-1976

Le déclin du courage. Discours de Harvard, Paris, éditions du Seuil, 1978

Nos pluralistes, Paris, Fayard, 1983

Comment réaménager notre Russie ?, Paris, Fayard, 1990

Le grain tombé entre les meules, Paris, Fayard, 1998

Bibliographie

Ouvrages généraux

CHIAMA Jean, SOULET Jean-François, *Histoire de la dissidence. Oppositions et révoltes en URSS et dans les démocraties populaires de la mort de Staline à nos jours*, Paris, éditions du Seuil, 1982

DROZ Bernard, ROWLEY Antoine, *Histoire générale du XXème siècle, tome 3 : Expansion et indépendances, 1950-1973*, Paris, Points Seuil, 1987

FURET François, *Le passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XXème siècle*, Paris, Robert Laffont/Calmann-Lévy, 1995

JELLEN Christian, WOLTON Thierry, *L'Occident des dissidents*, Paris, Stock, 1979

RIEFFEL Rémy, *La tribu des clercs. Les intellectuels sous la Vème République*, Paris, Calmann-Lévy, 1993

RIGOULOT Pierre, *Les paupières lourdes. Les Français face au Goulag : aveuglement et indignation*, Paris, éditions universitaires, 1991

WINOCK Michel, *Le siècle des intellectuels*, Paris, éditions du Seuil, 1997

Ouvrages sur Soljénitsyne

Soljénitsyne, colloque de Cerisy-la-Salle du 8 au 12 juin 1973, Paris, 10/18, 1974

BLIME Laurent, *Histoire politique d'une littérature engagée : la réception de l'oeuvre d'Alexandre Soljénitsyne en France (1962-1974)*, Paris, IEP, mémoire de DEA, 1992

BOSQUET Alain, *Pas d'accord, Soljénitsyne !*, Paris, éditions Filipacchi, 1974

CLEMENT Olivier, *L'esprit de Soljénitsyne*, Paris, Stock, 1974

KOGAN Emile, *Du bon usage de Soljénitsyne - essai de psychologie politique*, Paris, Maurice Nadeau/Papyrus, 1983

LEFORT Claude, *Un homme en trop. Réflexions sur l'Archipel du Goulag*, Paris, Points Seuil, 1976

MARION Corrine, *Qui a peur de Soljénitsyne ?*, Paris, Fayard, 1980

NIVAT Georges, *Essais sur Soljénitsyne*, Lausanne, L'Age d'homme, 1974

Soljénitsyne, Paris, éditions du Seuil, collection "Ecrivains de toujours", 1980

directeur du *Soljénitsyne*, Cahier de L'Herne, 1971

Ouvrages sur les médias

BRASEY Edouard, *L'Effet Pivot*, Paris, Ramsay, 1987

DUCCINI Hélène, *La télévision et ses mises en scène*, Paris, Nathan-Université, 1998

LEGRIS Michel, *Le Monde tel qu'il est*, Paris, Plon, collection "Tribune libre", 1976

Articles

DOMENACH Jean-Marie, "Le Monde en question" in *Esprit*, Paris, avril 1976, pp.769-778

DURAND Claude, "Le choc Soljénitsyne" (interview) in *L'Histoire*, Paris, juillet-août 1998, pp.66-68

NIVAT Georges, "Soljénitsyne" in Etkind Efim, Nivat Georges, Serman Ilya, Strada Vittorio, *Histoire de la littérature russe. Le XXème siècle, tome 3 : Gels et dégels*, Paris, Fayard, 1990

RIEFFEL Rémy, "Illustres inconnus et inconnus illustres/notice sur Claude Durand" in *Le Débat*, Paris, mai-août 1988, n°50

WERTH Nicolas, "Goulag : les vrais chiffres" in *L'Histoire*, Paris, septembre 1993